



CORRESPONDANCE
DE G. SAMARINE
AVEC LA BARONNE DE RAHDEN.

Cette deuxième édition est entièrement conforme à la première, sauf que la préface et les remarques de la première édition ont été traduites en français.

CORRESPONDANCE

DE

G. SAMARINE

AVEC

LA BARONNE DE RAHDEN

1861—1876

PUBLIÉE PAR

D. SAMARINE

2-e édition

MOSCOU

Société d'imprimerie A. I. Mamontoff.

Léontievsky pérécoulouk, maison Mamontoff.

1894

PRÉFACE.

Le nom de la baronne Edith Fedorovna de Rahden, bien connu de la société pétersbourgeoise, est presque entièrement ignoré de la plupart des lecteurs russes. Pour donner une idée de cette personne remarquable nous citerons les lignes que I. S. Aksakoff lui a consacrées en apprenant la nouvelle de sa mort survenue en 1885.

„Dans la nuit du 9 Octobre est morte à Saint-Pétersbourg la baronne de Rahden, l'une des femmes les plus remarquables de notre époque. A une haute et vaste intelligence, à un esprit brillant et éclairé, elle joignait une grande force de volonté que rien ne pouvait rebuter du moment qu'il y avait un devoir à remplir; douée d'une fermeté inébranlable dans ses convictions morales, rien ne pouvait affaiblir l'élévation des sentiments religieux dont son âme était pénétrée. Quiconque avait l'occasion de la voir ou de causer avec elle se sentait raffermi au moral tant il y avait de noblesse dans sa nature. Pendant longtemps elle a été attachée en qualité de demoiselle d'honneur à la personne de feu la Grande-Duchesse Hélène Pavlovna qui, comme on le sait, aimait à réunir dans ses soirées tout ce que Saint-Pétersbourg renfermait alors de marquant au

point de vue de l'esprit, de l'instruction et du talent: savants, écrivains, hommes d'état. C'est dans les salons de la Grande-Duchesse que débutèrent, au commencement de leur carrière, les deux Milutine et bon nombre de jeunes gens qui devinrent dans la suite les champions des grandes réformes du règne écoulé; c'est là que se réunissaient, à l'époque de l'émancipation des paysans et même avant, tous les initiateurs et plus tard les principaux ouvriers de la plus grande des réformes: Ioury Fedorovitch Samarine, le prince Tcherkassky et beaucoup d'autres. Indépendamment de la Grande-Duchesse, la baronne de Rahden formait l'un des principaux attraits de ces soirées historiques. Elle était intimement liée avec l'élite des habitués et en particulier avec G. Samarine. Après la mort de ce dernier, elle rassembla avec soin et mit en ordre leur correspondance.... Nous avons eu l'occasion de lire quelques-unes des lettres de Samarine; ce sont de brillants articles qui frappent le lecteur par la profondeur des idées, la justesse des expressions et cet accent de chaude sincérité qui fait ordinairement défaut dans la plupart des oeuvres destinées à l'impression. Il est à désirer que la correspondance de ces deux personnes d'élite, si bien douées au point de vue de l'esprit et du caractère, ne demeure pas longtemps sous le boiseau. D'ailleurs, la baronne de Rahden elle-même a manifesté le désir que, après sa mort, les lettres de Samarine soient publiées.

Après la mort de la Grande-Duchesse, la baronne de Rahden fut élevée à la dignité de demoiselle d'honneur de l'Impératrice défunte, titre qu'elle conserva auprès de l'Impératrice actuelle. Sa Majesté daigna lui confier le soin d'exercer une surveillance spéciale sur les établissements d'éducation institués par l'Impératrice Marie, fonction à laquelle

elle se voua avec toute l'énergie passionnée de sa nature.... En dépit de la maladie douloureuse qui a précédé sa fin, la terreur de la mort n'a pas eu prise sur son âme virile qui, pendant toute sa vie, n'avait cessé de brûler des ardeurs de la foi.

Elle laisse une place vide dans la société pétersbourgeoise et dans le cercle de ses amis et de ses proches....^{*})

A cette appréciation si juste il convient d'ajouter que la baronne de Rahden, protestante rigide et convaincue, était dévouée de toute son âme à son pays natal, la Courlande.

Les relations de la baronne de Rahden avec G. Samarine remontent aux années 1859 — 1861; à cette époque il était membre des Commissions de Rédaction chargées d'élaborer le projet de loi sur la question des paysans et rencontrait souvent la baronne aux soirées de la Grande-duchesse Hélène Pavlovna. De la communauté de leurs aspirations et de leurs idées sur cette question, qui formait alors l'objet principal de la sollicitude du gouvernement et autour de laquelle se groupaient les intérêts de la société russe tout entière, naquirent entre eux de solides relations; cependant à cette époque ce n'était encore ni de l'amitié, ni même de la sympathie réciproque. Telle est du moins l'impression qui se dégage des lignes que la baronne de Rahden écrivait longtemps après, en 1873, à l'époque où G. Samarine était sérieusement malade. Faisant allusion à une maladie qui avait frappé son ami pendant la durée des Commissions de Rédaction, elle lui disait: „En dehors de vos imaginations gratuites, je ne vous ai jamais su malade, excepté pourtant à une époque où vous me déplaisiez beaucoup — alors les inquiétudes de vos amis et amies vous

^{*}) *Rous*, 1885, № 15.

entouraient de je ne sais quelle auréole mystique exagérée, dont je me moquais pas mal dans mon for intérieur". Cela se conçoit: à cette époque G. Samarine était connu à Saint-Petersbourg non seulement comme un partisan de l'émancipation des paysans, mais encore comme un ennemi déclaré des us et coutumes et des privilèges des Provinces Baltiques. La société pétersbourgeoise avait encore présent à l'esprit le souvenir de ses „Lettres écrites de Riga" en 1848 et la baronne de Rahden ne cachait pas ses sympathies pour les Provinces Baltiques. C'est ce qui explique pourquoi, jusqu'à l'année 1864, G. Samarine et la baronne de Rahden ne s'écrivirent qu'une seule fois, et encore dans cette circonstance la baronne ne fut qu'un intermédiaire entre Samarine et la Grande-duchesse.

C'est à l'étranger, pendant le séjour qu'ils firent à Ragatz en 1864, que leurs relations prirent un caractère plus cordial. Dans une des soirées passées chez la Grande-duchesse Hélène Pavlovna, une conversation au sujet des Provinces Baltiques s'engagea entre Samarine et la baronne de Rahden pendant qu'on prenait le thé. La baronne accusa Samarine d'être hostile de parti pris aux Provinces Baltiques, ce qui provoqua une réplique de son interlocuteur. Mais, à ce moment, la Grande-duchesse s'étant approchée de la table, la réponse de Samarine se termina brusquement sur ces mots: „und dennoch". Toutefois, en prenant congé de son interlocutrice, Samarine se réserva le droit de se justifier par écrit et d'exposer sa manière d'envisager la question des Provinces Baltiques, ce qu'il fit dans deux longues lettres datées du 16 septembre et du 5 octobre 1864. Le lecteur trouvera une allusion à cette circonstance dans la lettre écrite par G. Samarine le 12 septembre 1864. A partir de ce moment, pendant l'espace de onze ans et

dem, leur correspondance se prolongea sans interruption jusqu' à la mort de G. Samarine. Chaque fois que ce dernier venait à Saint-Pétersbourg il allait voir la baronne de Rahden, de sorte que leurs relations se changèrent peu à peu en une amitié si profonde et si sincère qu'elle persista malgré la divergence de leurs opinions sur la question des Provinces Baltiques et sur la question religieuse.

Lorsque Samarine fit paraître à l'étranger les deux premiers fascicules des „Confins de la Russie“ (Okraïny Rossii), cette amitié fut soumise à une rude épreuve. La baronne de Rahden vit dans la publication de cet ouvrage un acte qu'elle ne pouvait approuver, elle le considéra comme une calomnie inspirée par la haine de race contre les Allemands. Dans un accès de colère elle écrivit à G. Samarine (12 novembre 1868) une lettre conçue en termes violents, dans laquelle elle disait „je me sens solidaire de chacun de mes frères quand il s'agit d'honneur, de nationalité et de foi“, et donnait à entendre à son correspondant qu'elle lui écrivait pour la dernière fois. Cette circonstance donna lieu à une correspondance dans laquelle on voit se manifester clairement, de part et d'autre, la lutte intime entre le désir de conserver une amitié basée sur l'estime mutuelle et le sentiment que chacun d'eux avait de ses obligations envers son pays et son église. Cependant, la baronne de Rahden ne tarda pas à acquérir la conviction qu'elle s'était trompée sur la portée morale de l'acte de G. Samarine; elle comprit que ce dernier, dans ses jugements et ses écrits sur la question des Provinces Baltiques, n'avait pas agi sous l'influence d'un sentiment d'hostilité préconçue. Elle crut même de son devoir de déclarer dans une publication faite à l'étranger que les accusations portées contre Samarine „die gegen ihn in Umlauf gesetzten An-

schuldigungen eines barbarisch — zerstörenden Nationalitäten-hasses“, étaient absolument dénuées de fondement. Comprenant combien il avait dû coûter à la baronne de Rahden de se déclarer ouvertement pour lui contre les préjugés de ses compatriotes, G. Samarine lui écrivit à ce sujet: „Je crois deviner que l'acte de justice envers moi, que vous avez courageusement accompli, vous a valu plus d'une impression pénible“. Cette considération et le désir de ménager la sympathie innée de la baronne de Rahden à l'égard de ses compatriotes firent que G. Samarine évita dans ses lettres de toucher à cette question brûlante et de lui envoyer les ouvrages publiés par lui à l'étranger. Cette circonstance n'échappa pas à la baronne de Rahden, elle reprocha à son ami de n'avoir pas remarqué combien la mauvaise impression produite par „Les Confins de la Russie“ s'était atténuée et modifiée à son avantage. Elle le blâma de manquer de confiance en elle et, après l'avoir comparé ironiquement à une „étoile fixe“, elle lui écrivit (3 août 1870): „Vous n'avez pas encore compris que j'accepte d'avance toutes les attaques de votre bonne épée parce que je *crois* qu'elle n'est pas trempée dans le poison des Peaux-Rouges et qu'on guérit ou qu'on meurt sans rancune de franches blessures“. Ainsi fut écartée la circonstance qui semblait devoir rompre à tout jamais les relations amicales qui s'étaient établies entre la baronne de Rahden et G. Samarine. En effet, une fois la conduite de ce dernier expliquée au point de vue moral et le différend ramené à une simple divergence d'opinions sur la question baltique, la baronne de Rahden voyait disparaître la principale cause qui la poussait non seulement à rompre les liens d'amitié qui l'unissaient à G. Samarine, mais encore à cesser tout commerce avec lui. Protestante rigide elle tenait tellement à

la liberté d'opinion et à la liberté de conscience qu'elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître à son ami le droit d'émettre librement sa manière de voir sur la question baltique, dût cette manière de voir lui être désagréable. Toutefois cela n'amena pas le dénouement de la lutte qui se livrait dans son esprit depuis l'apparition des „Confins de la Russie“. Plaçant la vérité au-dessus de tout, elle se devait à elle-même de résoudre la question de savoir de quel côté se trouvait la vérité, qui avait raison dans ce débat: était-ce G. Samarine pour lequel elle professait une profonde estime et dont elle appréciait au plus haut point l'opinion, étaient-ce ses compatriotes avec lesquels elle était unie par les liens du sang et de la religion? Mais c'était pour elle une question insoluble. Voilà pourquoi elle suivait avec une émotion et une angoisse secrètes la polémique de Samarine sur la question baltique, sans pouvoir se soustraire „à l'intérêt presque douloureux“ que provoquaient dans son esprit les écrits de son ami. Cependant l'amour de la vérité l'obligeait à juger cette polémique avec toute l'impartialité possible et à se rendre ouvertement à l'évidence des faits. Ainsi, après avoir lu la réponse de G. Samarine à Schirren et à Bock, la baronne de Rahden lui écrivit (25 sept. 1870): „J'ai encore à vous remercier de la brochure que vous m'avez envoyée; elle est écrite avec une noblesse et une modération qui rendent bien redoutables les vérités qu'elle renferme“. Mais, si des sympathies naturelles empêchaient la baronne de Rahden d'envisager d'une façon complètement impartiale la question baltique, par contre elles lui donnaient la faculté d'observer et de retracer sous une forme artistique certains côtés de la vie des Provinces Baltiques, qui avaient échappé à l'attention de G. Samarine ou auxquels il n'avait pas attaché assez

d'importance. Telle est la manière dont la baronne de Rahden se comporta à l'égard de la polémique de G. Samarine sur la question baltique. Quant à Samarine il conserva sa pleine liberté d'action et d'opinion, et cela autant que l'exigeait la conscience de son devoir; mais il fit à l'amitié le sacrifice de ce qui froissait le plus les susceptibilités de la baronne, je veux parler de l'âcreté et du ton passionné de sa polémique avec ses adversaires étrangers. En outre, comprenant combien il était difficile pour elle d'envisager la question baltique d'une manière impartiale, il fit tous ses efforts pour ménager sa sympathie innée pour ses compatriotes, c'est pourquoi il ne chercha jamais à lui faire avouer de quel côté, suivant elle, se trouvait la vérité dans cette polémique. „On n'est pas toujours content d'avoir eu raison, écrivait-il à la baronne le 23 août 1870, et un aveu extorqué peut être aussi pénible pour celui qui le reçoit que pour celui qui, en le faisant, rend hommage à la vérité contre ses sympathies personnelles.“

Si la question baltique n'avait pu rompre les liens d'amitié qui unissaient Samarine et la baronne de Rahden, à plus forte raison la question religieuse ne devait-elle pas être un obstacle à cette amitié. Sans songer nullement à exercer une pression sur la conscience de son amie, G. Samarine s'efforça de lui faire connaître la doctrine de l'église orthodoxe telle que l'avait exposée Homiakoff. Elle, de son côté, reconnaissait, suivant son expression, que „le protestantisme prête le flanc à mille attaques, mais il est fort d'une arme sainte qui l'emporte sur toutes ses misères: il cherche, il veut la vérité pour la vérité“; en conséquence, elle cherchait à approfondir consciencieusement ce que Samarine lui communiquait au sujet de l'orthodoxie. Ces communications, en lui montrant la religion orthodoxe sous un nouveau jour,

éveillaient dans son âme un écho sympathique. Sans renoncer au protestantisme, elle témoignait un profond respect pour la religion orthodoxe et aimait les cérémonies du culte orthodoxe qui satisfaisaient les élans religieux de son âme. Au mois de janvier 1870 elle écrivait à son ami: „Chrétienne, tout ce qui est chrétien a droit à ma sympathie la plus ardente—qu'est-ce donc quand il s'agit de l'Eglise du pays auquel j'appartiens, une église que je vénère, parce que j'ai appris à la connaître, et dont j'apprécie la force en raison de sa douceur! On la méconnaît, on la juge à faux par ignorance; comment ne saisis-rais-je pas avec empressement chaque occasion de la montrer sous son vrai jour. Comment ne me serait-il pas doux d'apporter mon grain de sable à une œuvre de vérité, qui, en éclairant les esprits, doit nécessairement allumer la charité fraternelle dans les coeurs?“ Sous l'influence de ce sentiment elle s'efforça de répandre parmi les catholiques et les protestants des notions justes sur l'église orthodoxe. Dans ce but elle traduisit en allemand et fit paraître à Berlin la préface écrite par Samarine pour les œuvres théologiques de Homiakoff, ainsi que l'Essai sur l'Eglise du même auteur.

On se demande comment il se fait que, tout en différant d'opinion sur des questions si essentielles, Samarine ait apprécié à un si haut degré l'amitié de la baronne de Rahden. C'est qu'il éprouvait avant tout un sentiment de profonde vénération pour les hautes qualités morales de son âme; „il s'inclinait devant sa conscience rigide et inflexible, qu'il consultait souvent mentalement pour éclairer la sienne“. Il était sincère lorsqu'il écrivait à son amie: „Depuis la terrible mercuriale que j'ai reçue une fois à propos des „Confins de la Russie“, j'ai un peu peur de vous et je ne puis vous dire à quel point je suis heureux d'éprouver ce sentiment. Il est

salutaire et n'a rien de pénible. Si je ne l'éprouvais pas, quelque chose de nécessaire me manquerait; depuis la mort de Homiakoff je n'avais plus peur de personne". Il jouissait de „son intelligence vigoureuse et lucide, sur laquelle, disait-il, il n'avait aucune prise". Lorsque la baronne de Rahden se proposa de traduire en allemand la préface qu'il avait écrite pour les œuvres théologiques de Homiakoff, il lui fit un exposé des idées de cet écrivain et termina sa lettre en ces termes: „Pardonnez-moi la longueur et le décousu de ma lettre. Tous ceux, avec lesquels je m'entretenais jadis de ces sujets, sont morts et j'éprouve une immense satisfaction à pouvoir y revenir avec l'intime conviction que votre intelligence suppléera d'elle-même à ce que je n'ai pas su dire, ou écartera ce que j'ai dit de trop".

Enfin G. Samarine appréciait beaucoup le talent littéraire de la baronne, la faculté étonnante qu'elle avait de rendre les moindres mouvements de la pensée, et cela sans aucun effort avec une égale facilité, soit qu'elle écrivit en allemand, sa langue maternelle, soit qu'elle s'exprimât en français; c'est pourquoi il l'engagea maintes fois à embrasser la carrière des lettres.

Peu de temps avant sa mort, la baronne de Rahden nous remit en toute propriété non seulement les lettres de G. Samarine, mais encore celles qu'elle lui avait écrites. Il va sans dire et l'on comprendra aisément que nous ne pouvions publier les premières sans y joindre les secondes. Les lettres de la baronne de Rahden complètent celles de G. Samarine: sans elles, la correspondance de ce dernier offrirait bien des points obscurs et l'opinion adverse resterait ignorée du lecteur. En outre, les lettres de la baronne de Rahden sont remarquables par elles-mêmes: elles met-

tent vivement en lumière l'élévation morale de cette femme d'élite.

A l'exception de quelques passages concernant des personnes étrangères et de deux ou trois expressions trop violentes, nous avons cru devoir publier in extenso et sans introduire de modifications toutes les lettres qui nous ont été transmises.

Les années et les dates placées entre parenthèses ne figurent pas dans l'original; elles ont été ajoutées plus tard par la baronne de Rahden, lorsqu'elle a mis en ordre sa correspondance avec G. Samarine.

D. Samarine.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 1 Mars (1861).

Voici, Mademoiselle, les papiers que S. A. I. Madame la Grande Duchesse a daigné me confier. J'y joins un projet de *communiqué* pour les journaux, afin de répandre dans le public les renseignements nécessaires aux personnes qui désireraient entrer dans la communauté. J'ai également mis par écrit quelques observations sur les projets de règlement.

Si j'ai tardé à remplir mes engagements, c'est que le temps m'a manqué. A peine arrivé à Moscou, je me suis vu assailli de questions et comme obligé d'ouvrir une espèce de cours public sur l'émancipation. J'ai dressé plus de douze „*Oustavnya gramoty*“. On commence à croire que l'émancipation pourrait bien arriver quelque jour et à se préoccuper du projet élaboré à Pétersbourg. C'est déjà un indice de réveil dont il faut savoir gré. Pourtant la majorité fait encore semblant de douter, afin d'avoir un prétexte de ne pas secouer cette torpeur désespérante, qui se présente chez nous dans les proportions bibliques d'une plaie envoyée par la Providence einem ausgearteten Stande.

Permettez-moi de déposer à vos pieds les hommages respectueux de votre très obéissant serviteur.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Pétersbourg, 24 Avril (1861).

Monsieur, j'aurais dû vous répondre et vous remercier depuis longtemps de la part de Madame la Grande Duchesse; si je ne l'ai pas fait, c'est d'abord parce que j'étais convaincue que vous étiez sûr d'avance du bon accueil reconnaissant qu'on ferait à vos oeuvres — et puis, la paresse! Ce n'est pas vous qui l'excuserez, je le sais, mais un aveu sincère, s'il n'amointrit pas les fautes, désarme au moins la rancune et c'est tout ce qu'il me faut. Maintenant vous dirai-je que votre règle ou programme, le nom n'y fait rien, a été confirmé sans changements aucuns? Non; il ou elle en subit encore et je pense que vous serez peut-être étonné de voir la toilette qu'on impose à votre création... et qui tourne fort à la mode cléricale. Lorsqu'il s'agit de soutane, grâce à ma qualité d'hérétique, je suis en droit de me refuser, je quitte même les avant-postes et je m'enferme dans la forteresse de principes généraux que vous connaissez de reste et qui seront mieux gardés, j'espère, que Gaëte ou Sévastopol.

Ah! que les fêtes de Pâques sont tristes pour quelques-uns d'entre nous à Pétersbourg! La nomination inopinée d'un nouveau ministre de l'intérieur me touche médiocrement; je n'en dirai pas autant de la mise en disponibilité de Milutine *) qui me fait une peine excessive. Il a besoin de repos, il lui faut les loisirs d'un voyage même au point

*) Le renvoi du ministre de l'intérieur, S. S. Lanskoï, et de son adjoint, N. A. Milutine, aussitôt après la publication du manifeste du 19 février 1861, fut une sorte de satisfaction accordée au parti conservateur de la no-

de vue de son développement politique, il y a longtemps que je le désire pour lui. Mais la manière dont tout ceci a été fait, cette retraite au sénat, d'où le peuple romain ingrat devra bien aller le chercher un jour, cette disgrâce et cet abandon après le sacrifice entier, absolu, désintéressé de tant d'années, ah! c'est dur, et nous, ses amis, nous le ressentons doublement pour lui et pour nous.

J'ai été aussi plus affectée que je ne saurais l'exprimer de la tragédie qui se passe dans la famille C.; vous savez probablement qu'il est dans une maison de santé, et sa femme, sa pauvre jeune femme va l'y suivre selon toute apparence! Les enfants me déchirent le coeur... Grand Dieu, que de tristesses et de maux sans remède en ce monde! Je vous quitte sur cette dernière réflexion, puissiez-vous ne jamais l'appliquer à ceux que vous aimez, voilà mon souhait de Pâques, très sincère et très cordial. Mille compliments.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Lausanne, 12 Septembre 1864.

Ne craignez rien, Mademoiselle, ce n'est pas encore le *dennoch* que je me suis réservé. Le *dennoch* viendra plus tard; pour le moment il s'agit du St. Gothard. Permettez-moi de vous communiquer les résultats de mes explorations et de vous prier de vouloir bien les soumettre à S. A. I. Madame la Grande Duchesse, si toutefois vous le jugez nécessaire.

La pierre qui porte l'inscription signalée par Mr. Tschatcheff se trouve à quelques centaines de pas de l'hospice.

blesse. P. A. Walouieff fut nommé ministre de l'intérieur en remplacement de Lanskoi. *Note de l'éditeur.*

C'est un bloc de granit, complètement isolé, un monument tout fait. A quelques pas en arrière (en descendant) l'ancienne route, qui conduisait à l'hospice, se bifurquait; d'en haut, on remarque encore les vestiges de deux sentiers pavés, dont l'un prenait la gauche et l'autre la droite d'un mamelon, qui domine toute la position et qu'occupaient les Français. C'est probablement de ce point que Souvoroff dirigea l'attaque. Pour bien comprendre ce qu'ont fait les hommes qu'il appelait des géants (богатыри) il faut voir les lieux. L'accès des hauteurs est tellement difficile qu'un bataillon qui les occuperait semblerait suffisant pour briser les efforts d'une armée. La pierre porte *deux* inscriptions. La première est la plus ancienne; je n'ai pu déchiffrer que

„..... 1804
„Suvorovius victor
..... “

La seconde a été commandée beaucoup plus tard, à ce que m'a dit mon guide, par un général russe (dont je n'ai pu savoir le nom) pour le prix de 70 francs, à un tailleur de pierres qui vit encore. Impossible d'en déchiffrer un seul mot. Les lettres à peine marquées par le ciseau se sont effacées sous la mousse et les lichens qui couvrent le roc. Je crois, d'ailleurs, que la pierre par elle-même n'offre pas assez de résistance et que le mieux serait d'incruster dans le bloc une plaque de marbre. Pour l'inscription il me semble qu'elle devrait être simple, courte et précise, comme par exemple: „En mémoire de Souvoroff qui, à la tête de 0000 Russes, força le passage du St. Gothard défendu par 0000 Français, le... de l'an de grâce... cette plaque a été posée par les soins de S. A. I. M-me la G. D. Hélène de Russie.

le... de l'an de grâce..." Une fois que le texte sera rédigé en français ou en russe, pour le faire traduire en bon latin il faudra s'adresser au professeur Kossovitch à Pétersbourg ou à Léontieff à Moscou. Ce sont à peu près les seuls chez nous qui soient incapables de commettre un barbarisme.

Pour en revenir aux localités, un peu plus haut que le bloc et tout près de l'hospice, on remarque une chapelle en ruine qui domine la route. Je ne sais si Mr. Tchichtcheff en a parlé, mais c'est elle surtout qui mérite notre attention. Cette chapelle existait déjà lors du passage des Russes; elle reposait sur une voûte, et c'est sous cette voûte qu'après la victoire ceux de nos soldats, qui l'ont payée de leur vie, ont été enterrés pêle-mêle. Depuis, la chapelle est tombée en ruine, le mur, du côté qui fait face à la route, s'est fendu jusqu'à la voûte qui s'est écroulée, laissant les ossements à découvert et ouvrant accès à la neige et à la pluie. En regardant à travers la crevasse, j'ai vu un monceau de crânes, de côtes brisées et d'ossements de toute espèce blanchis par la pluie et le soleil. Le guide qui me suivait m'a proposé d'emporter un crâne comme souvenir. Voici ce qu'il m'a dit en contemplant d'un air mélancolique ces ossements abandonnés: „Pauvres gens! Ils sont venus de bien loin mourir pour une cause qui après tout leur était étrangère, et bien certainement ils ont été regrettés chez eux plus qu'ils n'ont été appréciés chez nous. Le gouvernement fédéral ne leur a pas même accordé une sépulture convenable!" Puisque l'heureuse idée est venue à M-me la Grande Duchesse de consacrer par une inscription commémorative le fait d'armes de Souvoroff, ne voudra t-elle pas aussi restaurer la chapelle et faire recouvrir d'un peu de terre les ossements de nos soldats? En tout cas, avant

de rien entreprendre, je crois qu'il serait bon de consulter l'ouvrage de Milutine *) sur les campagnes de Souvoroff. Tous les renseignements nécessaires doivent s'y trouver. Quant à moi, je ne puis que certifier ce que j'ai vu et ré-péter ce que m'a dit mon guide.

J'ai fait un charmant voyage pédestre à travers les vallées du Grindelwald et du Lauterbrunn, mais vous me croirez certainement quand j'ajouterai que les magnificences que j'ai admirées ne m'ont pas empêché de regretter vivement les charmes de notre séjour à Ragatz. Oserai-je vous prier de déposer mes hommages respectueux aux pieds de M-me la Grande Duchesse et de vouloir bien conserver un souvenir bienveillant à votre tout dévoué serviteur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Ostende, 2^s/16 Septembre 1864.

Als Angeklagter trete ich jetzt vor ihnen, gnädiges Fräulein, mit meinem vorbehaltenen und leider verspäteten *dennoch*. Ich will es wagen, denn keiner feindlichen Gesinnung bin ich mir bewusst. Die ganze Wahrheit, was ich nämlich für Wahrheit halte, bin ich ihnen schuldig. Hören sie mich nur an, und lassen sie mich hoffen, dass, sollten sie mich auch nicht jeder Anklage frei sprechen, mein aufrichtiges Bekenntniss vielleicht doch dazu beitragen wird, das zwischen uns stehende Missverständniss zu beseitigen, denn, am Ende, ein Missverständniss ist es und nichts mehr.

*) D. A. Milutine. Histoire de la guerre entre la Russie et la France en 1799 (*Istoria voïny Rossii s'Frantsiéiou v' 1799*) Note de l'éditeur.

Avant tout, pour simplifier la question, permettez-moi de la restreindre. Prenons d'abord les provinces baltiques en elles-mêmes, *an und für sich* (comme dirait Hegel), abstraction faite du lien qui les rattache à la Russie et des rapports qui en découlent. Oublions la Russie et supposons ces trois provinces tout à fait indépendantes, ou bien se rattachant par un trait d'union quelconque soit à la Prusse, soit à la Suède. Parlons d'abord des Allemands chez eux; plus tard, si vous le voulez, nous en viendrons aux Allemands chez nous, ou à la position qu'ils occupent au coeur du gouvernement.

L'ordre de choses qui règne en Livonie, en Esthonie et en Courlande repose sur une voûte de privilèges, dont on fait sonner bien haut l'inviolabilité. C'est le côté fort, la position retranchée des trois provinces, et c'est toujours sur ce terrain de prédilection qu'ont été portées les questions que faisaient surgir les nécessités du jour. Toutes les fois qu'on a essayé de réformer l'organisation communale, de débarrasser l'industrie des entraves que lui mettent les jurandes et maîtrises, ou bien encore de toucher aux lois qui restreignent le droit d'acquérir des biens-fonds en dehors des villes, l'opposition, devant laquelle le gouvernement a toujours reculé, n'a jamais fait que glisser sur le fond des choses, laissant de côté l'opportunité et la justice de ce qu'on voulait faire, pour se restreindre dans la question de stricte légalité. „Votre projet enfreint nos privilèges, donc il est condamné“. Généralement on n'allait pas au delà! La discussion une fois acceptée sur ce terrain, il y aurait eu lieu de commencer par se rendre compte de la valeur et de la portée des privilèges en masse et de chacun en particulier. Pourtant, ce travail reste encore à faire. Ce n'est pas moi, bien entendu, qui l'entreprendrai.

Je me bornerai, en passant, à deux observations: d'abord, parmi ce qu'on est convenu d'appeler privilèges, il en est plus d'un dont l'authenticité n'est rien moins qu'avérée; tel, par exemple, le fameux diplôme du roi Sigismond-Auguste, appelé à juste titre Grande Charte de la noblesse livonienne et dont pourtant le gouvernement suédois (qui s'y connaissait) n'a jamais voulu reconnaître l'authenticité. En second lieu, si l'on y regardait d'un peu près, on découvrirait que bien des privilèges renferment tout autre chose que ce qu'on leur fait dire. Ainsi, la corporation des commerçants ou grande guilde de Riga s'attribue, en vertu d'un privilège du XII^e ou XIII^e siècle, un droit de propriété exclusif au pâturage qui touche à la ville; or, dans ce privilège il est question non de la guilde, mais de la ville entière comme corporation, ou autrement de la totalité des bourgeois. Il serait facile de multiplier les exemples, mais ce serait, je le reconnais, un travail fastidieux et ingrat. Qu'importe, d'ailleurs, la valeur juridique de tel ou tel parchemin, s'il est avéré que pendant nombre d'années et encore de nos jours le sens qu'on lui attribue à tort ou à raison sert de base à des droits reconnus par la loi qui régit le pays? Je suis donc tout prêt à accepter les privilèges en bloc, comme point de départ, mais je ne vous cache pas que je serais embarrassé de reconnaître en principe qu'un privilège, même incontesté, doive être accepté comme barrière infranchissable à tout progrès.

Qu'est-ce après tout qu'un privilège? Qui dit privilège dit exception à la loi commune, faveur ou exemption pour les uns, surcharge ou restriction pour le grand nombre; en d'autres termes, qui dit privilège dit empiétement du droit privé sur le domaine du droit public ou de la libre concurrence. Tels sont en effet les traits généraux qui font

des provinces baltiques une exception à tout ce qui se voit en Europe. Je n'ignore pas qu'au moyen-âge, quand la servitude et l'arbitraire faisaient règle, la liberté ne pouvait guère se faire jour que par voie de privilège; aussi personne ne conteste-t-il la légitimité historique du fait; mais serait-ce une raison suffisante pour perpétuer le XVI^e siècle en plein XIX^e? La même autorité qui justifie le privilège dans le passé, j'entends par autorité la loi de nécessité historique, le condamne aujourd'hui. Depuis la fin du siècle passé, toute la législation intérieure des états d'Europe, voire même de l'Angleterre, a-t-elle été autre chose qu'une révision de droits acquis par privilège, en vue de les soumettre aux grands principes qui régissent les sociétés modernes? Seules dans le monde entier les provinces baltiques n'ont pas suivi le mouvement général. Aussi, en prenant le terme de privilège dans le sens qu'il acquiert par opposition à la loi commune, rien n'est plus vrai que de dire qu'encore aujourd'hui vous n'y voyez que privilèges et privilégiés.

Ce qui vous frappe en premier lieu c'est la grande ligne de démarcation qui scinde en deux la société baltique. D'un côté les Allemands, *die von guter deutschen Nation sind*; ce sont les privilégiés; de l'autre que trouvez-vous? Ce ne sont ni Russes, ni Finnois, c'est la totalité de ceux à qui la Providence a refusé la faveur de naître Allemands. Le langage juridique et la coutume locale les désigne du nom bien significatif d'*Undeutsche*. Il y a toute une révélation dans ce seul mot. En effet, ce ne sont pas même des races à part, quoique d'un ordre inférieur, reconnues comme telles, c'est un élément purement négatif, un rien qu'on ne saurait définir que par opposition à la race allemande, un repoussoir, créé pour la faire resplendir dans tout son éclat. Et croyez bien que si je m'attache à faire ressortir la por-

tée du mot, c'est qu'ici le mot rend parfaitement la chose. Comme disent les Allemands: der Begriff wird nach allen Seiten in der Praxis durchgeführt. Voilà donc une nationalité par excellence qui proclame la négation de toute autre nationalité. C'est le privilège sous son premier aspect—le privilège de race.

Avançons toujours et jetons d'abord un regard sur les villes. A la tête de chaque municipalité apparaît une corporation qui exerce la justice et gère la chose publique—der Rath. Elle ne reçoit pas de mandat et se recrute d'elle-même; donc, elle gouverne et constate elle-même son aptitude à gouverner. Le gros de la bourgeoisie n'a rien à y voir. C'est l'exercice du pouvoir, le droit de juger et d'administrer, à titre de privilège. Qu'en pensent les gouvernés? Au XVII^e siècle les bourgeois de Riga gratifiaient leurs bourgmestres du titre peu parlementaire de grosses harpies (die grossen Harpien die in dem Rathhause sitzen und sich an dem Stadteigenthum satt fressen); depuis, le langage s'est adouci, mais au fond les rapports sont les mêmes.

Plus bas vous retrouvez les jurandes et maîtrises du moyen-âge en pleine floraison. C'est le privilège exploitant le domaine de l'industrie au détriment des consommateurs et surtout de la classe ouvrière. Nous savons bien qu'on a essayé de mitiger l'excessive dureté du régime qui, pour faire prospérer un petit nombre d'élus, ferme toute carrière à ceux qui n'ont pas le bonheur d'être abrités par un privilège quelconque, mais malheureusement la loi est restée lettre morte. En pratique ce sont toujours les statuts, règlements et coutumes locales (die löblichen Gewohnheiten) qui l'emportent. D'ailleurs, il faut bien le dire, la loi elle-même, tout en posant des principes qui paraissent assez larges,

n'a rien fait pour en assurer la réalisation; bien plus, en laissant aux corporations de privilégiés leur pouvoir presque discrétionnaire, elle leur a assuré la possibilité de faire prédominer l'esprit exclusif, que la législation semblait vouloir combattre. Ainsi, par exemple, la loi s'abstient de promulguer en principe que pour obtenir un bénéfice (espèce de sinécure rétribuée), ou pour être apte à remplir une fonction publique, il faille de toute nécessité être Allemand et appartenir à la confession d'Augsbourg. C'est un immense progrès. Pourtant, quoique les commerçants d'origine russe, fixés à Riga et bourgeois de la ville, soient assez nombreux, quoiqu'il y ait parmi eux bon nombre d'hommes riches, éclairés et parfaitement honorables, il est sans exemple qu'aucun d'eux ait jamais obtenu un bénéfice ou se soit vu appelé à une fonction publique. On a même eu la franchise de ne pas leur laisser ignorer que c'était bien leur qualité de Russes, ou plutôt de non-Allemands, qui constituait leur incapacité. Tout en étant contraire à l'esprit de la loi, cette exclusion systématique était parfaitement inattaquable sur le terrain légal et voici pourquoi.

Pour obtenir un bénéfice ou pour occuper une charge publique, il n'est pas suffisant de jouir du droit de citoyen et d'en porter les charges; il faut encore, de toute nécessité, être accepté comme membre d'une *confrérie* (Bruderschaft). Confrérie veut dire coterie de privilégiés à la tête d'un corps de privilégiés. Or, la confrérie de la grande guilde, tout en possédant les droits d'une corporation politique qui représente la classe entière des commerçants, se fait passer pour congrégation semi-religieuse, ou plutôt pour association de bienfaisance ayant pour mission de soulager les pauvres et de veiller aux intérêts du culte protestant. Quoi donc de plus naturel que l'article du statut de la-

dite confrérie qui pose la religion protestante comme condition d'éligibilité? Ici vous touchez du doigt le privilège. Repoussés par leurs concitoyens, les commerçants russes s'adressèrent plus haut. Alors s'engagea le procès dont je vous ai parlé et dont le dialogue suivant vous donnera la substance.

Les Russes: voici près de 180 ans que nos ancêtres et nous faisons le commerce à Riga; nous sommes bourgeois de la ville et, à ce titre, nous portons à l'égal de nos concitoyens la part qui nous revient des charges communales; pourtant nous sommes toujours sur le pied d'étrangers et nous n'avons aucune part à la gestion des affaires publiques. Tâchez de nous tirer d'une position qui nous paraît fausse et que nous trouvons humiliante.

Le gouvernement: De quoi vous plaignez-vous? La loi vous reconnaît aptes à toute fonction publique, elle vous place sur un pied d'égalité parfaite avec vos concitoyens d'origine allemande et ne leur accorde aucun privilège dont vous soyez exclus.

Les Russes: Oui! la loi! mais en dehors de la loi il y a un parti pris bien constaté qu'elle semble ne pas avoir prévu. C'est le mode d'admission à la confrérie qui sert de prétexte pour nous fermer tout accès à la vie publique, et comme la loi n'y a pas touché, elle n'a rien fait pour nous.

Le gouvernement: Que voulez-vous! La confrérie s'en réfère à ses privilèges et nous n'oserions les enfreindre.

Les Russes: Eh bien, soit! Si, parce qu'il y a privilège, vous trouvez bon qu'une coterie qui se fait passer pour association privée dispose de fonctions publiques, si vous tenez tant à rester dans les limites de la tradition historique, veuillez vous souvenir que les privilèges aujourd'hui en vigueur n'ont pas surgi tout d'une pièce. L'histoire nous

enseigne qu'à mesure qu'un groupe nouveau venait à se former au sein de la municipalité ou à se détacher de la masse, il se faisait reconnaître comme corporation distincte et obtenait un privilège. Pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui? On ne veut pas de nous dans la confrérie existante, on nous isole contre notre gré. Eh bien! nous nous y résignons; mais alors faites pour nous ce que faisaient jadis les grands-maîtres, les archevêques et les rois de Pologne; accordez-nous une charte et laissez-nous nous constituer en corporation. Si ce n'est pas trop exiger, nous voudrions obtenir à Riga des droits analogues à ceux dont jouissent les Tartares à Kazan et les Juifs dans toutes les villes de l'empire dont l'accès ne leur est pas interdit (*ceci est textuel*).

Le gouvernement: Vous n'y songez pas! Des Russes comme corporation distincte au centre même des provinces allemandes! Mais ce serait soulever une tempête. Résignez-vous et laissez-nous en repos...

Voilà comment les choses se passent sous le régime du privilège. Remarquez que je n'appuie pas sur les arguments que les pétitionnaires auraient pu faire valoir comme membres de la nationalité qui domine dans l'état; supposez à leur place des Français ou des Espagnols ayant droit de bourgeoisie et le fond de la question restera le même.

Si jamais vous parcourez le code des provinces baltiques, vous n'y trouverez pas non plus que, pour gagner son pain en raccommoiant des habits, il faille de toute nécessité se faire recevoir par la maîtrise comme maître-tailleur, ni qu'il soit presque aussi indispensable d'épouser la fille d'un tailleur (*in der Zunft heirathen*). Mais les coutumes parlent plus haut que la loi. J'ai souvenir d'un pauvre ouvrier dont j'ai jadis écrit l'histoire. Comme apprenti tailleur il avait

*

eu le malheur de mécontenter son maître en portant son coeur ailleurs qu'aux pieds de sa fille; le maître le mit à la porte, et comme entre trois tailleurs privilégiés l'entente est facile, impossible à lui de se faire accepter dans un autre atelier. Pour vivre il en était réduit à chercher furtivement quelque bouton à recoudre et à travailler en cachette. La police le traquait comme un lièvre aux abois (Bönhase, terme technique), et toutes les fois qu'il était surpris l'aiguille à la main, on lui faisait payer l'amende. Tout métier étant considéré comme privilège d'une certaine corporation (als Bürgernahrung), il s'ensuit que, sous le régime du privilège, ne travaille pas qui veut.

Passons maintenant des villes à la campagne. Ici vous retrouvez le privilège armé de pied en cap, le casque en tête et la lance au poing. C'est la terre qui, soustraite à la libre concurrence, constitue la prérogative héréditaire d'une corporation close; de plus, c'est l'exercice du pouvoir comme police seigneuriale, qui, à titre de privilège soudé à la propriété foncière, se présente sous l'aspect d'un droit privé. Je n'insiste pas sur les traits distinctifs d'institutions que vous connaissez mieux que moi; mais pour constater jusqu'où peuvent s'étendre les prétentions qui en découlent, laissez-moi vous citer un exemple. Tout nouvellement l'idée vint au gouvernement de vendre à l'enchère au plus offrant quelques-uns des domaines appartenant à la couronne; je crois que c'était en Esthonie. Il s'agissait, bien entendu, non pas de la terre possédée par les paysans et déjà rachetée par eux (Bauerland), mais uniquement des fermes, forêts, pâturages et terres en culture qui constituaient le **Hofland** ou terre domaniale. La noblesse protesta contre l'admission à l'enchère d'acheteurs qui ne seraient pas membres du corps nobiliaire et le gouverneur-général

se fit son avocat. Voici le fond du raisonnement qu'on faisait valoir. Tout bien-fonds appartenant ou ayant appartenu à un seigneur (l'état aussi est considéré comme seigneur) constitue à tout jamais une unité administrative que rien ne saurait dissoudre et dont le seigneur est le chef. Cette unité comprend non seulement la terre domaniale (Hoffland) mais encore celle que possèdent les paysans, quand même elle serait *rachetée par eux* et affranchie de toute redevance. De même les paysans, propriétaires de cette terre, quoique libres et quoique dégagés, *quant à la terre*, de toute obligation vis-à-vis du seigneur, n'en restent pas moins pour toujours soumis à sa juridiction. C'est, comme vous voyez, la perpétuité du servage sous un autre nom. Or, si par le fait d'un acte de vente, un capitaliste qui ne serait pas membre de la corporation nobiliaire (comme par exemple un bourgeois ou un gentilhomme russe) venait à acquérir un fonds domanial, il en résulterait nécessairement de deux choses l'une. Ou bien il acquerrait en même temps le droit seigneurial en matière de police, ce qui serait une infraction flagrante aux prérogatives du corps nobiliaire, ou bien ce droit s'éteindrait de lui-même. Mais alors les paysans domiciliés en vue du château se trouveraient affranchis de toute juridiction patrimoniale, ils deviendraient indépendants de fait; un petit groupe d'Undeutsche en viendrait à ne plus sentir la pression du seigneur. Ce serait la ruine de tout un ordre social. J'ignore comment la question fut tranchée.

Les paysans des provinces baltiques sont libres, n'est-ce pas? Cette liberté, ce droit de porter leur travail partout où bon leur semblerait, je l'ai entendu proclamer bien haut pour faire entendre qu'il n'y avait plus lieu d'intervenir de par la loi dans la question agraire. Mais voulez-vous savoir ce que devient la liberté des paysans en face de l'in-

térêt tout puissant des privilégiés? Il y a deux ou trois ans quelques paysans livoniens, après avoir rempli toutes les formalités requises, quittèrent le pays pour venir s'établir en Russie. Je crois que ce sont des propriétaires russes qui, craignant de manquer d'ouvriers, les engagèrent à se fixer chez eux. D'autres, à ce qu'on dit, se préparèrent à les suivre. Dès que le bruit s'en répandit, la noblesse prit l'alarme. On promena devant les yeux du gouverneur-général le fantôme d'une émigration en masse, on lui fit voir le peuple en mouvement, le pays dépeuplé, les propriétaires ruinés et tout ce que d'habitude on fait voir aux autorités quand il s'agit d'obtenir une iniquité. Ce ne fut pas en vain. Le gouverneur-général sauta à pieds joints par-dessus la loi et de son propre chef établit un impôt personnel des plus lourds que tout paysan devait acquitter avant de passer la frontière des provinces. C'était, comme vous le voyez, faire acheter encore une fois cette liberté qui passait pour acquise. L'ordonnance fut publiée dans la gazette de Riga, mais on se garda bien d'en référer à Pétersbourg; ce ne fut que plus tard et par hasard que la mesure prise par le gouverneur-général parvint à la connaissance du gouvernement, et c'est, je crois, le sénat qui en fit justice. Certainement on s'y attendait, mais qu'importe? Le but était atteint, l'émigration avait cessé.

Quelles que soient mes sympathies ou mes antipathies personnelles, je suis bien loin de ne pas reconnaître qu'un gouvernement aristocratique peut, comme tout autre, avoir sa raison d'être et sa légitimité historique, mais je crois que ce n'est qu'à une condition—c'est qu'il soit populaire. Il faut que les masses, tenues en tutelle par une minorité au pouvoir, se reconnaissent en elle et l'acceptent comme personnification de leurs instincts et de leurs vœux; il faut

que cette minorité se sente appuyée, sinon par les sympathies, au moins par la confiance qu'elle inspire. J'ose à peine demander si tels sont les rapports des corporations nobiliaires aux populations finnoises soumises à leur domination. Il y a à peu près 50 ans qu'un auteur livonien (Merkel ou Ianau?) disait en parlant de son pays: „Die russischen Baionnetten allein schützen den deutschen Despotismus in Livland“. Encore de nos jours le mot ne serait-il pas vrai? Je me sens porté à le croire, quand je songe aux terreurs, qui assiègent périodiquement cette noblesse si fière, et au cri d'alarme qu'elle poussait depuis Mitau jusqu'à Pétersbourg quand il lui arrivait de surprendre un prêtre de l'Eglise causant avec un paysan, ou quand, par exception, un employé d'origine russe arrivait en mission dans les provinces. Sont-ce là les allures, est-ce bien le port de tête d'une aristocratie carrée par sa base et sûre de son autorité?

Cet ordre de choses peut-il durer?

Depuis le jour où a été promulguée chez nous l'abolition du servage, les paysans sont rentrés sous le régime de la loi commune et tout privilège a cessé; ils sont en pleine jouissance d'une autonomie absolue dans la gestion de leurs affaires communales; un tiers à peu près possède déjà le sol à titre de propriété sans redevance aucune; enfin une loi nouvelle admet les populations rurales sur un pied d'égalité parfaite avec la bourgeoisie et la noblesse aux assemblées provinciales, appelées à prendre en mains la gestion des intérêts locaux. Mais rien de ce qui se fait chez nous ne pénètre dans les provinces baltiques; les corvées, servitudes et droits seigneuriaux s'y perpétuent à l'ombre du privilège; on y parle du rachat assez pour prévenir une intervention législative, mais sans en vouloir sérieusement; on a bien un simulacre d'organisation communale ou paroiss-

siale, mais nous savons de reste que tout cela n'est qu'un faux semblant, tant que le pouvoir seigneurial pèse sur la commune; quant à admettre les paysans aux assemblées provinciales, celui qui en parlerait risquerait d'être lapidé.

J'ai peut-être tort d'établir ce parallèle. On a eu soin de nous inculquer que les principes qui régissent la législation de l'empire n'ont rien à voir aux institutions essentiellement allemandes des provinces baltiques; on nous a même dit que ce serait faire violence à la tradition historique que de vouloir ne fût-ce que prendre en considération ce qui se fait chez nous, quand il s'agit de décider ce qu'il y aurait à faire en Livonie ou en Courlande. Qu'à cela ne tienne. Oublions encore une fois la Russie et regardons ailleurs. Tournons les yeux vers l'Allemagne, parcourons-la dans tous les sens; interrogeons la Prusse, la Saxe, la Bavière, l'Autriche, voire même la Hongrie. Partout la loi commune et la libre concurrence ont fait justice du privilège; c'est à peine si on s'y souvient encore des jurandes et maîtrises; quant aux servitudes et aux droits seigneuriaux, vous ne les retrouverez qu'à l'état de débris marquant la marche qu'ont suivie les nations dans la voie du progrès.

Voulez-vous une dernière épreuve? Interrogez les privilégiés eux-mêmes. Certes, je ne m'attends pas à ce que les propriétaires viennent faire procès aux droits seigneuriaux qui les constituent juges et parties dans leurs propres causes; ce ne seront pas non plus les trois cordonniers privilégiés d'une petite ville, lesquels possèdent aujourd'hui le privilège exclusif de déformer les pieds de leurs concitoyens qui se poseront, à propos de bottes, en apôtres de la concurrence; mais tâchez de confronter les privilégiés entre eux. Demandez à la petite bourgeoisie ce qu'elle pense de la gestion des revenus publics par un corps privilégié; interrogez les

fabricants et les propriétaires sur le régime des maîtrises; faites-vous dire ce que pensent les bourgeois des privilèges de la noblesse. Toutes les fois que j'ai tenté l'épreuve, je me suis trouvé au centre d'un feu croisé, et les révélations que j'ai entendues ont toujours dépassé de beaucoup tout ce que j'aurais pu supposer. Pourtant je dois ajouter que la guerre que se font les privilégiés entre eux cesse instantanément pour faire place à une trêve tacite, dès qu'on entrevoit de loin l'ombre du gouvernement ou qu'on se sent en face de l'intérêt des Undeutsche.

Encore une fois tout cela peut-il durer?

Maintes fois j'ai entendu dire que les provinces baltiques se reconnaissaient pour mission d'initier la Russie aux avantages et aux bienfaits de la civilisation. Généralement nous passons encore pour incapables de puiser aux sources. Je le veux bien! Mais alors pourquoi ne pas prêcher d'exemple? Pourquoi surtout s'être laissé devancer dans la question agraire?— Je vais vous le dire. On sent d'instinct que toute réforme, tout progrès aurait pour résultat inévitable l'abaissement de deux barrières: celle, d'abord, qui ferme la vie publique à la masse des indigènes, celle, ensuite, qui sépare les trois provinces du reste de l'empire. Or, il y a un parti pris de s'opposer quand même à toute fusion. Dites-vous bien que ce n'est pas l'originalité des institutions actuelles qui amène l'isolement comme conséquence; c'est au contraire l'isolement qu'on recherche comme but, et c'est pour s'y maintenir qu'on s'attache à des institutions vicieuses et vermoulues. Détachée à tout jamais du grand tronc germanique, la colonie allemande qui règne sur les trois provinces ne veut ni élever à son niveau la masse des Undeutsche, ni condescendre à fraterniser avec nous. J'avoue qu'à mon avis c'est un tort et une faute, peut-être plus encore

dans son propre intérêt que dans le nôtre. C'est se fermer gratuitement tout avenir politique.

Voilà ce que j'ai dit en 1848 *) et ce qui m'a valu la réputation que vous savez. Je le répète aujourd'hui en vous prenant pour juge. Voyez si c'est là le langage d'un ennemi. Mon sujet n'est pas épuisé, mais en voilà déjà bien assez pour une première fois. Si vous voulez que je continue, donnez-moi un mot d'encouragement, en adressant à Paris poste restante. Dites-moi surtout si vous me tenez toujours pour hostile avec préméditation.

Agréez, je vous prie, l'expression du profond respect de votre dévoué serviteur.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

Lausanne, $\frac{28 \text{ Sept.}}{10 \text{ Octobre.}}$ (1864).

Vous êtes bien bon, Monsieur, d'avoir tenu votre parole d'une manière aussi complète—et je vous en suis bien reconnaissante. J'attendrai avec impatience la continuation que vous me faites espérer; n'est-ce pas vous dire que votre sincérité de jugement m'inspire une confiance parfaite? Voilà où je devrais m'arrêter si j'étais prudente, und dennoch—*il me faut* ajouter quelques commentaires aux paroles que je viens de tracer. Les peuples dans leur enfance parlent en allégories et se permettent des images que la précision philosophique d'une époque plus avancée n'admet plus. L'intelligence des femmes conservera toujours, je le crains,

*) Lettres écrites de Riga (*Pisma iz Rigi*). Voir Vol. VII des Œuvres de G. Samarine. *Note de l'éditeur*.

ce goût des peuples enfants; je le réclame pour moi aujourd'hui afin d'exprimer ma pensée telle que je la *sens*. Avez-vous jamais vu un portrait habilement tracé d'une personne chère ou même seulement très connue, dont les traits seraient reproduits avec une fidélité complète, irrécusable, et que vous regarderiez néanmoins sans trouver, en face de cette vérité inflexible, d'autre critique à faire que la protestation peut-être muette mais très vivante de votre coeur, qui répèterait sans cesse: et pourtant ce n'est pas cela! A force de comprendre d'instinct ce qui manque au portrait, on en viendrait peu à peu, j'imagine, à raisonner sa contradiction intérieure et l'on arriverait à se dire: ce portrait a tout, excepté la *vie*; le peintre en le traçant n'éprouvait pas pour son modèle la sympathie qui établit des rapports de lucidité entre les individus, par conséquent il *n'a pas pu* concevoir et reproduire la *vraie vie* de la personne qu'il dessinait, lui conserver son originalité propre, lui donner l'expression de son âme... Me pardonnerez-vous, Monsieur, si j'ajoute que c'est là l'impression que m'a fait votre lettre? Il est loin de moi de récuser l'exactitude des faits que vous y consignez, je crois comme vous qu'il y a tel privilège devenu un anachronisme, telle injustice séculaire qu'il serait désirable de réformer; je suis même persuadée qu'avec vous et moi le petit noyau d'hommes impartiaux épars dans les provinces dira sans hésitation que ces abus, contraires à l'esprit du siècle et à la justice humaine dans son acception absolue, marchent à leur fin, condamnés par leur principe même et entraînés irrésistiblement par la force des circonstances. Mais, diront-ils encore, n'envisageons pas les provinces baltiques au point de vue d'un parti ou d'un siècle, regardons-les dans les conditions qui *leur sont propres*, et qui, par là, déterminent le *seul*

point de vue vraiment équitable qu'il faille prendre à leur égard. Ces trois petites provinces allemandes, oubliées pour ainsi dire au milieu du grand mouvement européen, jetées d'une suzeraineté étrangère à l'autre, ont par des efforts de concentration inouïs conservé intacts leur caractère national, leurs droits historiques, leur organisation féodale. Cette concentration n'a pas su éviter un excès naturel, mais fâcheux, elle est devenue en grande partie un égoïsme de caste poussé jusqu'à l'opiniâtreté la plus aveugle. D'un autre côté, néanmoins, la masse générale d'honnêteté, de culture, de persévérance, de loyauté et de conscience droite, répandue largement dans les provinces, n'est due qu'à leur exclusivité parfaite jusqu'ici; et sous ce rapport la terreur instinctive, avec laquelle les gentilshommes défendent leurs privilèges, n'est pas seulement un accaparement nobiliaire et national: ils *sentent* et ils *savent* ce qu'ils ont péniblement sauvé de *l'héritage moral* de leurs pères, et avec la force de résistance passive, un peu bornée mais respectable de la race germanique, ils se cramponnent aux remparts qui les ont défendus depuis six cents ans. Il y a encore une vertu qui joue un plus grand rôle qu'on ne pense dans l'action combinée des trois provinces, c'est le respect sincère du droit. A leur point de vue elles *sont dans leur droit*. Pour ne pas révolter ce qu'il y a de meilleur en elles, pour ne pas renverser les bases les plus solides de la conscience publique, il faut leur laisser à *elles-mêmes* le soin de réformer *lentement selon le caractère de leur nationalité*, sans secousses et sans violence, ce qu'il y a d'arriéré et d'inique dans leurs coutumes traditionnelles. Vous croyez qu'elles montreraient plus de sens politique en s'amalgamant franchement à la Russie. Je ne le pense pas. L'avenir *politique* des Allemands de nos provinces baltiques me

paraît un mythe. A Ragatz il me semble vous avoir fait un aveu très franc à ce sujet. A de très rares exceptions près le niveau de l'intelligence est médiocre dans nos provinces, il est rare d'y trouver une forte tête. Les „kleine Verhältnisse“, dans lesquels mes compatriotes naissent et s'élèvent, renforcent pour ainsi dire les bons et les mauvais côtés de leurs aptitudes naturelles et font d'eux une pépinière d'utiles médiocrités. Je n'ai jamais considéré les provinces que comme un lest (dirais-je indispensable?) au grand navire slave, que nous voyons fendre les vagues agitées du siècle avec une hardiesse voisine de l'audace. C'est à ce point de vue que les vertus qu'abrite le privilège devraient être envisagées d'un œil plus doux. L'aristocratie baltique est d'un calibre moyen: noms anciens, mais obscurs, fortunes ordinaires, mais généralement répandues, capacités solides, persévérantes, claires, sans être ni étendues, ni brillantes, n'est-ce pas là l'élément naturel qui devrait combler l'immense lacune qui existe entre les larges organisations politiques russes à la tête des affaires et la masse encore peu développée au bas de l'échelle sociale? L'exclusivisme de race, de langue et de religion a produit à travers les siècles le résultat dont nous parlons; une position exceptionnelle a prolongé outre mesure quelques anachronismes historiques, est-il juste de ne regarder qu'à ceux-ci? Ne serait-il pas équitable de les considérer comme les défauts regrettables de précieuses qualités? Etes-vous très sûr en rompant violemment les digues de ne pas entraîner les qualités avec les défauts! N'est-il pas plus conforme à la sagesse d'une vraie politique gouvernementale, là où aucun danger ne presse, là où les bons services rendus sont tacites, de laisser se dérouler les événements conformément au caractère et aux habitudes des parties intéres-

sées, sans *trancher* le noeud gordien pour le plaisir d'en avoir fini plus vite. Jamais vous ne pourrez communiquer à une population allemande l'insouciance proverbiale, la puissance irréféchie de sacrifice, l'indifférence pour le droit traditionnel, la largeur de vues, la bonhomie tolérante innées au peuple russe. Ces traits caractéristiques sont plus aimables et beaucoup plus attrayants que tout ce qu'offre le caractère allemand. Mais s'agit-il de savoir ce qu'on *aime mieux*, ou bien ce qui *est* et ce qu'il serait équitable d'accepter tel quel, en haussant les épaules et en riant si vous voulez, mais sans haine et sans envie? N'oubliez pas que l'Allemagne a toujours eu une piété presque sentimentale pour les ruines; elle a toujours laissé s'écrouler les édifices qu'elle ne pouvait plus soutenir, sans les abattre violemment, ni les niveler artificiellement; elle en admire avec orgueil les proportions splendides jusque dans leur déclin. Lentement bâtis, pierre à pierre, les châteaux du moyen-âge semblent réclamer une fin respectée, ils tombent sous la main du temps qui produit d'autres œuvres plus puissantes. Edifiez à côté des privilèges surannés des provinces baltiques une vraie liberté sérieuse, honnête, aussi pure que forte, et vous n'aurez bientôt plus rien de féodal à déplorer: ce que vous appelez ténèbres devra insensiblement faire place à la lumière, si elle est réelle. Mais jusque-là respectez un clair-obscur qui a du bon. Je reproduis un peu les arguments de ceux qui prêchent contre la liberté de conscience, je le sens bien. Ne me suis-je pas entendu dire mille fois par rapport à l'Eglise orthodoxe ce que j'avance dans une certaine mesure pour les provinces baltiques: gardez-vous d'ouvrir les portes, la vraie vie s'en échapperait peut-être. Seulement je ne vais pas aussi loin, je ne me refuse pas à laisser ouvrir les portes, mais je

voudrais qu'on accordât à ceux qui les ont fermées le droit de tourner eux-mêmes la clef dans la serrure, sans que des bienfaiteurs trop zélés vinssent les casser à coups de hache.

Il est fort tard, Monsieur, je me suis laissée entraîner à une longueur de commentaires dont je suis presque honteuse. Le résumé très rapide de ce que nous nous sommes dit serait peut-être celui-ci: vous êtes Russe et je suis Allemande, souffrez que j'y ajoute encore que Russes et Allemands peuvent se rencontrer, malgré les opinions les plus divergentes, dans le désir sincère d'arriver à la *vérité*, et la vérité ne gît-elle pas dans la bienveillance avec laquelle on envisage les hommes et les choses?

J'aurais presque oublié un reproche sérieux que j'ai à vous adresser: vous ne dites pas un mot de votre santé. Ne le négligez pas la prochaine fois que vous me donnerez de vos nouvelles, je vous en prie. Mille amitiés.

Nous partons le $\frac{3}{15}$ de Lausanne, passerons le $\frac{6}{18}$ et $\frac{7}{19}$, à Bade et serons en Russie le 20 octobre de notre style.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Bruxelles, $\frac{5}{17}$ Octobre (1864).

Votre bonne lettre, Mademoiselle, ne m'est parvenue qu'hier; je l'ai fait venir de Paris, mon séjour à Bruxelles s'étant prolongé plus que je ne supposais. Je vous dois une preuve nouvelle d'une vérité que je suis toujours heureux de pouvoir constater, quoiqu'elle soit vieille comme le monde et qu'elle paraisse vulgaire: c'est qu'on ne comprend complètement l'esprit d'une institution, d'une société, comme d'une personne, que quand on l'aime et en tant qu'on l'aime.

Les pères de l'Eglise, en insistant sur la différence entre ce qu'ils appellent la connaissance extérieure et la connaissance intime, la seule qui ait du prix à leurs yeux, n'entendent pas autre chose. J'ai pu, à mon point de vue, faire tant bien que mal le diagnostic (en terme de médecine) des provinces baltiques, ou autrement dit indiquer ce qu'il y a d'anormal et de maladif dans leur constitution; vous avez senti et montré ce qui les fait vivre. Sous ce rapport je ne puis que me ranger à votre opinion, sauf toutefois quelques réserves. Ainsi, vous faites, ce me semble, trop bon marché de l'avenir politique des provinces baltiques et surtout de la valeur individuelle des hommes qu'elle nous ont fournis et qu'elles peuvent encore nous fournir. On conçoit que les Local-Verhältnisse ne formeront pas de grands citoyens, par la raison que la notion de *patrie* est étrangère à la colonie allemande. Les trois provinces par elles-mêmes ne constituent pas de patrie, ce n'est qu'une propriété; de la Russie pour patrie on n'en veut pas; quant au Deutschthum ce n'est qu'une abstraction, qu'on peut chérir et caresser en idée, mais qui n'oblige pas. En revanche, pour bien des raisons qu'il serait trop long d'énumérer, ces mêmes Verhältnisse favorisent plus que d'autres le développement de grandes capacités individuelles, surtout dans le domaine de l'action pratique. Qu'il me suffise de citer pour exemple Sievers comme administrateur, Fersen, Barclay, Todtleben et tant d'autres comme hommes de guerre.

Pour vous donner le fond de ma pensée, il me resterait à vous soumettre quelques observations sur la position des Allemands chez nous, sur le principe politique qu'ils représentent au coeur du gouvernement. Ici impossible de citer des faits palpables; il aurait fallu préciser des tendances, et je vous avoue qu'en y songeant je me demandais com-

ment je m'y prendrais pour éviter le soupçon d'exagération ou même d'interprétation malveillante. La tâche me paraissait difficile, lorsqu'heureusement il s'est trouvé qu'un autre l'avait accomplie pour moi. Bien certainement vous avez eu entre les mains la dernière brochure de Schédo-Férotti (huitième étude: Que fera-t-on de la Pologne?), cette fameuse brochure dont Golownine a fait tant de bruit. Relisez, je vous prie, les pages 210, 249, 292 et 293. Vous y trouverez d'abord une protestation de dévouement, accompagnée d'une allusion aux services que rendraient à la dynastie les originaires des provinces baltiques, en se rangeant, baïonnettes croisées, autour du trône dans le cas supposé d'une lutte entre l'intérêt dynastique et l'intérêt du pays. Plus loin c'est l'idéal chéri d'un grand empire dénationalisé qui ne serait plus dans son ensemble ni russe, ni polonais, ni allemand, mais où toutes les nationalités, tout en restant complètement étrangères l'une à l'autre, vivraient chacune dans son coin, sans qu'aucune d'elles soit autorisée à se considérer als Stamm; ce serait comme qui dirait la reproduction très en grand de l'hôtel Ragatz, où Russes, Américains et Français venaient, sans se connaître, s'asseoir à la même table d'hôte. Le grand mérite de l'auteur est d'avoir complété la nomenclature des provinces faisant partie de l'empire, mais que nous autres Russes devrions à tout jamais considérer comme *étrangères* pour nous. C'est le terme dont se sert l'auteur. A la Livonie, à la Pologne et à la Finlande il a soin d'ajouter le Caucase. Enfin, vous verrez au-dessus de l'état dénationalisé s'élever la grande figure du souverain, qui, tout en voulant bien se laisser adorer par sa famille russe comme père légitime, n'aurait garde de se donner à elle corps et âme, mais se réserverait l'avantage de posséder en sus une demi-douzaine d'autres familles d'ori-

gine allemande, polonaise et même circassienne. C'est ce qu'on pourrait appeler la polygamie élevée à la hauteur d'un devoir et érigée en système politique. Ce système, vous le savez, n'est pas de l'invention de l'auteur; il l'a trouvé tout fait. C'est une doctrine, une école, représentée par ce que nous avons de plus haut placé, patronnée par au moins deux ministères *), protégée par la censure et à laquelle il ne fait pas bon s'attaquer. Pour en bien saisir la portée il suffit de l'appliquer en idée à un autre pays. Au lieu de la Russie, de son souverain, de la Pologne, de la Finlande et du Caucase, mettons l'Empire Britannique, le roi d'Angleterre, l'Irlande, les Indes et l'Australie; supposons un groupe d'Irlandais représentant l'Angleterre à Paris, Vienne, Berlin et Pétersbourg, commandant au moins la moitié des régiments anglais, occupant un tiers des postes les plus importants dans toutes les branches du service public et venant proposer au roi de bien faire entendre aux Anglais pur sang que c'est à tort qu'ils se considèrent, à titre de créateurs, comme les maîtres de l'Empire Britannique, et qu'après tout en Irlande, aux Indes et en Australie un Anglais n'est qu'un étranger. Ajoutons que pour se faire écouter ces mêmes Irlandais ont soin d'insinuer au pouvoir que moins on tient au pays et plus on se sent apte à servir la dynastie envers et contre tous. Qu'en penseraient les Anglais?

Ce qu'ils en penseraient est justement ce qui explique le trop regrettable antagonisme que nous voyons chez nous entre ce qui est allemand et ce qui se sent russe. C'est triste, mais à qui la faute? Il faut bien s'y faire: nous autres Russes nous prétendons être en Russie ce que sont les

*) G. Samarine fait certainement allusion au ministère de l'intérieur (P. A. Walouieff) et à celui de l'instruction publique (A. W. Golownine). *Note de l'éditeur.*

Français en France et les Anglais sur tout le territoire des possessions britanniques.

Pour clore ma profession de foi à ce sujet, laissez-moi vous le dire encore une fois: je m'incline avec respect et reconnaissance devant les grandes illustrations allemandes qui ont servi mon pays et qui le servent encore; quant au système inauguré et représenté par les Allemands, en tant que parti politique, c'est le fil d'un rasoir passé entre le coeur et la tête de la nation, c'est un poison injecté dans les fibres les plus sensibles du corps social, un dissolvant bien autrement dangereux que la propagande de Herzen, peut-être le seul dissolvant que nous ayons à redouter.

Maintenant que j'ai fini ma confession, permettez-moi de vous conduire sur un tout autre terrain, moins glissant et plus solide. J'ai fait traduire en anglais et je fais imprimer un des essais théologiques de feu Homiakoff *). C'est un exposé de la doctrine de notre Eglise sur elle-même, sur sa manière de comprendre l'unité en matière de foi et les différentes manifestations de la grâce divine. Permettez-moi de vous en offrir un exemplaire et de vous prier d'en déposer un autre à la bibliothèque de S. A. M-me la Grande Duchesse. Je ne pourrai pas vous les envoyer avant votre départ de Bade, ils seront expédiés directement pour Pétersbourg, au Palais Michel.

Mille remerciements et des plus sincères pour l'intérêt que vous prenez à ma santé. Malgré le froid j'ai persisté à prendre des bains de mer jusqu'au 10 Octobre et m'en suis très bien trouvé. D'ailleurs il faudrait être tout à fait

*) Traité sur le dogme de l'Eglise par A. S. Homiakoff. Ce traité a été publié dans le vol II de la collection complète de ses oeuvres. *Note de l'éditeur.*

moribond pour ne pas revivre au contact de la mer. Dans quatre à cinq jours je pars pour Paris.

Permettez-moi de déposer à vos pieds les hommages respectueux de votre tout dévoué serviteur.

P. S. Excusez mon griffonnage; j'ai une épingle au lieu de plume, et du charbon délayé dans de l'eau au lieu d'encre.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 11/23 Novembre (1865).

Ce n'est qu'hier, Mademoiselle, à mon arrivée à Moscou que j'ai reçu votre lettre de Ragatz du 5/17 Septembre. Permettez-moi d'abord un mot d'explication sur ce long retard. Le prince Odoeffsky, auquel a été adressé le paquet qui renfermait votre lettre, a cru faire de son mieux en la gardant chez lui un mois et demi; ce terme révolu et après mûre réflexion, il prit son courage à deux mains et la fit parvenir mystérieusement, quoique par l'entremise de deux personnes, à ma soeur, qui, voyant les précautions qu'on y mettait, n'a pas osé me l'envoyer à Samara et l'a gardée sous clef jusqu'à mon arrivée.

Depuis que M-r Bélaieff *) a entrepris le travail que

*) La Grande Duchesse Hélène Pavlovna avait témoigné le désir de voir publier une étude sur les origines des institutions représentatives en Russie. G. Samarine rédigea le plan de cette étude et, suivant ses conseils, ce travail fut confié à Ivan Dmitriévitch Bélaieff, professeur à l'Université de Moscou. Ce plan se trouvait parmi les papiers de G. Samarine; nous en donnons la traduction française qu'il avait faite lui-même, probablement pour le soumettre à l'approbation de la Grande Duchesse. *Note de l'éditeur.*

Programme d'un travail sur les origines des institutions représentatives en Russie.

Le but de l'ouvrage est d'exposer la participation de la nation russe à la gestion des affaires publiques aux différentes époques de notre histoire.

j'ai été chargé de lui proposer, j'en ai suivi l'accomplissement d'aussi près que j'ai pu; malheureusement, d'autres travaux obligatoires (une thèse à écrire et à soutenir pour obtenir le grade de docteur, etc. etc.) n'ont pas permis à l'auteur de l'achever au terme convenu; à l'heure qu'il est, il ne reste plus qu'à ajouter quelques pages sur les nouvelles institutions municipales de 1864 dont le pays vient d'être doté. Le tout sera achevé et me sera livré au plus tard le 1-er Janvier. Il me faudra encore à peu près un mois pour lire, retoucher, compléter et faire copier; vers la fin de Janvier j'espère pouvoir présenter le travail complètement achevé à M-me la Grande Duchesse. Reste à savoir si Son Altesse jugera nécessaire de le faire traduire en allemand.

Il s'agit de faire voir à qui revenait cette participation (si c'est à la nation toute entière ou à certaines classes de la société); quelles sont les circonstances qui l'ont provoquée, facilitée ou entravée; quels sont les faits par lesquels elle s'est manifestée, et quelles en ont été les conséquences pour le bien public.

I. Première époque, jusqu'à la mort du prince Iaroslav I. Eléments constitutifs de la société russe au IX—XI siècle: 1) le prince, 2) son entourage (княжеская дружина) comme origine du corps nobiliaire au service de l'état, 3) la nation (земство, das Land).

II. Epoque des apanages jusqu'à l'établissement de l'autocratie sous le premier des Tsars. 1) Les princes, 2) leur entourage, 3) la nation (земство): les assemblées municipales et provinciales (вѣча); les élus de la nation (выборные). Triple rôle de la nation et de ses représentants dans les affaires publiques: action *consultative*, provoquée par le prince lui-même; action *d'opposition*, comme borne à l'omnipotence du pouvoir; action *constitutive* aux époques de troubles et de dissolution du pouvoir: appels et expulsions de princes apanagistes, participation à leurs guerres intestines, etc. etc. Aperçu détaillé des rapports plus précis entre les municipalités de Novgorod et de Pskoff et les princes.

III. Epoque des tsars de Moscou jusqu'à Pierre I. 1) Le tsar, 2) le corps nobiliaire et le clergé, 3) la nation. Dissolution des institutions représentatives provinciales et origine d'un système de représentation générale: les *Zemskia Doumy*. Aperçu historique. Double action des assemblées générales: participation *consultative*, provoquée par le souverain, dans les questions de

Je vous suis bien reconnaissant pour la bonté que vous avez eue de me donner des nouvelles de la santé de M-me la Grande Duchesse; à trois reprises je m'étais adressé à différentes personnes pour en avoir de précises, et je vois que les renseignements qui m'étaient parvenus étaient loin d'être exacts. Je croyais que Graeff avait complètement rassuré Son Altesse sur l'état de ses yeux. Dieu veuille que la cure de Wiesbaden lui fasse du bien. Dès que j'apprendrai votre arrivée à St. Pétersbourg, je m'y rendrai immédiatement.

Il me reste à ajouter, puisque vous voulez bien vous intéresser à ma santé, que grâce, je crois, au séjour de Ragatz, j'ai eu comme un retour de jeunesse et d'énergie, auquel j'étais loin de prétendre, et qui vient de résister à

réformes législatives, de paix et de guerre etc. etc.; *action constitutive* dans le but de rétablir le pouvoir quand il venait à faiblir ou à s'éteindre (élections de tsars et mouvement général en 1612).—Quel était le mode de convocation des Zemskia Doumy?—De quels éléments se composaient-elles? Influence du servage.—Quel était le mode de représentation: par états (Stand), par localités?—Quel était l'ordre établi pour les discussions et les votes?

IV. Dernière époque depuis Pierre I. Influence de la réforme de Pierre I sur le développement de nos institutions représentatives. Cessation de toute espèce de participation à l'action du pouvoir suprême. Impossibilité d'une représentation générale et homogène, comme résultat du servage et de la scission introduite dans le corps social. Tendance infructueuse de la haute noblesse à s'isoler et à limiter dans son propre intérêt le pouvoir suprême (essai manqué d'une constitution oligarchique du temps de l'impératrice Anne). Autre essai, également infructueux, de l'impératrice Catherine II dans le but de faire participer la société aux réformes législatives projetées par le gouvernement. Derniers vestiges d'institutions représentatives dans l'organisation de nos communes rurales.

Le travail peut être achevé dans un an *au plus tard*.

La dimension du travail sera de 6 à 10 feuilles d'imprimé, la feuille d'imprimé correspondant à deux feuilles et demie de manuscrit.

La rétribution sollicitée serait de 85 r. argent par feuille imprimée; l'ouvrage entier reviendrait à 510—850 roubles payables quand le tout sera terminé et présenté.

Si le programme est approuvé et les conditions acceptées, M-r Bélaieff se mettra immédiatement à l'oeuvre.

l'épreuve de 600 verstes faites en *perekladnaya*. Avant mon départ de Samara j'ai été appelé à prendre part à une assemblée de district (уѣздное земское собрание), où j'ai eu à lutter contre un entraînement général à pervertir l'esprit des masses à force de les flatter et de leur faire concevoir des espérances exagérées que les ressources du pays ne justifient nullement. Dans deux jours s'ouvrent les séances de l'assemblée nobiliaire de Moscou. Ici ça sera tout autre chose, à en juger d'après les bruits qui courent. Le pouvoir se met prodigieusement en frais pour gagner les meneurs et obtenir ne fût-ce qu'un sursis; malheureusement cet excès d'avances et d'exhortations ne fait que flatter nos petits agitateurs en exagérant leur importance à leurs propres yeux et en leur faisant croire qu'il ne tiendrait qu'à eux de devenir un empêchement sérieux.

Puisque vous passerez par Berlin, oserais-je vous adresser une prière? C'est d'apporter avec vous un livre sur l'Eglise d'Orient qui vient de paraître, portant pour épigraphe „Ex oriente lux“ (Vom Oriente das Licht) d'un certain Overbeck. A en juger d'après le peu que j'en sais, c'est un livre des plus remarquables, une des aspirations les plus consciencieuses vers l'Eglise primitive d'avant le schisme de Rome.

J'espère donc vous revoir dans un mois. En attendant permettez-moi de déposer à vos pieds les hommages respectueux de votre dévoué.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 12/24 Décembre 1865.

Au moment de partir pour Samara je charge un de mes amis de vous faire parvenir deux exemplaires de ma

brochure sur les Jésuites *). Permettez-moi, Mademoiselle, de vous en offrir un et de vous prier de déposer l'autre dans la bibliothèque de S. A. I. M-me la Grande Duchesse. Puisque vous avez repoussé le conseil charitable que j'ai essayé de vous faire accepter, il ne me reste plus qu'à réclamer votre indulgence pour la prodigieuse quantité de fautes d'impression que vous trouverez dans ma brochure.

Agréez, je vous prie, les hommages respectueux de votre dévoué serviteur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 21 Mars 1866.

Excusez-moi, Mademoiselle, si j'ai gardé si longtemps le livre et les deux notes que vous m'avez communiquées **). Avant de vous donner mon avis, j'ai voulu en causer longuement avec M-r Guiliaroff-Platonoff qui s'est occupé du sujet spécialement. Il approuve sans restriction ce qui a été fait et ce que M-r Ossinine propose de faire. Quant au programme de M-r Pobiédonostseff, il embrasse tant de matières qu'il n'y a plus qu'à faire un triage en vue des collaborateurs sur lesquels vous pourrez compter.

Sous cette même enveloppe vous trouverez une note sur ce que je proposerais d'ajouter et quelques observations

*) Cette brochure n'est probablement qu'un extrait du journal *Diene*, vu que la première édition des lettres de G. Samarine sur les Jésuites ne parut en volume qu'en 1866 (voir la lettre suivante). *Note de l'éditeur.*

**) Il est question ici du projet formé par la Grande Duchesse Hélène Pavlovna de publier un calendrier orthodoxe pour le peuple. Indépendamment du contenu habituel des calendriers, on avait l'intention d'y faire entrer des renseignements religieux, juridiques, sur l'agriculture etc., adaptés principalement aux besoins des paysans. *Note de l'éditeur.*

sur la règle à suivre pour la partie juridique. Je serais d'avis de ne pas embrasser trop de matières, de ne donner que des renseignements très précis et d'une application générale, surtout de ne pas aborder la partie encore flottante de notre législation. Or tout ce qui touche à l'organisation communale, au mode de répartition des impôts, aux corvées et redevances en nature, etc. etc. ist noch sehr schwankend und gleichsam im Werden begriffen. J'ai écrit à mon frère pour avoir des renseignements précis sur le conseil de paroisse qu'il préside; comme il y a six mois que je n'ai aucune espèce de renseignements sur ce qui s'y fait, j'ignore si les résultats obtenus valent la peine d'être publiés; dès que j'aurai une réponse, je m'empresserai de vous en rendre compte.

Permettez-moi un mot sur M-r Ossinine qui, si je ne me trompe, sera chargé de la partie religieuse du calendrier. Je ne le connais pas personnellement et son grade académique doit faire supposer qu'il possède bien au delà des connaissances nécessaires pour le travail qu'il aura à faire. Aussi ai-je été surpris de voir que, dans un article nouvellement publié par lui dans la Gazette de Moscou sur les tendances de l'Eglise anglo-américaine vers l'Orthodoxie, il soit tombé dans une erreur d'interprétation commune aux gens du monde, mais à laquelle on ne se serait pas attendu de la part d'un théologien. Il y a dans notre liturgie un verset, où nous demandons au Seigneur *l'union des Eglises* (соединение церквей) ce qui, selon M-r Ossinine, voudrait dire: la réunion (Vereinigung) des différentes communions chrétiennes. Or il est de fait que ce verset est antérieur au schisme de Rome, que соединение en slavon veut dire union, accord, unité de foi et d'amour et non pas réunion de parties disjointes; que le terme d'*Eglises* (au pluriel) signifie simplement

diocèses (comme par exemple l'Eglise d'Ephèse, l'Eglise d'Antioche etc.) et ne s'emploie jamais en théologie au pluriel dans le sens de confession, vu que, selon toute doctrine chrétienne, il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule confession qui soit l'Eglise. Ne croyez pas que ce soit pour chicaner l'auteur que je constate cette erreur d'inadvertance, mais en matière d'enseignement et surtout quand on s'adresse à un public qui ne peut que croire sur parole, un surcroît de précautions n'est jamais de trop.

M-r Béliaeff m'a livré le travail dont il s'était chargé. Il contient la matière de 9—10 feuilles d'impression, ce qui d'après les conditions approuvées par M-me la Grande Duchesse lui donne droit à une rémunération de 800 roubles argent. Je vous serais bien obligé de me faire parvenir la somme avant les fêtes de Pâques. C'est à moi maintenant de revoir le travail et d'y faire les additions nécessaires; je vais immédiatement me mettre à l'oeuvre en m'engageant à faire de mon mieux et à terminer le plus tôt possible, mais je ne vous cache pas qu'il y aura de la besogne et qu'il me faudra refaire une étude complète de notre législation depuis Pierre I.

Un de mes amis va faire paraître une nouvelle édition *) de mes lettres sur les Jésuites. Comme la première est criblée de fautes, j'espère que vous voudrez bien me permettre de remplacer les deux exemplaires que je vous ai fait parvenir par autant d'exemplaires nouveaux et plus présentables quant à l'apparence au moins.

Veuillez, s'il vous plaît, agréer les hommages respectueux de votre très dévoué serviteur.

*) La première édition fut publiée en 1866 par le *Russkiy Arkhiv* sous le titre *Iésuity i ih otnochenie k Rossii. Note de l'éditeur.*

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

26 Avril (1866).

J'ai mille grâces à vous rendre, Monsieur, pour l'envoi de vos nouvelles lettres; l'un des exemplaires a été remis à Madame la Grande Duchesse, je me réserve l'autre selon votre autorisation. Les consultations pour le calendrier ont pris une forme positive, il en est résulté une espèce de compromis entre le programme originaire et vos remarques. Après de longs entretiens avec M-r Sémenoff, qui s'est aimablement chargé d'un article sur les différentes zones de la Russie et les industries agricoles et manufacturières qui s'y rapportent, j'ai fait appel au bon vouloir de Pobiédonostseff, Ossinine et Tourguénieff. Les deux premiers étaient *sûrs*, le dernier me donne toute espérance, sans néanmoins *promettre sur l'honneur*, ce qui fait que je tremble au fond de ne pas obtenir le trésor que j'attends. M-r Dahl a fait offrir ses services à Madame la Grande Duchesse par M-r Riédkine, ces jours-ci on va lui répondre en lui demandant quelque récit et une demi-douzaine de proverbes.—Ah! Monsieur, ne voyez-vous pas que j'ai grand peine à vous dire ce que le *Pravoslavni Kalendar* attend de vous? Je m'y intéresse si fort qu'il me semble intercéder pour moi, et voilà ce qui me rend confuse. M-r Sémenoff prétend qu'il n'y a pas moyen de se passer d'un article sur l'émancipation et que personne au monde ne peut l'écrire comme vous. — Plus que jamais nous avons besoin d'une nourriture saine pour un peuple sur lequel on essaie de tous les poisons. Songez à l'importance qu'acquiert l'histoire de l'émancipation et de l'influence que doit exercer

cette grande réforme sur la vie de la nation. Je sais que vous avez de nombreuses occupations, mais vous auriez 3 mois devant vous, et le sujet que vous traiteriez est tellement une partie vitale de votre pensée que vous n'auriez en réalité qu'à vous laisser revivre à travers cette époque de luttes glorieuses. Voici le titre sous lequel cet article est désigné dans le programme: Историческій очеркъ крѣпостнаго состоянія по его возникновенію и вліянію на народный бытъ, и затѣмъ объ освобожденіи крестьянъ и о значеніи этой перемѣны въ народной жизни *). Je n'ajoute plus rien dans la crainte de paraître indiscret.

Madame la Grande Duchesse est de nouveau fort souffrante de ses yeux; à la suite des émotions et des fatigues qu'elle a supportées, Son Altesse a eu une congestion aux yeux, il a fallu lui mettre des ventouses et depuis trois jours elle est recluse dans une chambre noire comme la nuit. Demain j'espère qu'on adoucira les ténèbres qui l'environnent. Cette rechute me donne peine et souci de l'avenir. La guerre imminente sera probablement un obstacle à une cure très nécessaire. Que dites-vous de l'attentat contre Bismarck? 5 balles à bout portant, sa redingote traversée, lui-même légèrement blessé. L'assassin est un Wurtembergeois nommé Wild. Bismarck l'a arrêté de ses propres mains et livré à la police. Il me semble qu'il gagnera en popularité, car la conscience publique sera fortement ébranlée.

J'aurais des volumes à vous écrire si je voulais vous parler de ce qui nous entoure, mais j'ai le pressentiment que vous allez nous arriver. Ce serait un vrai plaisir pour vos amis. Mille compliments.

*) Esquisse historique sur le servage, ses origines et son influence sur la vie du peuple; de l'émancipation des paysans et de l'importance de cette réforme pour la vie du peuple.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 12/24 Avril (1866).

Mille excuses, Mademoiselle, pour tous les embarras que vous a causés la confusion des adresses sur mes envois et mille remerciements pour le volume et la bonne lettre du B. de Haxthausen que vous avez bien voulu me faire parvenir. Le paquet à votre adresse ne contenait que deux exemplaires de ma brochure; s'ils sont perdus c'est autant de gagné. Mais je reviens à la charge et vous envoie deux autres exemplaires qui cette fois, je l'espère, parviendront à destination.

Sous l'enveloppe de cette lettre vous trouverez la quittance de M-r Béliaeff que j'aurais dû vous remettre depuis longtemps. J'avoue à ma honte que, de peur de l'égarer, je l'avais si bien cachée que j'ai eu de la peine à la retrouver.

Ce qui se passe ici *) est plein d'enseignements dont malheureusement une bonne part est perdue. Dans beaucoup de passages de la Bible il est question d'Israël prosterné devant le Seigneur; pour comprendre que cette sorte de personnification de tout un peuple qui gémit ou éclate en bénédictions peut être littéralement vraie, il suffit d'avoir vu Moscou ces jours derniers. Une fois qu'on était dans la rue on se sentait comme porté par un courant électrique qui montait de la terre au ciel et à la puissance duquel rien ne résistait. L'incrédulité, le nihilisme, les velléités d'opposition politique, tout y a passé, tout a fondu. Je

*) L'auteur fait allusion ici à l'émotion produite à Moscou par la nouvelle de l'attentat commis contre la personne de Sa Majesté l'Empereur Alexandre II, le 4 avril 1866. *Note de l'éditeur.*

doute qu'on puisse voir ailleurs un élan aussi unanime et aussi spontané. Une journée comme celle-là répond victorieusement à bien des défaillances. Eh bien! cette éruption vraiment biblique d'amour et de reconnaissance, qui, le cas échéant, aurait produit des milliers de martyrs, n'a pas résisté à la tentation de trois tonneaux de vin que des marchands mal inspirés par une déplorable coutume se sont avisés d'offrir à la foule. Avant-hier on disait chez le gouverneur que jusqu'à 40 personnes avaient été foulées aux pieds et portées à l'hôpital, la moitié à peu près dans un état désespéré. Il me semble qu'un mandement du haut clergé à l'adresse de toute la ville aurait été à propos, mais la tradition en est perdue et pour trouver des antécédents il aurait fallu remonter trop haut. Toute une hécatombe!...

Je ne sais d'ailleurs s'il n'y a pas autant de brutalité, quoique d'un genre différent, dans l'avalanche d'ovations que le public de Pétersbourg fait pleuvoir sur la tête de l'homme dont s'est servie la Providence pour accomplir ses fins. N'est-ce pas lui manquer de respect à l'heure même où, par un sentiment de pudeur morale, il cherche à se dérober, se sentant fléchir sous la grandeur de la mission qu'il vient d'accomplir? Et que dites-vous de la platitude traditionnelle et de l'uniformité désespérante de toutes ces adresses qui se suivent en se copiant comme des soldats à la file. Tant de sincérité, tant d'émotion, et pas une ligne qui semble vraie! Entre le coeur et la parole il y a comme une solution de continuité. Tout cela prouve beaucoup de choses, que d'ailleurs vous savez de longue main et que vous sentez mieux que moi.

Agréez, s'il vous plaît, les hommages respectueux de votre tout dévoué serviteur.

P. S. Je viens d'apprendre la nomination du général Trépoff au poste de grand-maitre de police à St. Pétersbourg. Il était impossible de faire un choix plus heureux et plus à propos.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 9/21 Mai (1866).

Et me voilà encore en faute, Mademoiselle, et doublement qui plus est. J'ai cru vous avoir envoyé la quittance de M-r Béliaeff et hier je l'ai retrouvée sur ma table en rangeant mes paperasses. Si je n'ai pas encore répondu à votre bonne lettre du 26 Avril, c'est que j'attendais mon frère pour pouvoir vous donner une réponse précise. Permettez-moi de commencer par ce que je puis promettre sans crainte de manquer à ma parole. L'article sur les assemblées de paroisse (приходскія попечительства) sera écrit par mon frère, revu et corrigé par moi et vous sera remis à terme. Quant au second article (sur l'émancipation), franchement, malgré les précautions oratoires que vous avez prises pour ne pas trop m'effrayer, j'aime à croire que vous ne doutez pas que j'aurais saisi avec joie l'occasion de prendre part à une oeuvre qui vous intéresse, aussi si je ne m'engage pas formellement, c'est qu'il y a deux *dennoch* sur lesquels il me faut tout d'abord votre absolution. Permettez-moi donc de remettre ma réponse à quelques jours. Vendredi le 13 je pars pour Pétersbourg, et samedi je viendrai frapper à votre porte. Les nouvelles que vous me donnez de Madame la Grande Duchesse sont bien alarmantes; Dieu veuille que ce qu'on peut craindre ne se réalise pas. Agréez, s'il vous plaît, les hommages respectueux de votre tout dévoué serviteur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 12/24 Août 1866.

Comme font souvent les débiteurs dont les affaires s'embrouillent, j'ai traîné jusqu'au dernier moment et me voilà réduit, Mademoiselle, à la triste nécessité de déposer à vos pieds mon bilan avec l'aveu de mon insolvabilité. Cet aveu m'est d'autant plus pénible que l'engagement que j'avais contracté me tenait à coeur et que c'était la première fois qu'une occasion se présentait à moi d'apporter mon faible contingent à une oeuvre patronnée par S. A. Madame la Grande Duchesse et à laquelle vous preniez intérêt. Après un mois de travail je n'ai rien pu faire qui vaille. Si je vous montrais ce que j'ai écrit, votre indulgence n'irait pas jusqu'à me contredire. Je sais bien que ce n'est pas une excuse, mais bien ma condamnation littéraire que je prononce. Pourtant, comme je tiens à ce que mon bon vouloir soit hors de cause, laissez-moi vous dire quelles sont les difficultés que je n'ai pas su vaincre et puis jugez vous-même.

Mon idée était de présenter un tableau complet de nos *ländlichen Verhältnisse*, qui mît à même d'embrasser d'un coup d'oeil les résultats de l'émancipation au point de vue économique et social. Pour réussir tant bien que mal, il fallait d'abord rassembler une certaine quantité de données statistiques aussi générales que possible et tout à fait incontestables; il fallait ensuite caractériser les tendances et apprécier les vœux des partis intéressés dans la réforme, en évitant autant que possible tout ce qui aurait pu donner au travail un caractère polémique trop prononcé. Or, la

première de ces conditions m'a complètement fait défaut, et je n'ai pu réussir à satisfaire à la seconde. Ne suivant plus que de loin la marche de la question agraire *), j'étais loin de supposer que ceux qui la dirigent ne se soient pas préoccupés de constater par des chiffres les résultats acquis. C'est peu croyable et pourtant on en est là. En fait de données statistiques générales on ne possède que les chiffres fournis par la banque sur l'opération du rachat. Pour préciser d'une manière tant soit peu sûre en quoi et à quel degré la situation des paysans s'était améliorée, je tenais à savoir: 1) combien de Bauernwirtschaften nouvelles s'étaient établies depuis 1861 (je crois que le nombre a presque doublé); 2) combien de paysans avaient acquis des patentes pour faire le commerce et des quittances pour se libérer du recrutement; 3) combien les tribunaux avaient enregistré d'actes de vente pour biens-fonds acquis individuellement par des paysans; 4) combien de villages avaient passé du régime de la possession communautaire à celui de la propriété foncière héréditaire; 5) combien les communes fixaient-elles en moyenne d'appointements à leurs maires et à leurs greffiers. Je ne cite que les questions les plus simples; le programme que je m'étais fait en revenant de Pétersbourg en renfermait une quinzaine; eh bien, pour y répondre, je n'ai pas trouvé une seule donnée générale dûment constatée. En fait de matériaux je n'ai récolté que quelques observations éparses d'une justesse problématique et se rapportant toujours à des localités très restreintes. Comment se hasarder à une déduction générale quelconque sur la foi d'affirmations individuelles et presque toujours contradictoires?

*) Par question agraire, G. Samarine entend l'introduction des chartes statutaires (Oustavnya Gramoty) et, en général, l'organisation agraire des paysans en vertu du Règlement du 19 février 1861. *Note de l'éditeur.*

Lorsque, passant des faits palpables sur le terrain des idées, j'ai essayé d'apprécier les différentes manières de juger la situation actuelle, qui ont cours dans nos régions sociales, et de réduire à leur juste valeur les tendances qui s'y manifestent, un autre genre de difficulté s'est présenté. Vous n'ignorez pas que les bases de la réforme agraire semblent redevenir matière à procès; loin de se simplifier par l'acceptation pure et simple du fait accompli, la question tend au contraire à se compliquer de prétentions qui, tout en affectant une forme nouvelle, ne sont au fond que des récriminations tardives et pleines d'aigreur contre l'accomplissement de ce qu'on ne voudrait pas combattre à visage découvert *). Certes la difficulté de la discussion sur ce terrain ne serait pas une raison de l'éviter, mais il y aurait eu abus de confiance et mauvaise grâce à transporter le débat dans une publication destinée à tout notre public en masse et paraissant sous le patronage de Madame la Grande Duchesse. Je suis loin de prétendre que l'écueil fût inévitable, mais je n'ai pas su le tourner. Si à votre retour vous voulez bien jeter les yeux sur ce que j'ai écrit— vous jugerez de la difficulté.

Restait la chance de me rattraper sur l'article que j'avais commandé à mon frère, mais une cure que sa santé a exigée et force affaires pressantes lui ont pris tout son été. Maintenant que me voilà convaincu d'avoir manqué à mes promesses pour lesquelles j'avais déjà reçu des remerciements, j'aurais mauvaise grâce à prendre de nouveaux engagements; permettez-moi seulement d'espérer que, si plus

*) Dans ce passage G. Samarine fait probablement allusion aux bruits qui couraient alors d'une réforme des *volosti* des paysans (groupe de communes rurales formant un arrondissement) en *volosti* comprenant toutes les classes d'habitants. *Note de l'éditeur.*

tard je parviens à faire quelque chose de tant soit peu passable, vous ne me refuserez pas l'occasion de me réhabiliter.

Dans deux ou trois jours nous attendons les Américains, et la ville fait force préparatifs pour les recevoir; si on ne leur fait grâce de rien sur le programme de tous les repas qui les menacent, je crains bien que, pour la clôture, on ne soit dans la nécessité de leur faire expérimenter le régime de nos hôpitaux. A propos d'hôpitaux, à mesure que les probabilités de voir le choléra se développer à Moscou diminuent, le zèle déployé par l'administration pour le combattre semble augmenter. La persécution dirigée contre les concombres et les groseilles prend des proportions colossales et nous avons déjà, pour veiller à l'état sanitaire de la ville, trois comités spéciaux superposés l'un sur l'autre.

L'immense popularité acquise par les juges de paix dès les premiers jours de leur installation va toujours en grandissant. A leur égard l'opinion est unanime, et la prodigieuse quantité d'affaires qui leur arrive dépasse toutes les prévisions. On cite des expressions d'une naïveté touchante, inspirées à des gens du peuple par l'apparition imprévue d'une juridiction gratuite, prompte et honnête. Pour bien comprendre l'impression du public, il faut considérer que les $\frac{9}{10}$ des procès portés au tribunal des juges de paix consistent en réclamations de droits violés qui, sous le régime précédent, n'auraient même pas essayé de se produire en justice. Ce n'est pas simplement une amélioration de nos institutions, c'est tout un milieu social nouvellement conquis à la justice et où la notion de l'inviolabilité du droit pénètre pour la première fois. Ce commencement ferait croire que l'oeuvre législative aurait enfin réussi à trou-

ver la forme voulue et à fixer le germe flottant de notre rénovation sociale. Voici encore un fait curieux. Un juge de paix s'est attaché spécialement à poursuivre les propos indécents qui trop souvent frappent l'oreille dans nos rues, et les habitants de son quartier constatent déjà que les gens du peuple qui ont affaire à lui commencent à s'observer et à se défaire de cette habitude détestable que personne ne songeait à combattre. C'est là un effet purement moral d'une série de condamnations publiques, car l'amende qui les accompagne n'est rien par elle-même.

Vous sachant à Berlin, je ne puis m'empêcher de vous porter envie. La logique imprévue des événements s'est-elle jamais jouée d'une manière plus cavalière de toutes les prétentions diplomatiques à maîtriser le cours des choses? Dans les immenses succès de la Prusse *) ce qui me semble bien plus digne d'admiration que le succès par lui-même, c'est le travail latent qui l'a précédé et l'ensemble des mesures préparatoires de tout genre qui l'ont assuré. Chez nous l'opinion publique ne sait encore trop à quoi s'en tenir vis à vis de l'unité allemande sous le régime prussien. J'ai peine à comprendre pourquoi nous devrions la redouter plus que tout autre revirement politique. En définitive, la tendance générale de toutes les grandes nationalités politiques à se constituer en corps est loin d'être en opposition avec nos intérêts, pourvu qu'elle soit franchement acceptée sur le Balkan comme ailleurs. Quant à l'Allemagne unitaire, rien ne semble faire supposer qu'elle soit appelée à une grande action envahissante au dehors, comme la France et l'Angleterre. Si quelque chose devait nous préoccuper, c'est

*) Pendant la guerre avec l'Autriche, qui se termina par la bataille de Sadowa et la paix conclue à Prague en 1866. *Note de l'éditeur.*

moins le choc que l'infiltration de l'élément allemand; or, contre ce mode d'action le fractionnement politique ne me semble pas une garantie.

Pardonnez-moi mon interminable griffonnage et ne refusez pas à la sincérité de mes aveux le bénéfice des circonstances atténuantes. Si vous aviez un moment à perdre, un mot d'absolution de votre part et des nouvelles de la santé de Madame la Grande Duchesse combleraient les vœux de votre très humble et très dévoué serviteur.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Ragatz, 4/18 Septembre (1866).

Votre lettre m'est arrivée ici et je ne vous cacherai pas que j'en ai été fort peinée. Il ne m'était pas venu à l'esprit une seule fois que vous et monsieur votre frère pourriez en fin de compte nous refuser votre concours. Néanmoins vos raisons sont si sérieuses et l'impossibilité d'un travail sans matériaux est si évidente, que je me sou mets quoique avec murmures à „l'inexorable logique des faits“.

Madame la Grande Duchesse est très sensible à votre souvenir. Elle se rappelle volontiers le temps que vous avez passé ici il y a quelques années et regrette que votre séjour ne se soit plus renouvelé. Nous sommes peu favorisés par le temps, il pleut à verse *très* souvent, je me rappelle le Falkniss comme une tradition de l'époque de M-r Titoff, tellement il est couvert de brouillards et inaccessible même à l'admiration. Heureusement que la cure de Son Altesse ne s'en ressent pas. Elle va décidément mieux. Carlsbad, tout en la fatiguant, lui a fait beaucoup de bien, Ragatz lui rend ses forces et son air de fraîcheur. Je ne

puis vous dire combien Madame la Grande Duchesse est charmée de ce que vos vues politiques au sujet de la Prusse et de l'Allemagne correspondent si parfaitement aux siennes. Plus qu'en toute autre occurrence, il faudrait savoir mettre de côté l'élément personnel lorsqu'il s'agit de sauvegarder les vrais intérêts de son pays, envisager la position d'une manière *objective*—ce triomphe de la philosophie—ou bien tout simplement obéir à une parole de l'Evangile, dont on considère trop peu la portée inépuisable: „Wer *sein* Leben lieb hat, der wird es verlieren“.

Nous passons encore une quinzaine de jours ici; après un petit temps de repos S. A. I. reprend le chemin de ses foyers. Vous verrons-nous à Pétersbourg en Novembre? Je vous serre la main cordialement et sans rancune. Mille amitiés.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vendredi (1867).

J'ai été désolé, Mademoiselle, en rentrant chez moi hier vers 1 heure, d'apprendre que le domestique du palais m'avait cherché et que le mien, qui n'est pas au fait de mes habitudes, n'avait pas eu l'idée de l'adresser chez les Milutine. Espérant que Madame la Grande Duchesse voudrait bien me permettre de lui présenter mes hommages, je n'ai pris aucune espèce d'engagements pour les 5 jours que j'ai à passer ici. Je suis donc complètement aux ordres de S. A. I. que, pour plus de sûreté, j'attendrai sans bouger de chez moi. Vous ne m'en voudrez pas si je viens frapper à votre porte jusqu'à ce que j'aie la chance de vous trouver.

Agréez, je vous prie, l'expression du profond respect de votre dévoué serviteur.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

(1867).

Je suis aux regrets de ne pouvoir vous dire adieu avant votre départ. Il me semble que je ne vous ai rien dit de blessant à notre dernière entrevue, et cependant j'aurais tenu à vous répéter que si nos opinions sont parfois très divergentes, je crois que nous nous entendons tout à fait sur le *vrai fond* des choses. Cette précaution de clarté amicale peut vous paraître puérile, j'y tiens extrêmement. Les toiles d'araignée se filent si vite et voilent si tristement l'horizon! Mille amitiés et bon voyage.

Bien des choses aux Tcherkassky et à M-me votre soeur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 30 Mars (1867).

Mille grâces, Mademoiselle, pour les dernières lignes que vous avez bien voulu m'adresser avant mon départ. Tous mes effets étaient emballés et c'est pourquoi j'ai dû remettre ma réponse à mon arrivée à Moscou. Certes, je n'avais rien à vous reprocher; au contraire, c'est moi qui craignais d'avoir abusé de votre tolérance, et voilà pourquoi je tenais beaucoup à une dernière poignée de main.

Vous n'ignorez pas que la *Moskwa* vient de recevoir son troisième avertissement accompagné d'une suspension de 3 mois. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette mesure est motivée surtout par les regrets et la désapprobation que la rédaction s'est permis de manifester à

propos des mesures de rigueur dont viennent d'être frappés le pasteur Deubner et le consistoire de Livonie. On trouve mauvais que nous préférions une discussion libre et à armes courtoises.

Ma soeur et les Tcherkassky me chargent de mille amitiés pour vous. Permettez-moi d'y joindre les hommages de votre dévoué serviteur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Berlin, 11 Mai (1868).

J'ai pris la liberté, Mademoiselle, de vous envoyer d'ici les dernières publications de la presse baltique parues hors du pays: die Livländischen Beiträge (von Bock) 4 Lieferungen, einen besonderen Vortrag von demselben et la brochure de G. Sievers (Appel an die Oeffentlichkeit). Quelle que soit l'impression que produise sur vous la lecture de tous ces ouvrages, je vous supplie de persévérer jusqu'au bout. J'ai peut-être tort de toujours revenir sur ces questions, mais vous savez bien que je n'ai pas la ridicule prétention de modifier votre manière de voir, surtout quand elle tient à une manière de sentir. Je ne m'adresse qu'à votre impartialité et je le fais peut-être dans un but d'excuse personnelle préalable, c'est ma justification. Dans deux ou trois jours je pars pour Pétersbourg où, bien certainement, je viendrai frapper à votre porte; mais comme mon séjour à Pétersbourg sera très court, et comme je ne parviendrai peut-être pas à vous voir, j'ai cru bon de vous informer de mon envoi, afin que vous puissiez prendre les mesures nécessaires pour qu'il vous parvienne. Je crois que le tout est prohibé par la censure.

Permettez-moi de déposer à vos pieds les hommages respectueux de votre très dévoué serviteur.

Ex bibl. univ. Tart.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Kamennoy-Ostroff, 27 Mai (1868).

Par un singulier hasard votre lettre de Berlin m'est arrivée à Riga où je passais quelques semaines chez ma soeur. C'est avec tristesse que je l'ai lue, je n'y opposerai ni arguments, ni explications. Les chagrins que j'ai eus pendant ces dernières années m'ont peut-être un peu fatiguée; peut-être aussi m'ont-ils fait envisager à un point de vue plus juste la vraie valeur des choses de ce monde. Il me semble que je ne suis plus en état de me passionner pour une agression ou une résistance qui touche à des intérêts passagers, comme d'un autre côté j'ai acquis l'inébranlable conviction que les intérêts moraux, les seuls qui valent la peine d'un combat, ne peuvent être vaincus ou ne peuvent triompher que par les armes de la lumière. Saint-Paul m'a gravé cette foi dans l'âme. Les armes de la lumière, que sont-elles si ce n'est la clarté d'une raison divine, la chaleur d'un cœur qui aime, — l'une pénètre les ténèbres de l'ignorance, l'autre dissipe les glaces de la haine, de la méfiance, de l'indifférence.... En dehors de ces armes-là, on en a qui peuvent obtenir de grands succès momentanés, mais la destruction seule les accompagne, jamais elles n'édifient ou ne guérissent. Pardonnez-moi ces réflexions qui pourront vous paraître intempestives, ne m'en voulez pas non plus si je ne lis pas encore les brochures que vous m'avez envoyées: je reviens à peine et suis traquée de tous les côtés par des devoirs de convention. Seulement, afin de sauvegarder votre

bonne foi en laquelle je me confie, je vous préviens que M-r de Bock s'est expatrié à la suite de ses dissentiments avec toutes les classes de ses compatriotes, qu'il aspire un peu au rôle d'un Herzen baltique, et que je n'ai vu personne à Riga qui voulût être solidaire de ses élucubrations.

Quand repassez-vous par Pétersbourg? J'aurais eu tant de plaisir à vous voir. Madame la Grande Duchesse ne part qu'au commencement de Juillet, elle va à Carlsbad comme d'habitude et plus tard en Suisse. Je vous serre la main bien cordialement, gardez-moi un bon souvenir.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Berlin, 18¹/₃₀ Juin (1868).

A mon très grand regret, Mademoiselle, je me suis vu forcé de passer par Pétersbourg sans avoir pu vous remercier pour votre bonne lettre que j'ai reçue à Moscou. A peine arrivé, j'ai dû repartir immédiatement pour Berlin, au risque de ne plus y trouver mon frère, ce qui fait que je n'ai vu personne à Pétersbourg.

Mon envoi de livres est arrivé mal à propos; je m'en suis douté même avant la réception de votre lettre, mais déjà trop tard, et j'ai vivement regretté la malencontreuse idée que j'ai eue de vous inviter à une lecture qui, après tout, ne pouvait que vous laisser une impression pénible. Si c'est à ma prière que vous l'avez entreprise, laissez-moi vous prier de l'abandonner; jetez M-r Bock au feu et n'en parlons plus. Tout ce que je voudrais, c'est que vous preniez au sérieux ce que je vous ai dit une fois et ce qui vous a fait hausser les épaules: nämlich, dass ich es nicht allein mit meinem Vaterlande im engsten Sinne des Wortes,

sondern auch mit jedem integrirenden Theile desselben gut meine.

J'ai encore une prière à vous adresser: quand vous serez établie à Carlsbad, ou quand vous saurez au juste comment et où vous passerez l'été, auriez-vous la bonté de m'écrire un mot à Prague, hôtel zum schwarzen Ross, pour me faire savoir si je pourrai sans indiscretion venir me présenter à M-me la Grande Duchesse. Permettez-moi de déposer à vos pieds les hommages respectueux de votre dévoué serviteur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Prague, 5/17 Août 1868.

Cette lettre, Mademoiselle, est accompagnée d'un envoi *). Ce n'est pas sans émotion que je vous l'adresse, je ne m'en cache pas et je n'en rougis pas, quelle que soit la confiance que m'inspire votre impartialité. Pour me faire courir la mauvaise chance de produire une impression tout autre que celle que j'aurais voulu laisser dans l'esprit des personnes, à l'opinion desquelles je tiens le plus, une série de publications blessantes et de provocations presque directes n'aurait peut-être pas suffi. Il a fallu le sentiment réfléchi d'un devoir à accomplir, non seulement envers mon pays pris en bloc, mais spécialement aussi envers les trois provinces que je vois s'engager dans une voie tout à fait fausse et pleine de dangers. Profondément convaincu qu'elles n'ont d'avenir historiquement légitime et possible que dans une union intime,

*) Les deux premiers fascicules des *Okraïny Rossii* et probablement le second volume des oeuvres de A. S. Homiakoff, publiés à Prague, en 1868, par G. Samarine. *Note de l'éditeur.*

cordiale et fraternelle avec la Russie, je sais aussi que cette conviction même m'impose vis-à-vis d'elles des obligations morales que j'accepte volontairement, en mon âme et conscience, sans arrière - pensée aucune. Ces obligations-là je ne crois pas les avoir violées, mais elles ne vont pas jusqu'à imposer le silence de peur de blesser par des vérités tout à fait nécessaires à dire. Enfin, vous lirez et vous jugerez par vous-même. Mille remerciements pour les deux bonnes journées dont je vous suis redevable. Permettez-moi de déposer à vos pieds les hommages respectueux de votre dévoué serviteur.

P. S. Comme mes publications ne paraîtront et ne seront mises en vente que quand je serai retourné au bercail, je tiendrais beaucoup à ce que le petit nombre d'exemplaires que je distribue maintenant ne circule pas avant une quinzaine de jours.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Prague, 8/20 Août (1868).

Permettez-moi, Mademoiselle, de vous importuner encore une fois avant que mon retour en Russie n'ait mis fin à notre correspondance. Vous m'avez dit, il y a quelques jours, que vous ne saviez trop à quoi vous en tenir relativement à la sincérité de l'opinion que professait ce qu'on nomme le parti national sur la liberté de conscience. L'article de la *Moskwa* marqué en rouge, que j'ai trouvé à mon retour à Prague, semble avoir été écrit en réponse à vos doutes. Je crois qu'il est difficile de se prononcer plus clairement, et j'ajoute qu'en heurtant de front les préjugés de notre haut clergé, le rédacteur savait parfaitement qu'il

risquait de s'aliéner le seul parti qui jusqu'à présent l'ait soutenu de ses sympathies.

Encore un mot. Des amis m'ont dit à Pétersbourg, et M-me la Grande Duchesse m'a répété à Carlsbad, que le prince Gortchakoff désapprouvait ma publication sur les provinces baltiques, comme devant troubler l'entente cordiale qui règne entre les cabinets de St. Pétersbourg et Berlin et empêcher le comte Bismarck de nous soutenir dans la question d'orient, comme il est censé le faire à l'heure qu'il est. C'est une condamnation prononcée d'avance, soufflée par un parti dont je connais les procédés de longue main et qui bien certainement fera son chemin. Eh bien! j'affirme *qu'aujourd'hui*, bien avant que mes publications n'aient été mises en circulation, le mal que redoute le prince Gortchakoff (et qui me sera imputé) *est déjà tout fait*. Permettez-moi comme preuve de mettre sous vos yeux les passages soulignés de la gazette de Moscou. Grâce à une série de publications calomnieuses et provocatrices, venant du parti opposé, que notre gouvernement a fait semblant d'ignorer et auxquelles personne de notre part n'a répondu, le public allemand est monté contre nous; la calomnie a produit son effet, il en est resté beaucoup; on nous croit dans notre tort et de plus on nous croit impuissants et lâches grâce à notre mutisme obstiné. Voilà ce dont nous sommes redevables aux pamphlets de MM-rs Bock, Sievers, Eckhardt, Nolcken etc. etc. et ce dont la responsabilité, morale aux yeux du prince Gortchakoff et du gouvernement, va retomber sur votre très obéissant et très dévoué serviteur.

P. S. Les 2 feuilles ci-jointes ne m'appartiennent pas. Auriez-vous l'extrême bonté de les envoyer à Prague: Herrn von Kisseleff, Gärtner-Gasse, № 466. II. Encore une fois mille pardon.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

12 Novembre (1868).

J'ai hésité longtemps avant de vous écrire — le courage me manquait peut-être! Il me semble pourtant que je dois répondre à votre dernière lettre de Prague, accompagnée de l'envoi de vos livres. Ils m'ont fait beaucoup de mal. Dieu sait que j'ai voulu les lire avec la plus sincère impartialité, que j'ai considéré autant que possible toute chose à votre point de vue, que j'ai fait une large part aux inimitiés de race, de confession, de nature.... Ce livre n'est pas bon, il n'est pas vrai, par conséquent il est d'une mauvaise politique. Je laisse à d'autres le soin de réfuter une à une les accusations et les calomnies qu'il renferme, de relever les inexactitudes, de dire ce que vous taisez. Il ne m'appartient pas de vous suivre sur le terrain de l'histoire, de vous prouver la non-valeur de vos arguments ou l'audace fortuite de vos hypothèses, mais ce livre me fait douter de vous, et c'est un chagrin! Vous ne pouvez pas croire ce que vous écrivez! A commencer par ce puéril détail du titre de M-r de Bock, que vous répétez à faux à chaque occasion, et à finir par l'indigne pamphlet qui compose votre seconde livraison. Vous ne pouvez pas être convaincu de ce que vous avancez. Ne vous ai-je pas prévenu moi-même au printemps, et avec quelle absolue, quelle naïve confiance en votre bonne foi, de la situation particulière de M-r de Bock vis-à-vis ses compatriotes et son pays? Il me semblait si naturel qu'une fois averti, vous accepteriez avec empressement tout ce qui pourrait tendre à adoucir des relations que vous m'assuriez désirer intimes

entre les provinces et la Russie! Et c'est pour resserrer leurs liens que vous posez M-r de Bock en représentant des provinces, que vous soupçonnez une vaste conspiration profondément jésuitique, que vous vous taisez obstinément sur les progrès législatifs et administratifs du pays, que vous ridiculisez et bafouez amèrement jusqu'au caractère de ses habitants! Et la seconde livraison, ce libelle dont vous n'assumez pas la responsabilité entière, il est vrai, mais que vous répandez dans le monde sous l'égide de votre nom, ce libelle qui ose flétrir le clergé protestant d'une complicité ouverte avec l'immoralité la plus honteuse! J'en appelle à toutes les consciences, à défaut de celles-ci à toutes les intelligences cultivées, cela est-il possible, cela est-il croyable? Le protestantisme prête le flanc à mille attaques, mais il est fort d'une arme sainte qui l'emporte sur toutes ses misères, il cherche, il veut la vérité pour la vérité. C'est là le secret de son affinité profonde avec les natures germaniques et de la puissance moralisatrice qu'il exerce. Vous savez avec quelle facilité j'abandonne à la critique les talents et la portée politique de mes compatriotes, mais leur honnêteté, leur valeur morale intrinsèque, jamais! Ce sont ces côtés-là qu'on attaque lorsqu'on touche à l'église protestante, lorsqu'on calomnie ses ministres. Faut-il que ces insultes me viennent de votre main? Je me sens solidaire de chacun de mes frères quand il s'agit d'honneur, de nationalité et de foi. Vous connaissiez si bien mes espérances et mes vœux pour l'influence réciproque à exercer entre nos deux races. Je vous avais confié avec tant d'abandon la modeste activité, le dévouement chaleureux que j'apportais à mon oeuvre. Des centaines de mes compatriotes faisaient, font encore comme moi, et vous nous répondez ainsi au nom de la Russie! Est-il croyable que vous pen-

siez assimiler, édifier par la violence et le mépris? Est-il juste, est-il humain de prétendre qu'on reste fidèle et soumis à son poste, prêt à tous les services, tandis qu'on vous jette l'injure au visage et qu'on réveille contre vous le soupçon dans chaque esprit? Pensez-vous vraiment qu'il ne faille à une Eglise pour devenir conquérante que la splendeur du culte et la protection césarienne? Croyez-vous qu'on soit chrétien quand on outrage son frère? Pourquoi avez-vous fait cela? J'en ai déjà trop dit. Il me semble que je vous parle pour la dernière fois et je voudrais qu'aucune amertume personnelle n'éclatât dans ce que je vous écris. Laissez-moi me rappeler plutôt, en vous disant adieu, des belles et bonnes heures que je vous dois, où m'associant librement à votre pensée généreuse, je sentais brûler mon coeur pour l'affranchissement de notre patrie commune. Ces souvenirs-là sont ineffaçables, ils couvriront peu à peu de leur paix sereine ma souffrance actuelle.

Pardon si je vous envoie cette lettre telle quelle, je ne voudrais pas la recopier.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 20 Novembre 1868.

J'ai tressailli de joie en reconnaissant votre écriture. Vous avez raison: cette lettre vous me la deviez, et si vous ne m'aviez pas prévenu, je l'aurais provoquée. C'est votre silence que je redoutais. Même après la lecture de vos trois feuilles, cette joie dont je vous parle m'est restée, et je vous en remercie du fond de mon coeur.

Entendons-nous pourtant: je n'ai pas un mot à rétracter, ma conscience ne me reproche rien et je vous regarde

en face comme par le passé. C'est vous qui avez tort. Il est impossible de méconnaître les intentions, de frapper plus à faux, de nier l'évidence avec plus d'aplomb, de pousser l'injustice plus loin que vous ne l'avez fait à mon égard. Je n'aurais qu'un mot à dire pour vous en convaincre sur plus d'un point. Qu'un seul exemple suffise. Vous allez jusqu'à me reprocher d'avoir mis de l'affectation à accoler au nom de M-r Bock son titre officiel, vous trouvez même que je le répète à faux. En quoi donc, s'il vous plaît? Evidemment, vous ignorez que c'est M-r de Bock lui-même qui affecte de le mettre en tête de ses publications. Comme je ne suis qu'un *calomniateur* qui ne mérite aucune créance, permettez-moi de mettre sous vos yeux les preuves de ce que j'avance.

Pour voir clair et bien juger dans la question baltique une condition vous manque et vous en avez une de trop. Ce qui vous manque ce sont les faits: vous les ignorez complètement (pardonnez-moi la rude franchise de mon langage). Ce que vous avez de trop ce sont vos souvenirs, vos liens de famille, c'est vous-même dans votre existence passée. Vous ne voyez la réalité qu'à travers ce nuage rosé et votre intelligence se refuse à la percevoir autrement. J'ai traversé la Suisse et l'Italie et n'ai rien vu de comparable comme site à une campagne où nous passions nos étés il y a quarante ans *). Représentez-vous le ciel de Moscou, trois bouleaux malingres, un étang carré et un mamelon de terre glaise. Comme paysage c'est ma Livonie. Avec vous la discussion n'est pas possible sur cette question, mais il y a dans votre lettre un passage que vous regretterez bientôt et que j'oublierai. Vous nous repro-

*) Izmalkovo, près de la station d'Odintsovo, sur la ligne de Moscou à Smolensk. *Note de l'éditeur.*

chez de rechercher la protection de César. Allez! Ce sont bien les vôtres qui s'abritent sous son aile, et c'est contre nous qu'ils dirigent la pointe de son épée. Je sais que quand vous m'écriviez, vous ne saviez pas encore que je la sentais déjà sur ma poitrine *). On attendra que je sois bien bâillonné et, quand on se sera bien assuré de mon silence forcé, on avancera pour me réfuter des preuves et des faits; jusque là l'injure suffira. Tenez — si je pouvais vous en vouloir d'avoir méconnu mes intentions, je me sentirais déjà vengé en songeant au triomphe que subira bientôt votre cause sur un adversaire désarmé; mais j'aime mieux espérer que la rougeur d'indignation, que ce triomphe fera monter à votre noble front, amènera peut-être dans votre esprit un retour vers un ami que vous méconnaissiez aujourd'hui. Jusque là je me tairai. Quand même je me sentirais de force à vous convaincre, je ne l'essayerais pas. C'est pour vous une affaire de foi comme la mienne en l'avenir de mon pays; la vôtre ébranlée, je ne pourrai pourtant pas vous faire partager la mienne. Mais je me dis une chose: nous sommes *au fond* de la même Eglise et chaque pas que nous autres Russes ferons dans la voie du progrès réel et vrai nous rapprochera de ce qui constitue le fond de vos croyances et de vos aspirations...

Je sais que l'accès du palais Michel m'est interdit, ce qui équivaut à dire qu'il n'y a plus pour moi de Pétersbourg possible; d'ailleurs des éventualités qui se préparent me délivreront probablement de la peine de choisir mon

*) Allusion à l'ordre de S. M. l'Empereur, communiqué vers le milieu de novembre à G. Samarine par le gouverneur général de Moscou. Ainsi qu'il ressort de la supplique écrite par Samarine le 23 décembre 1868, l'ordre de sa Majesté renfermait tout à la fois „une accusation, une condamnation et une menace“. (Voir Œuvres de G. Samarine, Vol. VIII; page XI). *Note de l'éditeur.*

séjour *). Ainsi je ne vous reverrai pas de longtemps, quand même votre lettre ne serait pas un adieu. Vous l'avez dit. Ne m'en voulez donc pas si je tâche de le prolonger, et laissez-moi cette fois vous parler à coeur ouvert.

J'avais pour vous l'affection d'un frère—vous ne le soupçonniez pas, je le sais. Je jouissais de votre intelligence vigoureuse et lucide sur laquelle je n'avais aucune prise; je m'inclinais devant votre conscience rigide et inflexible et souvent je la consultais mentalement pour éclairer la mienne. Dans plus d'une circonstance difficile je me suis demandé ce que vous auriez fait ou pensé, et quand je me trouvais presque seul dans la voie que j'avais choisie je me disais que vous m'auriez approuvé. J'aimais jusqu'à vos préjugés de race et de caste; ils me faisaient comprendre et apprécier ce qu'il y avait d'élevé dans un ordre d'idées dont nous sommes, de par notre génie national, les plus absolus adversaires. Voilà ce que je perds sans avoir démerité et cela au moment de ma vie où plus que jamais j'aurais voulu sentir l'étreinte de votre main.

Enfin, la vérité avant tout et pas de compromis avec elle. Dites-vous toutefois que, quoi qu'il advienne et quoi que vous pensiez de moi aujourd'hui, je ne changerai pas plus dans mes sentiments que dans mes convictions. Si plus tard vous vous sentiez disposée à m'admettre quand même, un mot de vous suffirait pour me faire accourir.

Je mets à vos pieds les hommages respectueux de votre dévoué serviteur.

*) G. Samarine supposait que, à la suite de l'ordre de Sa Majesté qui lui avait été communiqué et surtout à la suite de la supplique qu'il avait résolu d'écrire, il serait exilé à la campagne ou dans quelque gouvernement éloigné. *Note de l'éditeur.*

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

27 Novembre (1868).

Il y a une heure que j'ai reçu votre lettre, j'y veux répondre de suite.

Sur la feuille imprimée que vous m'envoyez vous n'avez pas tenu compte des deux lettres qui suivent le nom de M-r de Bock: *a. D.* cela veut dire ausser Diensten. Vous me fournissiez pour ainsi dire une pièce de conviction, que je vous restitue d'ailleurs, parce que vous y avez ajouté des paroles indignes de vous et de moi.

Votre second argument m'a frappée de stupeur. Moi, vous reprocher „de chercher la protection de César“ ?! Moi, Edith Rahden! Je tâche en vain de retrouver la trace de votre accusation, et je suppose qu'elle se rapporte à ce que j'ai dit de l'Eglise orthodoxe, pour laquelle je demande *plus que la protection césarienne*, si elle veut lutter avec le protestantisme, c'est-à-dire des lumières et des vertus dans la personne de ceux qui la représentent. Telle a été ma pensée, j'en suis bien sûre. Se peut-il que je l'aie exprimée de manière à donner lieu à un malentendu aussi blessant pour moi?

Ces deux erreurs de votre part me sont néanmoins d'une consolation infinie, elles me prouvent à quel point votre jugement peut se laisser égarer, tout en restant de bonne foi. C'est l'unique conviction qu'il me faut. Pardonnez-moi d'en avoir douté un seul instant. Je pense que je serai jusqu'à la fin votre adversaire irréconciliable, mais je sais que je resterai votre amie, toujours, quoi qu'il advienne, quelque mal que vous me fassiez. Vos paroles affectueuses m'ont beaucoup émue. Si vous pouviez avoir égard à ma

prière, vous vous renfermeriez pour le moment dans une abstention calme, sans provoquer des indignités possibles que je ressentirais plus que personne. Ce n'est pas moi qui vous manquerai jamais à vos heures de tristesse ou d'épreuve! En dehors de la politique et de la guerre des partis, laissez-moi vous répéter parfois que vous pouvez compter sur mon amitié.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 30 Novembre (1868).

J'ai reçu votre lettre avant-hier et une occasion se présente aujourd'hui pour y répondre. Je vous en ai dit assez pour que vous puissiez juger de la joie infinie qu'elle m'a causée. Grâce vous en soit rendue mille fois. Vous avez raison sur les deux points que vous touchez. Je n'ai effectivement pas compris le sens des deux lettres *a.* et *D.* et je m'excuserai publiquement de l'erreur involontaire que j'ai commise. J'ai aussi mal compris ce que vous me disiez à propos de la protection césarienne; quand je vous lisais j'avais encore dans les deux oreilles comme un bourdonnement causé par les nombreuses insinuations qui me revenaient de toutes parts. Pardonnez-moi les sottises que j'ai écrites au crayon et soyez assez généreuse pour ne m'en plus reparler. Ce n'est pas à vous que je m'adressais mentalement.

Soyez persuadée que je ne me permettrai ni fanfaronnades, ni provocations; ce ne serait même plus de mon âge. Je me bornerai à donner des explications que je ne me crois pas en droit de refuser, et j'agirai de façon à faire comprendre qu'on se trompe en supposant qu'il suffise d'une menace pour faire renoncer un honnête homme à ce qu'il croit être une chose utile à son pays.

Je crois d'ailleurs que tout se calmera dans peu et que je n'aurai même pas le mérite d'affronter un désagrément. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 13 Février (1869).

Le départ de mon frère pour l'étranger m'offre l'occasion de vous écrire, que je recherchais depuis longtemps. Soyez tranquille: il n'y aura pas un mot de politique dans ma lettre. Je vous écris uniquement pour avoir de vos nouvelles; je voudrais savoir quelque chose sur le sujet que vous ne touchez jamais ni dans vos lettres, ni dans vos conversations; ich meine ihre Beschäftigungen, ihre Stimmung etc. L'année 69 a-t-elle mieux commencé pour vous que n'a fini l'année qui l'a précédée? Sans vous en douter vous m'avez donné ces derniers temps deux joies, dont je vous suis reconnaissant. D'abord un père de famille, qui ne savait pas que je vous connaissais et dont la fille fréquente une école que vous dirigez, m'a beaucoup parlé de vous et de votre influence personnelle sur les maîtres et les élèves. Ensuite, j'ai appris que vous aviez proposé de mettre votre écriture (qui par parenthèse me fait toujours rougir de la mienne) au service d'un de mes amis*) embarrassé de fournir à jour fixe le nombre de copies nécessaire d'un mémoire justificatif qu'il avait à présenter. Je sais bien qu'il a eu la délicatesse de ne pas en profiter, mais j'ai senti

*) Il s'agit probablement ici des explications présentées par I. S. Aksakoff au Sénat qui devait examiner la question de la suppression de son journal *Moskwa*, dont les tendances étaient considérées comme nuisibles par le ministre de l'intérieur. *Note de l'éditeur.*

d'ici le mouvement qui vous a poussée à cette offre imprudente (il y avait je crois 20 grandes feuilles) et rien qu'à l'idée de votre écriture au service d'un ordre d'idées qui me sont chères, j'ai éprouvé un sentiment que vous comprendrez aisément. Tout ce qui me revient de Pétersbourg me fait supposer que vous devez vous renfermer plus que jamais en vous-même, sans rien perdre de votre sérénité. En vous voyant dans le monde, j'ai songé plus d'une fois à ces personnages du moyen-âge qui portaient une cotte de mailles sous leurs habits de fête.

Le prince D. Obolensky m'a envoyé de votre part le livre de Joung-Stilling sur la question agraire dans les provinces baltiques. Je le connaissais déjà: c'est une nouvelle espèce de roman en chiffres, et qui, comme oeuvre d'imagination, ne manque pas d'un certain mérite. Vous avez peut-être entendu parler d'une longue lettre que j'ai écrite à l'Empereur il y a à peu près deux mois. N'allez pas me supposer, je vous prie, la vanité ou la candeur d'avoir pu espérer produire une conversion, ni même une réaction contre ce qui est bien plus une affaire de tempérament que de conviction. Il ne s'agissait pour moi que de faire entendre de la manière la plus polie que je pourrais trouver, que j'avais l'intention bien arrêtée de continuer mes publications. Comme il me revient de source certaine que ma lettre n'est pas sortie du cabinet de l'Empereur, et qu'elle n'a provoqué aucune espèce de manifestation, je crois avoir atteint mon but.

Nous sommes dans les élections jusqu'au cou. Vous savez probablement que nous portons le prince Tcherkassky comme candidat aux fonctions de maire. Son election est à peu près assurée, mais reste à savoir si on voudra la confirmer. Il y aura d'un côté la crainte de voir un homme

qu'on suppose mécontent se mettre à la tête d'un corps constitué, de l'autre il y aura peut-être l'idée qu'on se débarrasse définitivement d'un concurrent possible à d'autres fonctions plus élevées et plus recherchées. De ces deux mobiles lequel l'emportera? Les autorités d'ici paraissent assez bien disposées pour Tcherkassky. Avant-hier le prince Dolgorouky, qui me comble de bontés, me disait qu'il lui fallait avant tout un homme d'esprit; qu'alors, se sentant tous deux sur le même terrain, lui et le maire finiraient certainement par s'entendre. J'ai abondé dans ce sens et même j'ai fait entendre, qu'en cas de besoin, on pourrait prêter au maire de son trop plein. Souvent j'ai entendu dire à Pétersbourg que les hommes politiques se gâtaient vite à Moscou; sous ce rapport le prince Dolgorouky présente des symptômes alarmants.

Avez-vous lu un livre curieux dont parle Guizot dans ses *Considérations*: „Ecce homo?“ Si vous l'avez lu, ne pourriez-vous pas me dire en deux mots ce que vous en pensez. Ich bin nicht im Klaren mit dem Buche. Le second volume des oeuvres de Homiakoff que j'ai publié à Prague fait son chemin dans le cercle de notre clergé. On en parle beaucoup; plusieurs articles ont déjà paru et je sais qu'on en prépare d'autres; je reçois aussi beaucoup de lettres. Il y a beaucoup de doutes, d'appréhensions et de craintes; sans bien s'en rendre compte, on trouve la lumière trop vive, mais au fond on éprouve un sincère besoin de mouvement et de franchise dans l'ordre des idées religieuses. Tout cela me réjouit vivement. Comme j'ai remarqué que mes allures blessaient et choquaient beaucoup de personnes disposées à se rendre, je me tiens à l'écart et ne dis mot. Il me semble que l'idée fera son chemin d'elle-même. Un peu de progrès dans ce sens serait plus qu'une compensa-

tion pour bien des mécomptes sur d'autres terrains. C'est aussi votre avis n'est-ce pas? Tout à vous sans phrases.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Pétersbourg, 26 Février (1869).

Je suis au moment de partir pour Riga, où me réclame ma soeur malade—il me reste une heure libre ce soir; laissez-moi l'employer à vous remercier de votre lettre, dont je vous sais un gré extrême, mais qui m'a fait rougir plus d'une fois. Comment pouvez-vous attacher de l'importance à une offre aussi simple que celle de mon concours, hélas tout mécanique, à la cause de la liberté de la pensée? Est-il possible, par parenthèse, que D. Obolensky s'amuse à vous raconter des détails de ce genre! Pourquoi interprétez-vous mes actions dans leur meilleur sens, tandis que je vous blâme si souvent dans vos oeuvres, dans vos préventions, dans la pente exagérée de votre esprit vers l'amertume du sarcasme, dans la passion froide et blessante de vos raisonnements? Vous êtes trop bon pour moi, il faut que vous sachiez que je vous rends le mal pour le bien. Votre douceur me gêne, elle m'accable; j'aime mieux le pied de guerre et les vérités que vous dites si nettement quand vous vous y mettez. *Je vous en prie*, soyez avec moi d'une sincérité absolue, ne me ménagez jamais, et parlons d'autre chose que de moi à présent.

L'élection du maire me semble impossible à refuser, quoique j'aie entendu dire ici que le prince se dévoilerait vite à ce poste, qu'il rendra important dans la mesure de ses rancunes. Vous n'avez pas d'idée de la physionomie frivole et vulgaire de notre monde officiel. Le feu croisé de

tous ces mauvais yeux inquiets et faux m'inspire des sentiments que je préfère ne pas qualifier. L'action gouvernementale se borne à des intrigues sourdes, à de petites victoires, à des triomphes factices. Quand il s'agit de s'attaquer au ministre de la guerre, l'on s'entend et l'on se prête main-forte. Quand on en a fini de ce côté là, on se joue de mauvais tours entre soi pour s'entretenir la main. Avez-vous entendu parler d'une histoire Ogarreff du gouvernement d'Orel.... Epargnez-moi des récits si mesquins dans leur essence que la conversation les admet à peine, mais qui constituent le fond de notre vie publique.

Tandis que le haut de l'échelle sociale s'amoin-drit, le tiers-état à notre façon gagne en valeur. Grâce à une donation inattendue de M-r Basile Narichkine j'ai eu de bons moments d'intérêt et de plaisir sincère à examiner de près le travail lent et sûr qui se fait dans les classes moyennes, à constater le progrès évident de la *Gesinnung* du clergé de paroisse. Les *Bratstva* prennent de l'extension et de la solidité, l'action commune tend évidemment à suppléer aux déféctuosités d'un gouvernement paternel. On voit poindre des tendances idéales où l'on s'y attendrait le moins. Comme j'ai la bonne chance de posséder 2 exemplaires du second volume de Homiakoff, je me permettrai d'en faire une propagande suivie parmi les ecclésiastiques de mes amis. J'ai déjà commencé, car j'attache la plus grande importance à tout ce qui contribue à mettre en lumière des vérités éternelles. J'aime votre préface sous ce rapport, malgré certaines expressions que l'on critique avec raison, je crois, et qu'on exploite avec mauvaise foi. J'en ai même entrepris depuis quelque temps une traduction que je compte achever à Riga, où un littérateur de mes amis corrigera

les défauts du style, tandis qu'un pasteur en reverra les expressions théologiques. Je veux que ce clergé respectable, dont vous pensez si mal, apprenne à vous connaître sous un autre point de vue que celui de l'insulte. Si vous le permettez, j'enverrai cette traduction à une *theologische Zeitschrift* de l'étranger. Si vous ne le voulez pas, j'aurai mis mon écriture à votre service, voilà tout.

Je ne vous ai rien dit de votre lettre *) que j'ai lue et relue. Le silence qui l'entoure me paraît plutôt un signe d'impression sérieuse que d'oubli. S'il n'était 3 heures du matin je vous aurais expliqué plus au long pourquoi je la trouve admirable, mais je suis *trop* fatiguée. Adieu.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 9 Mars (1869).

J'ai reçu votre lettre du 26 Février le lendemain des obsèques du prince Odoeffsky. Sa mort a été pour beaucoup de monde, même pour ses amis les plus intimes, comme une révélation tardive de sa valeur et de ses mérites. Aux regrets qu'il laisse se mêle un sentiment de remords. On ne lui a généralement pas fait l'honneur de le prendre au sérieux comme il le méritait sous plus d'un rapport; en revanche, la candeur avec laquelle cette nature complètement désarmée se livrait au ridicule n'a fait que provoquer les sarcasmes. Je me dis qu'en Allemagne ou en Angleterre il aurait moins fait rire à ses dépens et je me demande si l'excessive et incontestable impressionnabilité

*) Lettre de G. Samarine à S. M. l'Empereur Alexandre II, en date du 23 décembre 1868. *Note de l'éditeur.*

de notre société à l'endroit du ridicule est bien une preuve de supériorité, comme beaucoup de monde se l'imagine. Ne serait-ce pas plutôt un manque total de sérieux? Sous ce rapport la province en remonterait à Pétersbourg.

Si vous croyez avoir besoin de mon autorisation pour disposer de ma préface, je vous la livre à discrétion. Faites-en ce que vous voudrez, une traduction ou un extrait. Peut-être un extrait vaudrait-il mieux. Du moins je crois que vous pourriez élaguer beaucoup de choses, entre autres l'opposition de nos deux écoles théologiques sous forme de dialogue (pages XXXI—¹/₂ XXXVI). Si toutefois vous croyez nécessaire de conserver ce passage, laissez-moi vous donner une indication. A la page XXXIII il est question des *заслуги сверхъ требуемыхъ*; c'est la traduction littérale du terme latin très connu: *opera supererogationis* (oeuvres surérogatoires, dépassant le strictement nécessaire pour le salut personnel). Encore un mot: si vous avez sous la main les brochures françaises de Homiakoff et que vous trouviez le temps nécessaire pour les relire, vous sentirez de suite l'insuffisance de ma préface et peut-être vous trouverez-vous disposée à y remédier par quelques lignes d'introduction. Le fond de la pensée de Homiakoff se trouve tout entier dans le verset de notre liturgie qui précède immédiatement le Credo: „возлюбимъ другъ друга да единомыслиемъ исповѣмы Отца и Сына и Святаго Духа“ — aimons-nous les uns les autres afin de pouvoir d'un commun accord confesser le Père, le Fils et le St. Esprit. Du jour où les disciples de Jésus-Christ se sont reconnus *Eglise* (als Kirche) la grande question qui préoccupe encore le monde s'est trouvée posée: maintenir l'unité de la foi (comme doctrine) sans porter atteinte à la liberté de conscience. Nous avons sous les yeux trois solutions:

différentes. L'Eglise latine réalise l'unité sous forme de *soumission* à une *autorité* acceptée par tous. La foi (als Glaube, nicht als Lehre oder als Object des Glaubens) devient ainsi l'apanage de celui qui représente le principe d'autorité et auquel le reste de l'humanité ne se rattache que par un lien extérieur, l'obéissance. Le salut de tout membre de l'Eglise s'opère non par sa foi personnelle, mais par la foi d'un autre, dont il devient participant ou qui, en d'autres termes, lui est imputée grâce au mérite de sa soumission. De là, l'immense valeur des oeuvres dans l'Eglise latine, car au fond des oeuvres, comme elle les entend, il y a toujours un acte de soumission.

Ce qui fait la gloire du protestantisme, c'est d'avoir senti ce qu'il y avait d'humiliant pour l'homme régénéré à ne lui demander que la soumission au lieu de la foi personnelle. La réforme remet pour ainsi dire l'individu en face de son Rédempteur, c'est son grand mérite, mais c'est aussi son erreur, car l'individu c'est l'homme isolé, mais ce n'est pas l'Eglise. Je sais bien que les premiers protestants ne songeaient pas à sacrifier l'unité. Ils espéraient la sauver en se rattachant à la Bible. C'était remplacer l'autorité d'un homme par celle d'un livre. Plus tard, quand l'expérience démontra ce qu'il y avait d'illogique dans cette restriction arbitrairement imposée à un principe reconnu et accepté dans toute sa latitude, le protestantisme se vit forcé d'abandonner sa première position. Avec le livre la foi (comme doctrine) lui échappe. Ce n'est plus un dépôt à conserver, c'est une chose à découvrir. On espère y arriver à force de travail intellectuel, par la critique, en accumulant les preuves; un jour viendra, dit-on, où le doute et l'objection en matière de dogme deviendront aussi impossibles qu'ils le sont en matière de géométrie. L'unité perdue se

trouvera reconstituée *par la science*. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le rationalisme tout entier se trouve en germe dans cette espérance illusoire qui d'ailleurs s'évanouit de jour en jour.

La troisième solution se résume dans le verset que j'ai cité plus haut: la foi confiée à l'amour. En creusant cette formule on y trouve trois notions intimement liées. Si la vérité se révèle à l'amour, le degré de lucidité de la foi individuelle est donc en raison de la puissance de l'amour, et non du degré de développement intellectuel. L'intelligence est un don naturel susceptible de développement jusqu'à une certaine limite et le fait de ce développement suppose toujours un ensemble de circonstances tout à fait accidentelles. L'amour au contraire réside tout entier dans *l'intention*, dans le *vouloir*, qui par essence est illimité et dont tout homme est le maître. Tout l'ordre moral repose sur cette vérité. Donc, la foi aussi est accessible à tous, à un degré illimité. Ici nous touchons le véritable terrain de *l'égalité*, et je vous avoue qu'en dehors de ce terrain je ne vois pas trop sur quoi elle pourrait reposer. Enfin, l'amour est social par sa nature, c'est l'homme brisant les limites de son individualité et s'identifiant à ses semblables, donc c'est l'unité comme l'entend l'Eglise.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter: en reconnaissant que la foi dépend d'une disposition de l'être moral, qui à son tour ne dépend que de la volonté, nous plaçons la liberté humaine encore plus haut que ne le font les protestants. Et on nous suppose en adoration devant l'esclavage, on nous croit capables d'accepter la violence en matière de foi, on s' imagine nous avoir surpris en flagrant délit de contradiction logique en constatant que nous parlons de liberté de conscience!

Pardonnez-moi la longueur et le décousu de ma lettre. Tous ceux avec lesquels je m'entretenais jadis de ces sujets sont morts, et j'éprouve une immense satisfaction à pouvoir y revenir, avec l'intime conviction que votre intelligence suppléera d'elle-même à ce que je n'ai pas su dire, ou écartera ce que j'ai dit de trop. Mais vous allez encore vous récrier; pour vous satisfaire, il aurait fallu dire que mes raisonnements ne seront probablement pas à votre portée.

Vous me demandez d'être toujours d'une sincérité absolue et de ne jamais vous ménager. La promesse ne me coûte rien, je vous le jure, et je crois d'ailleurs vous l'avoir déjà prouvé plus d'une fois. J'aurais plusieurs questions à vous faire; elles me tiennent à coeur, mais il y a dans votre lettre une défense formelle qui me ferme la bouche. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

Riga, 18 Mars (1869).

Je vous avais écrit hier une longue lettre remplie de considérations théologiques; après l'avoir relue, je viens de la déchirer. A quoi bon un antagonisme de plus? Je suis si sûre d'en retrouver toujours les éléments, que je me donne aujourd'hui le luxe d'une opposition latente. D'ailleurs mes arguments n'avaient probablement qu'une bien mince valeur; je suis fort ignorante en beaucoup de choses, en théologie surtout. Pour moi le christianisme est une expérience personnelle, ma doctrine se résumerait aisément dans les paroles de l'aveugle-né: Eins weiss ich wohl, dass ich blind war und bin nun sehend. Entre voir, penser et vouloir il y a encore des abîmes, je le sais; mais dans

votre belle définition de l'amour chrétien il manque une place pour la grâce, et elle fait l'espérance de ceux qui ne savent pas assez vouloir. Quelle est l'action que l'église d'orient attribue à la grâce? Dites-moi aussi, je vous prie, ce que l'église enseigne sur ce trésor des oeuvres surrogatoires que je croyais l'apanage exclusif de l'église catholique romaine. La seule fois où je suis parvenue à mettre Palmer en colère tout de bon, c'était à cause de ce trésor de saintes oeuvres, dont il a fini par me dire que je pourrais avoir grand besoin.

Vous êtes bien aimable de m'avoir si vite répondu au sujet de la préface, et puisque vous pensez qu'il vaut mieux élaguer les pages qui se rapportent aux différences d'écoles, je le ferai certainement. J'y avais déjà songé, mais je ne me serais jamais crue en droit de vous le demander. Quant à faire en général un extrait de votre préface, ce serait à peu près un meurtre. Pour un public parfaitement étranger, il est indispensable de lui conserver jusque dans les détails sa saveur originale, ce mélange d'élévation, de finesse, de pensée abstraite et d'ironie, qui lui impriment un sceau tout particulier. Et puis ce souffle de virile et vaillante liberté, qui éclate quelquefois tout d'un coup, comme un rayon de lumière. Que voulez-vous extraire de cet ensemble? Votre préface me fait l'effet de l'irruption soudaine de l'élément laïque dans les rangs serrés de la milice ecclésiastique. Me tromperais-je en signalant la même tendance dans toutes les églises? On dirait que, las de l'attrail du métier, de l'exclusivisme routinier de la fabrique, l'élément laïque veut ramener dans la vie elle-même ce qui lui a été illégitimement soustrait, et faire rasseoir de nouveau le Divin Maître à la table des publicains et des pêcheurs. Machet die Thore weit und die Thüren in der Welt

hoch, dass da einziehe der König der Ehren. Il me répugne de citer l'Écriture Sainte en français, il me semble que je redescends dans la conversation, et l'allemand a une gravité auguste admirablement appropriée à la prière.

Encore un mot. De la prière à la mort la transition est si naturelle! Je suis plus affligée que je ne saurais le dire de la mort de notre ami Odoeffsky, et votre appréciation très juste de cette âme pure me fait un grand plaisir. Adieu, croyez que je me rends compte avec reconnaissance de l'intention qui vous dicte l'empressement de vos procédés à mon égard.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 3 Avril 1869.

Pourquoi m'avoir privé de la longue lettre que vous m'aviez écrite. Je la regrette d'autant plus qu'il m'est impossible d'en deviner le thème. J'ai beau réfléchir à ce que je vous ai écrit, je ne conçois pas ce qui aurait pu provoquer de votre part une opposition radicale. Vous me reprochez d'avoir passé sous silence l'action de la grâce et vous avez raison en ce sens que je ne l'ai pas nommée *tout en la supposant*. La rénovation morale, cette *renaissance* qui choquait Nicodème, ne peut être que le résultat de l'action simultanée de deux forces, l'une venant d'en bas, l'autre venant d'en haut. Quand même le rôle de la première ne serait que négatif, qu'on le réduise à un simple consentement ou même à une non-résistance, encore serait-il indispensable. L'écarter complètement, comme l'ont fait certaines écoles, équivaldrait à soustraire la notion fondamentale d'imputation (вмѣненіе) sur laquelle repose tout l'ordre mo-

ral. Vouloir distinguer par un signe quelconque l'action de la volonté de l'action de la grâce est chose impossible. Les catholiques l'ont essayé; ils ont cru découvrir jusqu'à 4 ou 5 variétés de grâce, mais toutes ces futilités n'ont servi qu'à troubler le sens moral qui seul peut se rendre compte des phénomènes qui s'accomplissent dans le for intérieur. Je crois ne pas me tromper en affirmant que St. Paul a dit sur ce sujet tout ce qu'il y avait à dire, et que notre Eglise agit sagement en se bornant à répéter ses paroles sans aller plus loin. Je sais bien que la question de la grâce frise celle de la prédestination, cette terrible question à laquelle St. Paul tourne brusquement le dos après l'avoir posée dans toute sa rigueur, mais je me garderai bien d'y toucher. Milton disait qu'elle avait été imaginée pour le tourment des damnés, et je m'abrite derrière son autorité.

Faute de solution, laissez-moi vous donner une indication que je puise dans mon expérience personnelle. Vous savez probablement que c'est à Kant que revient l'honneur d'avoir tiré des flots de lumière de cette vérité qui paraît toute simple, que les notions (Cathégorien) de *temps* et de *lieu* ne sont autre chose que deux bornes posées à l'entendement humain. C'est le trait distinctif de tout ce qui est *fini*, der Endlichkeit. Nous ne pouvons nous en affranchir que négativement, c'est-à-dire en reconnaissant le fait des limites infranchissables à notre entendement. Or, ce n'est qu'après avoir bien étudié Kant, que j'ai cru entrevoir qu'il y avait un vice radical dans la manière dont on posait la question de la prédestination. Dieu sait et voit toutes choses *avant* qu'elles ne se soient accomplies; ce que Dieu voit se réalise nécessairement, donc il *veut* ce qu'il voit *avant* que je ne l'aie voulu. N'est-il pas évident qu'en appliquant à Dieu le terme *avant* ou la particule *pré* (des-

tion) nous lui imposons les limites de notre entendement, nous le faisons descendre dans le monde der Endlichkeit, et puis nous nous demandons naïvement comment il fera pour s'y maintenir tout en conservant les attributs eines unendlichen Wesens.— Je sens que je m'exprime mal et que j'abuse de votre bonne volonté et de votre aptitude à comprendre à demi-mot, mais vous avez une manière à vous de poser carrément les questions les plus ardues à laquelle je ne résiste pas. Il y en a encore une sur laquelle je dois dire deux mots. Jamais notre *Eglise* n'a admis la doctrine des oeuvres surérogatoires; on ne la trouve dans aucun de nos symboles, aucun de nos conciles ne l'a même discutée; mais une de nos *écoles* théologiques (celle de Kieff au XVII^e siècle) s'en est servie, en l'empruntant aux Jésuites, pour réagir contre l'action du protestantisme. Les armes manquaient, on était généralement ignorant et on faisait flèche de tout bois. C'est surtout dans l'ouvrage d'un certain Etienne Iavorsky (Стефанъ Яворскій), intitulé *Kamen Very*, que se retrouve exposée dans toute son absurdité la doctrine latine des oeuvres surérogatoires, doctrine vivement combattue chez nous, lors même de son apparition, et aujourd'hui complètement oubliée.

Les quelques lignes de votre lettre sur ma préface m'ont fait le plus vif plaisir, et j'éprouve un sentiment de satisfaction que je crois excusable en songeant que c'est vous qui voulez bien m'introduire auprès du public allemand.

Vous savez probablement que le prince Tcherkassky vient d'être élu maire de Moscou à une immense majorité. On attend de Pétersbourg sa confirmation qui, je crois, ne fait pas doute. Il me semble que ses ennemis même préféreront le voir casé que de le savoir toujours en disponibilité. Hier j'ai appris que M-me la Grande Duchesse

comptait venir à Moscou pour assister à un concert de la société philharmonique. L'accompagnerez-vous? Je compte bien certainement me présenter à sa porte, mais je n'espère pas être reçu.

J'aurais beaucoup de choses à vous dire sur ce que j'apprends de vos provinces, mais je me tais. Le silence absolu que je m'impose à cet égard, loin de me coûter, est un des bénéfices que je retire de votre amitié. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

16 Avril (1869).

Que vous êtes bon de m'avoir envoyé le portrait de notre ami Odoeffsky! J'en suis vivement touchée et vous remercie de coeur.

Vos deux dernières lettres m'ont fait un plaisir presque sans mélange; dans celle de ce matin, qui m'est arrivée de Riga, il y a une phrase sur laquelle je reviendrai tout à l'heure. Tout ce que vous me dites par rapport à la grâce et à la prédestination me satisfait complètement. En vous lisant, j'ai éprouvé ce que l'on ressent en présence de vérités très lumineuses, dont la clarté dissipe tout d'un coup le brouillard des demi-idées; il m'a semblé que j'avais déjà pensé ce que vous écrivez, sans pouvoir l'exprimer. Je me félicite d'autant plus d'avoir déchiré ma réponse, où je prenais fait et cause pour la grâce, St. Paul, le Saint Esprit... Après coup je me suis ravisée et j'ai eu la sagesse de vous poser des questions pour m'éclairer sur votre véritable manière de voir, au lieu de vous attaquer à l'aventure. J'espère que voilà une confession explicite. Je l'offre sans restriction à vos goûts railleurs.

Pourquoi supposez-vous que la Grande Duchesse ne vous accueillera pas comme à l'ordinaire? Elle vous a fait dire qu'elle ne comprenait pas vos doutes à cet égard.—Dm. Obolensky ne vous l'a-t-il pas répété? Et moi-même que de fois je l'en ai chargé pour vous, afin d'éviter tout malentendu entre vous et la Grande Duchesse.

„J'aurais beaucoup de choses à vous dire sur vos provinces, mais je me tais. Le silence absolu que je m'impose etc“. Deux lignes plus bas vous parlez de mon amitié. Vous touchez là à une question dont je préfère avoir le coeur net. Il y a quelque chose d'essentiellement faux dans ces réticences obligées associées à l'idée de l'amitié. On peut se faire illusion là-dessus un instant, sous l'empire d'une véritable émotion, mais en musique comme en amitié les dissonances ne sauraient durer sans devenir douloureuses, insupportables à la longue. S'il y a des sujets sur lesquels vous vous imposez un silence absolu à mon égard, c'est que vous sentez vous-même que je ne saurais les entendre sans abaissement ou sans révolte. Les inimitiés purement politiques peuvent-elles altérer des relations amicales sérieuses? Je ne le pense point. Il n'y a que les animosités profondes de race et de foi qui mettent un abîme entre les âmes, et il me semble que vous les éprouvez, sans vouloir vous les avouer clairement. Je m'accuse de n'avoir pas jugé sainement la situation dès l'abord et d'avoir amené par un mouvement irréfléchi des relations artificielles entre vous et moi. C'est que Dieu lui-même ne découvrirait pas dans mon coeur une seule pensée hostile à la Russie et que mes sympathies m'aveuglaient sur la portée de votre haine raisonnée. Aussi prévois-je avec chagrin et certitude le moment où Homiakoff et l'Eglise ne nous serviront plus de paratonnerre; mais sans franchise absolue la paix, la dignité, l'a-

mitié sont-elles possibles? J'espère que vous sentez bien qu'il n'y a que de la tristesse dans mes paroles, pas une ombre de reproche. J'aurais pu me taire encore, il est vrai, surtout à l'époque solennelle où nous nous trouvons, mais ceux *vers* lesquels je lève les yeux ont le droit de connaître le fond intime de ma pensée.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 21 Avril 1869.

Je viens de recevoir votre lettre de Pétersbourg et je voudrais que vous ayez ma réponse avant votre arrivée à Moscou. „S'il y a des sujets sur lesquels vous vous imposez un silence absolu à mon égard, c'est que vous sentez vous-même que je ne saurais les entendre sans abaissement ou sans révolte“ — ce sont vos paroles; ajoutez-y: *ou sans chagrin*, et vous serez dans le vrai. Si j'avais parmi mes parents quelqu'un dont la conduite vous parût répréhensible, vous éviteriez certainement de m'en parler; j'agis de même à l'égard de certaines questions et si j'ai eu la maladresse de vous laisser entrevoir la raison de ma réserve, c'est que j'éprouvais du plaisir à m'imposer une contrainte, quelque insignifiante qu'elle soit, par respect pour vos affections et même pour vos préventions. En vous demandant et en acceptant votre amitié, je ne vous ai rien sacrifié. Je garde dans toute son intégrité ma liberté d'opinion, d'expression et d'action. Ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition que je puis valoir quelque chose à vos yeux. En revanche, je ne vous demande aucun ménagement. Quand vous me parlez „de la passion froide et blessante de mes raisonnements, de mes animosités de race et de foi, de mes haines raisonnées etc.“

je vous laisse dire, parce que j'aime et que j'estime profondément la rude franchise de votre langage. Je n'essaie même pas de me justifier, tellement je suis sûr que tôt ou tard vous sentirez vous-même que vous vous trompez et qu'alors vous me le direz sans que je vous interroge. Il me semble que j'ai comme un autre le sens intime qui fait distinguer les relations franches et durables de celles qu'on s'impose artificiellement, dans un moment d'entraînement, par devoir ou par compassion. Je crois aussi vous connaître assez pour me rendre compte de ce que vous pourriez éprouver dans des circonstances données, et pourtant je n'entrevois pas de raison suffisante, à votre point de vue, pour me retirer le droit de me reposer sur votre amitié avec une confiance absolue. Ceci je vous le dis en toute franchise, en mon âme et conscience, abstraction faite de tout intérêt personnel, comme s'il s'agissait d'un tiers.

Il est bien entendu toutefois que c'est à vous de répondre en définitive à la question que vous vous êtes posée. Certes vous ne me devez rien, mais pour que vous puissiez en toute liberté vous rendre compte des termes où nous en sommes, je vais vous ôter le dernier scrupule qui pourrait encore vous gêner. Sachez que, quand même vous trouveriez bon de rompre nos relations, je ne renoncerais pas à votre amitié, et que plus tard, le jour où vous en viendriez à reconnaître que vous m'aviez mal jugé, vous n'auriez qu'un mot à dire pour me retrouver juste au point où vous m'auriez quitté. Franchise pour franchise, il faut aussi que vous sachiez que je vais user largement de ma liberté d'action. Ces jours-ci je livre à l'impression, à Moscou, la continuation des *Okrainy Rossii* *) (bien entre nous).

*) Parue dans le „*Rousky Archiv*“ en 1869, pages 1224 à 1361, sous le titre; „*Pravoslavni Latischi*, 1841—42. *Istoritschesky Otcherk*“. Note de l'éditeur.

Maintenant jugez par vous-même et dites-vous que, quelle que soit la décision à laquelle vous vous arrêtez, l'homme aux passions froides et à la haine raisonnée, que par erreur vous avez honoré d'une amitié d'un jour, vous sera éternellement reconnaissant pour le bien que vous lui avez fait. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

23 Avril (1869).

Je n'ai pas mérité les paroles cruelles qui terminent votre lettre d'aujourd'hui. S'il était dans vos intentions de me faire beaucoup de peine, vous avez atteint votre but. Vos dernières lignes renferment aussi une accusation à laquelle je ne répondrai point: il y a certaines choses dont je ne me défendrai jamais.

L'amertume avec laquelle vous revenez sur les expressions dures que j'ai employées à votre égard ne me prouve que trop qu'elles vous ont blessé. Je sens bien que j'ai mal fait. J'oublie trop aisément que la sincérité, avant d'être transfigurée par la charité, n'est pas la vérité, et j'obéis à un instinct égoïste qui ne satisfait que moi. A Dieu ne plaise que je veuille atténuer mes torts! Néanmoins, quels qu'ils soient, je ne pense pas que vous ayez raison de les mettre en parallèle avec vos actes hostiles envers les provinces baltiques. Par un effort généreux vous pourriez me pardonner sans restriction mes offenses personnelles, tandis que votre manière d'agir envers mes proches m'inspire des devoirs de solidarité et de révolte. Permettez-moi de faire usage d'une comparaison que vous employez vous-même. Si quelqu'un des vôtres tenait une conduite répréhensible et que ma conscience m'obligeât, dans un intérêt plus élevé

que celui de mon amitié personnelle, de dévoiler les actes coupables de cet individu, de les juger, de les punir, il me semble que je le ferais comme vous sans hésiter. Mais j'apporterais un soin scrupuleux à peser toutes les preuves, une équité jalouse à faire valoir les circonstances atténuantes, j'accueillerais mal les témoignages douteux, je n'interpréterais rien au détriment de l'accusé, je ne lui supposerais pas de crimes possibles, je n'allumerais pas les flammes ardentes de la défiance et de la haine autour de lui; enfin, s'il le fallait, je serais un juge sévère, mais je demanderais à Dieu de me garder d'être un juge prévenu. Et alors vous pourriez sans rancune et sans doute me tendre la main malgré mon arrêt et vous y soumettre franchement. Cela vous serait-il possible si j'avais mis une insistance passionnée à trouver votre frère coupable? Vous ne me laissez pas le moyen de venir à vous et de vous dire loyalement: vous avez raison! quand même je m'en persuaderais un jour. Ne sentez-vous pas qu'il y a certaines exagérations injustes, qui font accepter sans triage la responsabilité du bien et du mal pour celui qu'on juge iniquement? Vous faites des réserves que je ne comprends pas au sujet de sacrifices de conviction, etc. J'aime mieux ne pas en examiner le sens de trop près. La seule chose que j'aie ardemment désirée pour l'avenir se rapporte à vous-même infiniment plus qu'aux objets de vos attaques. J'aurais voulu toujours trouver en vous l'homme politique à grandes vues, l'historien consciencieux, et jamais ni l'homme de parti, ni le pamphlétaire.

Je le répète, si vous n'étiez que l'antagoniste politique des provinces! Mais dans vos écrits vous vous montrez l'ennemi et le détracteur d'une nationalité à laquelle j'appartiens, de l'Eglise qui est la mienne. Du moment qu'il en

est ainsi, je n'ai pas le choix; plus mes relations avec vous me sont précieuses, plus je suis tenue de les sacrifier. C'est là-dessus que j'ai pu, que j'ai voulu me faire illusion pendant quelque temps. Mon amitié est hors de cause, quoi que vous en disiez. En renonçant aux joies personnelles qu'elle m'offre, j'acquiesce un droit de plus à la conserver entière, vraie, telle que je l'entends, telle que je serai heureuse de vous la témoigner, si jamais vous en voulez des preuves. Vos doutes ne l'atteignent pas, au fond vous n'en avez point, mais vous usez du triste privilège de pouvoir blesser impunément un sentiment que vous savez fidèle.

Et maintenant encore une prière très inconséquente. Dans peu nous serons à Moscou, ne revenons plus sur ces pénibles explications. Laissez-moi jouir sans arrière-pensée et sans prévision du lendemain de ce temps de repos que je me promets au milieu d'amis qui me sont chers. J'ai votre conseil à demander sur plusieurs choses. Votre préface m'occupe aussi beaucoup, enfin j'ai un plaisir sincère à songer que je vous écouterai comme autrefois. Adieu, à revoir.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 27 Avril 1869.

Encore deux mots, les derniers. J'ai hâte de reprendre tout ce qui vous a déplu dans ma lettre et reconnais avec joie que vous avez sur moi l'immense supériorité d'un sens moral que la passion ne trouble jamais. La rude franchise de votre langage ne m'a jamais blessé et je vous supplie de continuer sur le même ton; quand même l'accusation porte à faux, je sais reconnaître et apprécier le mobile qui l'a inspirée. Il y a peut-être des questions que j'ai

creusées plus que vous et sur lesquelles vous pourrez m'interroger; pour moi, j'ai besoin d'une conscience plus sévère et plus éclairée que la mienne qui me reprenne de temps en temps. Quant à la question locale, n'oubliez pas une chose: nous sommes au plus fort *de la lutte*, nous avons en face de nous des adversaires et non des *inculpés*. Il s'agit de combattre et non pas de juger. Si je devais vivre jusqu'à l'heure du jugement, mon langage changerait. Je crois me connaître assez pour pouvoir affirmer que si jamais, la lutte une fois terminée, il pouvait être question de représailles, mes adversaires d'aujourd'hui, qu'ils le veuillent ou non, trouveraient en moi un avocat dévoué auquel personne n'aurait à apprendre les arguments à faire valoir en leur faveur.

Je n'ai plus qu'une chose à vous dire: c'est que je serai heureux de vous revoir et de vous serrer la main à vous rompre les os. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 31 Mai 1869.

J'ai fouillé tous mes papiers sans parvenir à y retrouver le feuillet de la Revue religieuse (Repertorium) que je cite dans ma préface. Il est pourtant impossible qu'il se soit égaré, et j'espère le trouver dans les papiers que j'ai laissés à la campagne. J'ai aussi écrit à Bock qu'il tâche de trouver les traductions allemandes des brochures de Homiakoff. Elles vous seront expédiées directement de Berlin si le libraire parvient à les découvrir. Ce n'est pas à Leipzig qu'elles ont paru, et l'édition que je cite dans ma traduction est l'original français.

Demain soir je pars pour ma terre de Samara et vous souhaite de tout mon coeur un bon été. Merci mille fois pour les deux soirées que j'ai passées chez vous. Tous mes doutes se sont dissipés, je n'éprouve plus d'inquiétude à votre endroit, j'accepte tout de votre part et de mon côté je vous brave impunément. J'espère que cette fois nous sommes dans le vrai et que nous nous regardons bien en face sans ménagements.

Mon premier article sur les conversions de 1841 vient de paraître dans le *Bowsky Archiv* de *Barténieff*, mais à mon grand regret je ne puis vous l'envoyer avant mon départ, car les exemplaires que je dois recevoir ne sont pas encore brochés.

Quand vos projets de voyage seront bien fixés, écrivez-moi un mot pour me dire où je vous trouverai au mois de Juillet. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Oranienbaum, 18 Juin (1869).

L'époque et la direction de notre voyage me semblent définitivement fixées; nous partons le $\frac{1}{13}$ Juillet et, au lieu d'aller à Carlsbad et Ragatz comme à l'ordinaire, M-me la Grande Duchesse prendra les bains de Gastein. Elle s'y rend par Berlin (où nous restons un couple de jours) et Salzbourg, où ses frères, les princes de Wurtemberg, viennent la voir. La cure de Gastein doit durer à peu près 4 semaines et ce que nous faisons après—je n'en sais rien, mais j'ai le pressentiment des lacs d'Italie. Comme vous ne m'avez pas donné votre adresse à Samara, j'envoie à l'aventure ces lignes à Moscou.

Le style sévère et sérieux de votre dernier article me plaît *infiniment*. Rien dans ce plaidoyer historique ne saurait me blesser — quelque détails me déplaisent — le tout m'afflige et me trouble plus que je ne puis le dire.

J'espère de grand coeur que votre séjour à l'étranger vous fera du bien; nous prenons des chemins si opposés que nous ne nous rencontrerons probablement pas; à revoir donc en automne, peut-être même en hiver. Adieu, laissez-moi vous remercier encore une fois de la bonne amitié que vous m'avez témoignée.

Je n'ai pas eu la patience d'attendre ni votre réponse, ni celle de M-r Bock, et depuis quinze jours votre préface allemande a pris la route de Leipzig. Ne vous donnez donc plus la peine de chercher l'article du Repertorium.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Gouvernement Samara, Schloss
Wassilieffsky, 15 Juni 1869.

Gnädiges Fraülein!

Bei Berechnung der ungeheuren Strecke die gegenwärtig zwischen uns liegt, kann ich eines sich mir aufdrängenden Bedenkens nicht los werden: ob ich nämlich nicht zu viel von der Post erwarte, indem ich die Hoffnung ausspreche der gegenwärtige Brief möge doch in ihre Hände gelangen. Die Zeit voraus zu bestimmen, davon ist gar keine Rede. Après avoir bien fouillé dans mes papiers, j'ai fini par y trouver non seulement le fragment de la critique dont il est question dans mon introduction, mais encore la traduction allemande des trois brochures de Homiakoff que je croyais ne pas posséder. Le tout vous sera expédié

aujourd'hui même sous enveloppe assurée à la poste. Si vous trouvez un instant de liberté, adressez-moi un mot à Moscou; j'y serai à la fin du mois ou tout au commencement de Juillet, et je tiendrais beaucoup à savoir où j'aurai la chance de vous rencontrer à l'étranger, en supposant vos projets de voyage et de cure définitivement arrêtés.

Tout ce temps-ci je n'ai fait que feuilleter des journaux allemands dont j'avais apporté avec moi une ample provision. J'y ai trouvé beaucoup de révélations curieuses sur la valeur de la protestation du corps nobiliaire livonien à propos de M-r de Bock et C-ie; j'ai même appris beaucoup de détails que j'ignorais complètement sur la personne *des berüchtigten H. Juri Samarin*. Que devient, dès qu'il s'agit de la Russie et de ses intérêts, l'incontestable bonne foi et la conscience littéraire qui jamais ne font défaut tant qu'il est question des Grecs, des Romains, des Chinois, des Anglais ou des Iroquois? Je n'ai pas encore vu le livre de M-r Schirren (ex-professeur de Dorpat), mais j'ai appris, à ma très grande satisfaction, que la censure le laissait circuler librement. Il n'y aura donc que mes brochures qui seront prohibées d'une manière absolue. Mon éditeur de Berlin en pâtira, mais le fait, quelque insignifiant qu'il soit, complète bien la situation actuelle quant aux rapports de ceux qui se disent opprimés à ceux qu'on nomme les oppresseurs. J'apprends aussi que la censure d'une gazette lette vient d'être transférée de Pétersbourg à Riga, c'est une manière de l'étouffer à la sourdine, sans qu'il y paraisse, et tout en invoquant pour soi le droit de libre discussion. Tout cela ne promet rien de bon pour l'avenir. *Man ist zu kurzichtig und benutzt schlecht die Vortheile der Gegenwart, wo man noch alles gut machen könnte bevor es zur letzten Abrechnung kommt.*

En attendant, nous avons une chaleur tropicale et des nuées de moucheron dont rien ne préserve. Après des froids de 30 degrés et des chasse-neige qui couvrent des villages entiers, voici maintenant les calamités de la zone torride. Les extrêmes en toute chose, et malheur à ceux qui comme moi ont le mauvais goût d'aimer ce qui est tempéré par la nature ou par le bon sens. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

26 Juni 1869.

Eben komme ich von der Soirée der Grossfürstin Catherine und finde ihren Brief vor. Das ist liebenswürdig mir in meinem geliebten Deutsch zu schreiben! Ich nehme den Sprachenwechsel mit Freuden an, und will ihn gleich benutzen um ihnen für den heiteren Augenblick zu danken, den sie mir eben bereitet haben. Die ersten Blätter ihres Briefes fielen mir so schwer auf's Herz: das war nicht mehr der milde, versöhnliche, beinahe geruhte Ton ihrer letzten Gespräche. Unwillkürlich frug ich mich: Mein Gott! was ist denn neues geschehen? Als ich aber weiter las und auf der letzten Seite erfuhr, dass sie seit 14 Tagen bei tropischer Hitze in innigstem Verkehr mit deutschen Zeitungsschreibern und Samaraschen Mücken stehen, ja dass wohl in Folge dessen sie eine unberraschende Liebe zu gemässigten Ansichten und Empfindungen in sich spüren, da lösten sich nach und nach alle meine Besorgnisse in ein helles Lachen auf, das ich unwillkürlich fortsetze indem ich schreibe und mir die ganze Tragik ihrer Situation vorstelle Rechnen sie mich nur nicht auch unter die baltischen Correspondenten die ihre Stimmung reizen. Ich habe

doch wenigstens ein gewisses, wenn auch nebelhaftes, Verständniss von ihrem grimmigen Wohlwollen und ihrem vorsorglichen Hasse für uns. Weil aber zu dieser Hinsicht ihre persönliche Bekanntschaft, und auch dann noch ein bedeutender Akt des Glaubens gehört, und meine Landsleute sich bisher nicht ihrer Unterhaltung, nur ihrer Bücher erfreut haben, so müssen sie es ihnen nicht zu übel nehmen, wenn sie an der eigenthümlichen Form ihrer Rettungsabsichten irre werden, und sie hie und da den „berüchtigten J. S.“ nennen. Was das Schirrensche Buch betrifft, so ist es verboten so gut wie das ihre, nachdem es vorher, ganz wie das ihre, in allen Buchhandlungen gegen eine Unterschrift zu haben war. Damit erwies man wahrlich den baltischen Provinzen den traurigsten Dienst. Ich mag gar nicht von diesem Buche anfangen. Es ist in vieler Hinsicht ein Gegenstück zu dem ihrigen, nur für die Provinzen viel gefährlicher, weil es sie in der schlimmsten aller Verirrungen bestärkt, in der Selbstüberhebung. Auch ich sehe mit Angst in eine finstere Zukunft. Leid und Kummer und Ungerechtigkeit und Schuld häufen sich vor mir im Geiste, und füllen die Kluft des Hasses nicht aus, welche weit aufgerissen worden ist zwischen Menschen, die einander doch angehören müssen. Ich breche lieber ab, meine kurze Heiterkeit ist längst vorüber. Ich habe ihnen aber noch für ihre Sendung zu danken, die ich übrigens noch nicht erhalten habe. Gestern sind mir auch die Broschüren aus Berlin angezeigt worden. Alles zu spät für meine Ungeduld. Obgleich man in der Welt nichts ungeschehen machen kann, eine harte Wahrheit! so hoffe ich wenigstens in so ferne die Folgen meiner Raschheit zu beseitigen, dass ich den genauen Titel der Broschüre und die Anmerkung bei Zeiten nachsenden kann. Anders dürfte es mit einer

wichtigeren Frage stehen. Ihre Vorrede geht nicht die erst eingeschlagenen Wege. Nachdem ich anfangs sehr muthig die neuen Vorschläge des Pastor Dalton angenommen, quälen mich nachträglich meine unabhängigen Allüren ihnen gegenüber, und sie würden mich sehr beruhigen, wenn sie mir sogleich durch ein Wort wissen liessen, ob es ihnen recht ist, dass die Vorrede *als Broschüre* erscheint? Noch könnte ich es auf telegraphischem Wege verhindern. Der Pastor Dalton meint nämlich, die Vorrede sei zu lang um in *einer* № abgedruckt zu werden, leide durch Zerstückelung, werde in einer theologischen Zeitschrift nur von der exclusiv theologischen Welt gelesen, obgleich sie recht eigentlich vor das grosse Publicum gehöre, und könne ja als Broschüre eben so gut von Theologen in ihren Fachblättern besprochen werden, u. s. w. Pastor Dalton selbst wollte sich die Druckbogen schicken lassen, um beinahe gleichzeitig mit der Broschüre einen Artikel darüber in der Messnerschen Ev. Zeitung zu publiciren. Mir schienen diese Gründe so einleuchtend, dass ich gerne darauf einging, nun aber überkommen mich Scrupel aller Art. Hätte ich ihnen doch die Übersetzung gezeigt! Ich habe mir sogar ein Paar einleitende Worte erlaubt, ohne sie zu fragen. Sagen sie nur nicht aus Höflichkeit „ja“ zu allen Dingen. Bis zum 5-ten Juli bleiben wir hier, sonst ist nichts an unserer Reise geändert, über die ich ihnen vor einigen Tagen ausführlich schrieb. Leben sie wohl, behüte sie Gott.

27 Juin au soir.

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous dire que j'ai reçu l'annonce de votre envoi, merci encore une fois. Le prince Obolensky se charge de cette lettre et de mes compliments.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 7/19 Juillet (1869).

Mon commissionnaire de Moscou m'attendait pour la mi-Juin et ne m'a pas envoyé une seule de vos lettres. Je les ai trouvées sur ma table hier à mon arrivée à Moscou. Quoique vous me fassiez parfois l'injure de me supposer capable de vous adresser des compliments, il m'est impossible de ne pas vous dire que je lis vos lettres avec un charme indicible. Vous êtes encore plus aimable et plus ironique en allemand qu'en français. Fahren sie nur fort mit ihrem Deutsch, wenn sie gut aufgelegt sind und lassen sie mich hinzufügen, dass ich keineswegs gesinnt bin dies grossmüthige Zugeständniss später gegen sie zu benutzen, um ihnen meine Muttersprache aufzudrängen. Keinen *Sprachenzwang* meinerseits haben sie zu befürchten. Mein Nationalstolz wird sich schon durch die Art und Weise befriedigen, wie ich ihr liebes Deutsch in meinen Briefen behandle. Zu gegenwärtiger beruhigender Äusserung sehe ich mich durch ihre Gewissensqualen veranlasst. Sie wollen wissen ob sie ihre Vollmachten nicht etwa überschritten haben, ob meine Einleitung als Broschüre erscheinen darf, etc. etc. Nun fügen sie aber zu der Frage hinzu, ich müsse nicht aus Höflichkeit zu allen Dingen „ja“ sagen. Schon gut! dass meine Einleitung als selbständige Broschüre erscheine, gebe ich gerne unter folgenden Bedingungen zu: 1) Format, Papier und Druck sollen der Prachtausgabe des Lebens Cäsars (vom Kaiser Napoleon) gleich sein; 2) ein treues Abbildniss meiner werthen Person soll auch dem Publicum geliefert werden, damit man im Auslande die Züge des „wüthenden Strelitzen“ sich ins Gedächtniss

einprägen kann. Sind sie nun mit den Bedingungen zufrieden, und darf ich jetzt auch in ein gellendes Gelächter über ihre Scrupeln ausbrechen?

J'ai enfin reçu la brochure de Schirren. Si je l'avais commandée et payée, il m'aurait été impossible de désirer une confirmation plus éclatante de ce que j'avais avancé sur les provinces. La position change: je me sens tellement dans le vrai et tellement sûr de mon fait que dès aujourd'hui la plus grande modération devient pour moi une règle de conduite obligatoire. Dieu et votre souvenir aidant, j'espère ne m'en pas départir. Si pourtant cela arrivait, tapez-moi sur les doigts.

J'adresse cette lettre à tout hasard, poste restante, à Gastein. Dans une dizaine de jours je serai à Ragatz et de là je vous écrirai pour savoir où et quand je pourrai vous voir avant votre retour en Russie. Tout à vous sans phrases. P. S. L'Empereur et l'Impératrice ont été charmants pour Tcherkassky.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Ragatz, 7 August 1869.

Gnädiges Fraulein und strenger hochgeschätzter Freund!

Erlauben sie dass ich mich wieder einmal schriftlich vor sie melde und mich ihrer erkundige. Ich weiss nicht ob sie meinen verspäteten Brief aus Moskau erhalten haben? Seit der Zeit bin ich ihnen gleichsam auf die Fersen gefolgt und kam einen Tag nach ihrer Abreise aus Berlin dahin an; dann weilte ich zwei Tage in Wildbad bei Miltutine, zwei Tage beim Fürsten Stcherbatoff in Lücern, und nun sitze ich ganz einsam in Ragatz, wo ich die alte gute

Zeit meines ersten Aufenthaltes an diesem Orte, die schönen Tage zu Aranjuez, herzlich bedaure.

Haben sie umständliche Nachrichten von der Ankunft des kaiserlichen Paars in Moskau, hauptsächlich von den Verhältnissen zu Tcherkassky erhalten? Er selbst wird wohl darüber geschwiegen haben. Dies erste Zusammentreffen wurde mit äusserster Spannung erwartet, sowohl von der ganzen Bürgerschaft, als auch vom General-Gouverneur, da letzterer in dem allerhöchsten Verhalten und in der kaiserlichen Stimmung einen Wink für seine eigenen Beziehungen zum F. Tcherkassky zu finden hoffte. Die Sache ist nun auf die allererwünschteste Weise abgelaufen. Das unzweideutigste Wohlwollen hat sich auf eine Weise ausgesprochen die die besten Erwartungen übertroffen hat. Freundlicher Blick, gnädige Anrede, Händedruck, spätere Einladung zu Tisch nach Iliinsky, nichts hat gefehlt und nun ist das persönliche Ansehen des wortführenden Bürgermeisters um 50% gestiegen. Besonders schlagend war der Eindruck desswegen, weil noch kaum etwa fünf Minuten vor der Ankunft des Zuges, die Localautoritäten alles in Spiel gesetzt hatten um den F. T. mit den ihn begleitenden Stadtverordneten von der Stelle zurückzudrängen die er im Wartsaale eingenommen hatte.

In Milutins geistigem Zustande ist eine Besserung gar nicht zu verkennen. Er versteht Alles, ohne irgend einer Anstrengung, spricht auch selbst bedeutend besser als vor zwei Jahren; manchmal kommt ihm noch der rechte Ausdruck abhanden (besonders Eigennamen), selten aber gebraucht er ein Wort statt eines anderen, und geschieht es, so merkt er es gleich selbst und bleibt in seiner Rede stocken. Übrigens scheint der Arzt, der ihn besucht, keine grosse Hoffnung auf weitere Besserung zu hegen.

Schirren's Broschüre habe ich hier ausgelesen. Die Schrift kann nicht unbeantwortet bleiben und einige kurze Anmerkungen werde ich verfassen müssen, wobei ich mich gewiss hüten werde in den Ton meines Gegners zu verfallen. Dass er den Gegensatz der Localansichten zu den Staatsprincipien und Interessen bis auf die Spitze getrieben hat, ist unstreitig ein von ihm geleisteter Dienst, denn das leider herrschende, selbstbewusste, wenn auch halb maskirte, und mit jedem Tage greller werdende Missverständniss zwischen Provinz und Staat muss nun einmal gelöst werden. Eine Aufklärung wird jetzt zur dringenden Nothwendigkeit, sollte sie auch noch so schmerzlich ausfallen für die Gegenwart, denn nur dadurch lässt sich Aergeres und Traurigeres für die Zukunft abwenden. Ich möchte ihnen noch manches über ganz andere Arbeiten, die ich jetzt vorhabe, mittheilen, lasse es aber bis auf Weiteres beruhen. Wie sehr ich auf die Erscheinung der deutschen Übersetzung gespannt bin und dass mich dabei vor allem die Paar Zeilen Einleitung interessiren, können sie sich leicht denken. Für den Augenblick ersuche ich sie nur mir gefälligst etwas bestimmtes über ihren Aufenthalt in Gastein und im Auslande überhaupt mitzuthemen, damit ich mich danach richte, um ihnen irgendwo meine Aufwartung zu machen. Wann es geschieht, kann ich leider noch nicht sagen. Sie werden wohl gehört haben, dass die Fürstin Wassiltschikoff (geborene Stcherbatoff) neulichst gestorben ist; als ihr Bruder die Nachricht bekam, eilte er aus Lücern nach Kieff um der Beerdigung beizuwohnen, und beim Abreisen hat er mir seine in der Umgegend von Lücern weilende Familie anvertraut. Die muss ich nun ein Paar Mal aus Ragatz besuchen, und denke mich morgen dahin auf einen Tag zu begeben; dann fahre ich mit meiner Kur fort. Genehmigen sie den Ausdruck der

tiefsten Hochachtung und herzlichsten Freundschaft ihres ergebensten.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

Gastein, $\frac{29 \text{ Juillet}}{10 \text{ Août.}}$ (1869).

J'ai reçu vos deux lettres le même jour, c'est-à-dire avant-hier; celle de Moscou était datée du 7 et timbrée du 22 Juillet. Nous restons encore une quinzaine de jours ici et l'avenir est parfaitement incertain. Il me semble que la Grande Duchesse partagera son temps entre Salzbourg et Zurich jusqu' à la fin de Septembre de notre style, et que nous rentrerons de bonne heure dans nos foyers. Je ne vous dis rien sur la brochure de Schirren excepté que vous avez raison, d'ailleurs n'ai-je pas déjà épuisé ce sujet pénible? En général je ne saurais vous écrire à présent, excepté pour vous donner les renseignements que vous désirez. Je vous en prie, ne m'écrivez plus en allemand. Si vous avez quelque amitié pour moi, prenez-moi en patience et continuez à me donner de vos nouvelles. Dès que j'aurai repris mon équilibre et la gaité qui vous convient, je serai moins laconique. Adieu, je vous serre la main.

Il faut pourtant que j'ajoute ce qui pourrait vous intéresser au sujet de Tcherkassky. Je savais les détails du dîner et de la réception par Lise Milutine; avant notre départ, à un petit dîner à Oranienbaum, l'Empereur a parlé du prince Tcherkassky „avec goût“, comme dit la Grande Duchesse, pour exprimer la Stimmung la plus favorable dans ces régions — et a surtout insisté sur les prévisions très justes du prince à l'égard des affaires du clergé polonais.—

Mad. la Grande Duchesse va bien ici, les bains lui conviennent à merveille malgré le mauvais temps.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Gastein, 10/22 Août (1869).

Je ne sais ce qui en est de votre solitude de Ragatz, mais celle qui nous entoure ici est complète; le temps même s'est mis de la partie et devient encore un principe d'isolement, car il pleut tous les jours et du matin au soir. La beauté monotone de cette gigantesque fente de rochers finit par accabler de sa grandeur sans charme, tandis que le bruit incessant de notre magnifique cascade exerce sur la majeure partie de ceux qui sont condamnés à l'entendre l'effet attristant d'une irritation sourde. Il ne vient à Gastein que des malades sérieux, — une vraie Cour des Miracles! — ou des personnes âgées, très faibles de nerfs. Ceci donne la mesure des ressources sociales. Enfin chaque promenade un peu lointaine est une fatigue réelle, parce qu'on se trouve dans le cas de descendre ou de monter de vrais sentiers de chamois et de rentrer chez soi les pieds meurtris par les pierres tranchantes du chemin. Le tableau a quelques ombres n'est-ce pas? Eh bien! sauf la pluie, je ne me suis pas mal trouvée de ce pauvre séjour! Cela vous étonne, je le vois, car ma dernière lettre (dont je suis un peu honteuse, entre nous soit dit) n'a pas dû vous faire l'effet d'une preuve convaincante de ce que j'avance. Mais il y a quinze jours de cela, et qui sait si la patience ne m'est pas venue en dormant, à la suite de quelqu'une de ces longues courses dont je ressentais avec tant de satisfaction la fatigue complète et absorbante? Le fait est que je puis vous écrire en toute liberté. J'ai repris une fois de plus mon parti sur beau-

coup de choses irrémédiables, que j'ai le tort de compliquer par mon mauvais caractère et... Quand nous nous reverrons je vous dirai le reste, il est si difficile d'écrire sur certains sujets. J'espère que votre cure vous fait du bien. Est-ce le „surnaturel“ qui vous occupe à présent, ou votre réplique obligée? Comme j'avais beaucoup de temps libre ici, j'ai traduit — avec mille objections intérieures — la Церковь одна de Homiakoff, pour faire suite, peut-être, à votre préface. A propos de votre préface, je pourrais lui donner à mon tour une introduction historique assez curieuse, mais je m'en garderai. Dès la première huitaine de Septembre vous pourrez vous lire en allemand, me dit-on. Si vous préférez m'écrire dans cette langue — faites. Un mot de votre part, dans n'importe quel idiome, m'eût fait plaisir ces temps-ci.

Aujourd'hui en huit nous partons pour Salzbourg, où la Grande Duchesse veut se reposer d'une cure d'ailleurs admirablement réussie. La Grande Duchesse Catherine et son mari y viendront probablement aussi. Si le temps reste mauvais en Autriche, il est possible que nous allions en Suisse; dans tous les cas nous rentrons dans nos foyers plus tôt qu'à l'ordinaire, au commencement d'Octobre. Si ce n'est à l'étranger, au revoir à Pétersbourg. Que Dieu vous garde!

Ant. Bloudoff m'écrit de chez les Gallagan; avec une force d'âme et un dévouement inouïs, ces malheureux parents trouvent sinon une consolation, au moins un soutien dans un travail incessant pour la chose publique, pour le pays. M-me Gallagan encourage son mari, c'est elle qui l'anime à l'oeuvre avec un véritable héroïsme *). Pobiédonostseff me dit que le voyage du G. Duc Héritier réussit à merveille et que la Césarewna prend des sympathies réelles et cha-

*) G. P. Gallagan avait décidé de fonder un Collège à Kieff, en mémoire de son fils défunt. *Note de l'éditeur.*

Heureuses pour ce pays qui la reçoit avec enthousiasme. L'Empereur a été trop souffrant en route pour passer les revues annoncées à Kieff. A présent il va bien.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Genève, 7 septembre (1869).

A mon retour de Chamounix et Martigny j'ai trouvé à la poste votre lettre du 22 Août. La vue de votre écriture m'a vivement réjoui, mais quand même cet encouragement ne serait pas venu, je vous aurais écrit d'ici. Vous voyez que je ne me laisse pas intimider facilement. Je ne sais si ce courage me vient des sauts périlleux et des ascensions pénibles que je viens d'accomplir, ou si c'est le fait d'une conscience qui, pour cette fois du moins, n'a rien à se reprocher (*wenigstens nichts bewusstes*); mais ce qui est certain, c'est que la confiance absolue que m'inspire votre esprit de justice y entre pour beaucoup.

Je vois d'après votre lettre, que nous avons mené à peu près la même existence, avec la différence qu'implique nécessairement l'épaisseur relative des semelles dont nous faisons usage. J'ai poussé jusqu'au Grand Mulet, c'est le dernier point d'arrêt avant de toucher la cime du Mont Blanc; je ne me suis pas senti la force de l'atteindre, malgré les regards de travers que me lançaient en passant les Américains qui suivaient la même route. Ce que j'ai vu dépasse tout ce que mon imagination aurait rêvé de plus hardi et de plus étrange. En face du spectacle que j'avais sous les yeux au sommet de Montanvert, du Mauvais Pas, de la Tête Noire etc., les tableaux de Calame, que j'avais admirés il y a des années, me revenaient à la mémoire et ce sou-

venir doublait ma jouissance. Il faut que l'art s'empare de la nature et la traduise pour ainsi dire, afin que nous puissions la bien comprendre et l'apprécier complètement. C'est encore une des variations infinies du triomphe de l'esprit sur la matière. Quand même on ne saurait pas tenir un pinceau, encore faut-il, pour jouir d'un paysage, pouvoir le concevoir comme tableau.

Après une semaine j'étais encore plus oppressé d'admiration que brisé des jambes. Ici j'ai trouvé à ma très grande joie une église fraîchement construite, un office irréprochable, un jeune prêtre intelligent et, en fait de compatriotes, le couple Karamsine et Dmitry Obolensky qui ne sait pas trop se rendre compte du hasard qui l'a amené à Genève. Demain je pars pour Lucerne, de là pour Baden-Baden, où je passerai une semaine avec les Milutine, puis pour Paris, Londres, et vers le 12—15 Octobre je serai à Pétersbourg où j'espère vous trouver.

Je me réjouis vivement de la bonne idée que vous avez eue de traduire le morceau de Homiakoff sur l'Eglise, mais franchement j'ai peine à comprendre que ce travail ait pu provoquer de votre part des protestations intérieures ou des restrictions mentales. L'Eglise, telle qu'il la conçoit, n'est-ce pas l'unité sans atteinte aucune à la liberté, mais comme résultante de l'accord d'aspirations individuelles? N'est-ce pas là l'idéal que rêvaient les premiers, les vrais protestants, tout en brisant les conditions qui seules rendent sa réalisation possible? Ces sortes de protestants on n'en trouve plus aujourd'hui, en Allemagne du moins...

Mais je m'arrête de peur de prendre une note fausse, et aussi parce que la cloche qui retentit à mes oreilles me fait savoir que la soupe n'attend pas. Au revoir donc, à Pétersbourg. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

(Berlin, Octobre 1869).

Permettez-moi de prendre 6 exemplaires de mon introduction *), je voudrais les envoyer à ceux de mes amis de Prague qui ne lisent pas le russe. Hier soir j'ai achevé la lecture de la traduction, et je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit après l'avoir feuilletée. Elle me semble irréprochable, et ce sont les passages auxquels je tenais le plus qui ont le mieux réussi. Il y en a même deux ou trois où la traduction rend mieux ma pensée que le texte russe. Se voir complètement compris est, sans contredit, la plus grande satisfaction qui soit donnée à un auteur. Puisiez-vous l'éprouver un jour.

En publiant mes brochures sur les provinces baltiques je ne risquais que d'irriter des ennemis déjà déclarés et

*) La traduction allemande de la préface écrite par G. Samarine pour les Œuvres théologiques de A. S. Homiakoff parut à Berlin en 1866, sous forme de brochure séparée, intitulée: „Juri Samarin über Chomäkoff. Ein Beitrag sur Kenntniss der neuesten theologischen Bestrebungen in Russland.—Aus dem Russischen“. La traduction est précédée d'une préface du traducteur: Vorwort des Uebersetzers. Nachfolgende Uebersetzung der Vorrede zu dem zweiten Bande von A. S. Chomäkoff's sämtlichen Werken soll das deutsche Publicum, insbesondere aber die deutsche theologische Welt, mit dem Standpunkte bekannt machen, welchen die sogenannte slavophile Partei in Russland der Kirche gegenüber einnimmt. Der Name Chomäkoff's ist wenig bekannt ausserhalb der Gränzen seines Vaterlandes. Wer er war, welche ausgezeichnete Begabung und glühende Liebe zu Kirche und Vaterland ihn erfüllte, sagt diese Vorrede zu seinen theologischen Werken am besten.

Der Verfasser der Vorrede selbst, J. Samarin, der genaueste Freund Chomäkoff's wird in diesem Augenblicke als das Haupt und der Bannenträger der nationalen Richtung angesehen. Einer der eifrigsten Förderer der Bauernemancipation, hat er den thätigsten Antheil in Wort und That an den organisatorischen Arbeiten genommen, welche diesem grossen Werke in den Jahren 1858—1861 vorhergingen. J. Samarin gilt für den entschiedensten

dont l'hostilité s'était manifestée bien avant mes publications. En repoussant „die gegen mich in Umlauf gesetzten Anschuldigungen eines barbarisch zerstörenden Nationalitätenhasses“, vous avez heurté de front les préjugés de vos amis et, quoique vous ne m'en ayez rien dit, je crois deviner que l'acte de justice envers moi, que vous avez courageusement accompli, vous a valu plus d'une impression pénible. Pour vous en témoigner ma reconnaissance je n'ai qu'un moyen: c'est de ne jamais me départir dans mes publications qui vont suivre d'un esprit de modération à toute épreuve. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

(Décembre 1869).

Me rendrez-vous un grand service de patience et de critique sévère, en lisant et en corrigeant la traduction ci-jointe? Vous verrez que je vous ai laissé de la marge pour

Feind der oligarchisch-privilegirten Verfassung der Ostseeprovinzen Russland's und ihrer exclusiv deutsch-protestantischen Sonderstellung im Reich. Der Geist der Freiheit und der Duldung, welcher nachfolgende Schrift durchweht, und die, an germanischen Quellen geschöpfte, reiche Bildung des Verfassers, widerlegen jedoch zur Genüge die gegen ihn in Umlauf gesetzten Anschuldigungen eines barbarisch zerstörenden Nationalitätenhasses.

In der jüngsten Zeit ist ausserordentliches Interesse an russischen Zuständen in Deutschland rege geworden; politische, sociale, literarische Fragen werden beleuchtet, erörtert, beurtheilt; zum ersten Male tritt aber ein religiöses Glaubensbekenntniss vor das deutsche Publicum, und zwar kein formales, theologisches, sondern ein lebendiges, dem scholastischen Zwange der Schule entwachsen, und dennoch wissenschaftlich begründetes. Möge im Angesichte dieser neuen Erscheinung die protestantische theologische Welt von ihrem edelsten Vorrechte Gebrauch machen und in objectiver Billigkeit derselben gerecht werden!

A la fin de la brochure se trouvent la table des matières du second volume des Œuvres de Homiakoff et quelques remarques du traducteur. *Note de l'éditeur.*

toutes les observations qu'il vous plaira de faire. J'espère un peu que vous serez plus content du style, au moins ai-je tâché d'être aussi allemande que possible. Les professeurs Engelhardt et Kotliarevsky de Dorpat ont eu la bonté de réviser l'exactitude de la traduction et des termes théologiques; ils m'ont rendu sous ces deux rapports des services réels. A vous le reste. Ne m'en voulez pas de l'ennuyeuse besogne que je vous donne et qu'au fond j'aurais dû vous épargner, occupé comme vous l'êtes; mais il s'agit ici de l'oeuvre de votre ami, par conséquent je suis plus scrupuleuse que pour vous-même. A présent que mon petit travail est fini, je me rends compte du plaisir qu'il m'a fait éprouver, et je vous en suis reconnaissante. Les hommes et les choses qui m'entourent, les intérêts vulgaires et profondément frivoles que j'entends agiter sans cesse rendent doublement précieuse une occupation qui fixe la pensée dans un autre ordre d'idées et l'enlève loin de tout ce qui passe. Mille amitiés.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 20 Décembre (1869).

Votre lettre a prévenu la mienne de quelques jours. J'avais commencé à vous écrire pour avoir de vos nouvelles et pour vous demander où en était le travail que j'ai maintenant sous les yeux. Travail est bien le mot; j'en parle en connaissance de cause, en songeant à la peine et au temps que m'a coûté ma traduction très imparfaite des trois brochures françaises de Homiakoff. Je n'ai encore fait que parcourir la vôtre et, autant que je puis en juger, elle me semble admirable. Vous possédez dans toutes les langues

des ressources de style inépuisables et un talent si réel pour rendre sans effort les nuances les plus délicates de la pensée, qu'on se demande en vous lisant comment vous avez fait pour ne pas aborder franchement la carrière littéraire. Il est impossible que cette idée ne vous soit jamais venue, et je crois que votre abstention était plutôt un exercice de volonté ou un acte de macération intellectuelle.

Depuis que j'ai entrevu, en partie du moins, le cercle d'idées dans lequel se passe la partie solitaire de votre existence, plus d'une fois je vous ai rapprochée mentalement de l'auteur que vous venez d'étudier en le traduisant. Personne plus que lui n'était fait pour vous apprécier. Que de fois je l'ai entendu se plaindre de la rareté des natures complètement saines de coeur et d'esprit, du manque de charpente osseuse dans les caractères, du peu de valeur de cette bonhomie sans consistance, qui a sa source dans la faiblesse des nerfs et dans la mollesse des intelligences, trop paresseuse pour éprouver le besoin de juger, et n'ayant par conséquent aucun mérite à ne rien condamner. Peut-être qu'à la première vue ses dehors vous auraient choquée; pour le bien dévisager au moral, vous auriez eu peut-être à revenir sur quelques préventions, mais tout cela se serait fait de soi-même, et vous auriez fini par l'estimer profondément et même par lui donner votre amitié. Vous comprendrez mes regrets rétrospectifs que le hasard ne vous ait pas rapprochés.

J'aurais beaucoup de choses à vous dire, mais le temps me manque à la lettre. Nous sommes à la veille de clore notre session du zemstvo, les dossiers et les rapports nous pleuvent de toutes parts, et la grande majorité des membres ne se donne même pas la peine de les feuilleter. D'un

autre côté, le prince Tcherkassky fonctionne à la Douma comme une pompe foulante et aspirante, attirant à lui et renvoyant les affaires avec une rapidité qui déconcerte ses collègues. J'attends avec impatience le temps de relâche que les fêtes de Noël vont nous amener et alors je me donnerai le plaisir d'éplucher votre traduction et de vous chicaner à l'aise. Le 15 du mois de Janvier, Aksakoff doit se rendre à Pétersbourg pour son procès *), et c'est lui qui déposera chez vous votre manuscrit. Avouez toutefois que ce n'est pas sérieusement que vous vous attendez à des corrections de ma part.

Laissez-moi vous remercier encore une fois et vous serrer la main. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 2 Janvier 1870.

Que l'année qui commence vous soit bonne! A ce voeu laissez-moi joindre des remerciements non moins sincères. J'ai étudié et épluché votre traduction avec un plaisir que vous comprendrez, sans que j'aie besoin de vous l'expliquer. Je vous ai pour ainsi dire fait asseoir en face de l'homme que j'ai le plus vénéré au monde **), et j'ai été heureux de voir que vous aviez touché sans effort le fond de sa pensée. Ce sont justement les passages auxquels je tenais le plus que vous avez le mieux rendus. Je vous ai chicanée en toute liberté sur tous les points où j'ai trouvé matière à procès; mais je ne l'ai fait bien entendu que dans la ferme persua-

*) La question de la suppression du journal „Moskwa“ devait être résolue d'une manière définitive au Conseil d'Etat. *Note de l'éditeur.*

**) A. S. Homiakoff. *Note de l'éditeur.*

sion que mes observations ne vous gêneraient en rien. Si vous alliez leur accorder une valeur qu'elles n'ont pas et les accepter de confiance, j'en serais sincèrement peiné.

Quelles sont vos intentions quant au mode de publication?

Ici rien de nouveau, si j'en excepte les chemins de fer qui touchent à la manie. En attendant leur réalisation, on trouve le moyen sur celui d'Orel de faire moins de 10 vers-tes à l'heure. Nous venons de recevoir les statuts de la nouvelle congrégation de missionnaires patronnée par S. M. l'Impératrice. Je me demande si c'est volontairement qu'on se paye d'illusions, ou bien si on en est venu à perdre toute notion de ce qui constitue la vie. Mit dem *Scheine* stellt man sich in jeder Sache so leicht zufrieden und so bescheiden sind in dieser Hinsicht die Ansprüche, dass auch kein Einwurf möglich wird. Tout à vous.

Les quelques lignes placées en tête de l'Essai dans le second volume des oeuvres de Homiakoff ne me semblent pas convenir comme introduction à ce même Essai publié séparément. Je suppose que vous ferez précéder votre traduction de quelques mots que vous adresserez au public allemand. Je le désire vivement dans l'intérêt même du sujet. Si toutefois ce n'était pas votre intention, voici ce que je proposerais, *en me mettant à votre point de vue*. Je m'exprime en russe parce que bien certainement vous aurez moins de peine à me traduire qu'à corriger mon allemand *). Нѣмецкая публика, сколько-нибудь интересующаяся движеніемъ религіозной мысли въ Россіи, можетъ быть не отка-

*) Le public allemand qui s'intéresse quelque peu au mouvement des idées religieuses en Russie ne refusera peut-être pas de prendre en considération

жется принять къ соображенію этотъ „опытъ“, буквально переведенный съ русскаго подлинника, недавно во второй разъ изданнаго въ собраніи богословскихъ сочиненій А. Хомякова. Въ сжатомъ, но полномъ и строгомъ своемъ изложеніи, авторъ преимущественно освѣтилъ тѣ стороны ученія о церкви, которыми вѣроисповѣданіе восточное отличается отъ латинскаго и протестантскаго, и старался показать, что мнимая противоположность многихъ понятій, издавна сталкивающихся въ западной религіозной полемикѣ (какъ, напримѣръ: оправданія вѣрою и оправданія дѣлами; писанія и преданія; личной свободы и авторитета церкви и т. д.) исчезаетъ въ полиотѣ самосознанія церкви, имъ исповѣдуемой. Кажется, что этотъ голосъ съ востока заслуживалъ бы нѣкотораго вниманія именно въ настоящую минуту, когда, съ одной стороны, латинская церковь, движимая какимъ-то роковымъ предопредѣленіемъ или закономъ логической необходимости, воплощающимся въ событіяхъ, готовится сама себя осудить доведеніемъ овоихъ притязаній до послѣднихъ границъ, и когда, съ другой стороны, краеугольный камень протестанства — писаніе въ смыслѣ строго очерченнаго историческаго факта), повиди-

cet „essai“, traduit littéralement d'après l'original russe publié récemment, pour la deuxième fois, dans la Collection des oeuvres théologiques de A. Homiakoff. Dans un exposé concis, mais complet et rigoureux, du dogme de l'Eglise, l'auteur a principalement éclairé les points de la doctrine qui distinguent la confession grecque des confessions latine et protestante. Il s'est attaché à démontrer que la contradiction apparente de bon nombre de conceptions qui se heurtent depuis longtemps dans la polémique religieuse de l'Occident (telles que la justification par la foi et la justification par les œuvres, l'écriture et la tradition, la liberté individuelle et l'autorité de l'Eglise, etc.) disparaissent devant la plénitude de conscience de l'Eglise qu'il confesse. Il semble que cette voix venant de l'Orient mérite quelque attention, surtout en ce moment où, d'une part, l'Eglise latine, poussée par une sorte de fatalité ou par la loi de nécessité logique qui s'incarne dans les événements, se

тому, дробится и разлагается подъ молотомъ безпощадной исторической критики. Именно теперь, въ виду результатовъ западнаго *движенія* въ области вѣры, казалось бы кстати отнестись нѣсколько серьезнѣе къ церкви, доселѣ навлекавшей на себя, можетъ быть, не совсѣмъ основательное осужденіе за такъ называемую *неподвижность* свою, за свое косненіе (*inertie*).

„Опытъ“ Хомякова въ первый разъ появился въ Россіи въ богословскомъ обзорѣни, выходившемъ подъ строгою предупредительною цензурою духовнаго вѣдомства; слѣдовательно, можно считать его одобреннымъ русскимъ церковнымъ управленіемъ.

Les NN. correspondants sont inscrits au crayon dans le texte.

1. Церковь одна—comme thèse générale, est loin de résumer le contenu de tout l'Essai, je l'ai conservée en tête de l'ouvrage par un sentiment de piété peut-être exagérée, tout en la trouvant déplacée. A la rigueur elle devrait se trouver au commencement du 1-er § et je crois ne pas m'écarter de la pensée de l'auteur en vous conseillant ce léger déplacement: § 1. Die Kirche ist eine. Ihre Einheit ist eine etc.

prépare à se condamner elle-même en élevant ses prétentions jusqu'aux dernières limites et où, d'autre part, la pierre angulaire du protestantisme, l'écriture (en tant que fait nettement défini), semble s'émietter et se désagréger sous le marteau d'une critique historique impitoyable. C'est surtout maintenant, en présence des résultats du mouvement qui s'accomplit en Occident dans le domaine de la foi, qu'il semblerait opportun de se comporter plus sérieusement à l'égard d'une église qui, jusqu'à présent, s'est attiré des reproches, peut-être peu fondés, pour sa prétendue immobilité et son inertie.

„L'Essai“ de Homiakoff a paru en Russie, pour la première fois, dans une revue théologique publiée sous le contrôle sévère de la censure religieuse préventive; par conséquent, on peut le considérer comme ayant reçu l'approbation de l'autorité ecclésiastique russe.

2. Au lieu de „theilhaftiger“ (покоряющихся) ne pourrait-on pas dire „sich willig fügender“?

3. „Gegeben“ rend bien le sens littéral de „дается“, mais je crois que „gebotten“ serait plus conforme à la pensée, si toutefois „gebotten“ signifie bien „offerte“.

4. „Um des Menschen willen“ — ici permettez-moi de vous contredire. Le texte dit „для“ et non pas „ради“. „In den Augen des Menschen“ rend exactement la pensée, mais je me demande pourquoi „für den Menschen“ vous choque? On dit bien: für mich haben die Volksgesänge einen Sinn, für einen Ausländer sind sie sinnlos. Vous-même traduisez plus loin „для Hero“ par „für Ihn (Gott)“.

5. Je n'ai rien à redire à „Selbstoffenbarung“, mais décidez vous-même si „Erscheinung“ ne serait pas plus exact dans le sens que donnait Kant au mot „Erscheinung“ en l'opposant à l'idée d'essence (das Ding an sich).

6. Il me semble que la particule „nur“ n'est pas à sa place, ce qui modifie légèrement la pensée de l'auteur. Elle (l'Eglise) ne repousse *que ceux* qui volontairement refusent d'entrer dans son sein—tel est le sens de votre traduction. Or, voici ce que veut dire l'auteur: l'Eglise ne juge ni ne condamne ceux qui volontairement refusent d'entrer dans son sein; elle ne fait, pour ainsi dire, *que constater* leur refus ou en d'autres termes *que les repousser*. „Признавать“ signifie ici non pas seulement „betrachten“, mais encore „seine Erkenntniss aussprechen“. Je ne prétends pas corriger votre traduction et je ne vous offre mon mauvais allemand que pour rendre la pensée de l'auteur: hinsichtlich derjenigen die sich selbst willig von ihr ausschliessen, thut sie nur die geschehene Scheidung erkennen und aussprechen, indem sie sie, als ihr nicht zugehörige, von sich ausschliesst. — Il s'agit de bien exprimer la différence qu'il y

a entre „ausscheiden“ (qui est le sens grec d'anathème) et „verdammen“ (qui est le sens latin du même mot).

7. „Nur sich selbst“ n'est pas exact. Ein richterlicher Spruch über sich selbst setzt immer eine innere Entzweiung des Subjects mit sich selbst voraus, was mit dem Begriffe der Kirche (wie sie Chomäköff bestimmt) als eines, von der göttlichen Gnade durch und durch belebtes Wesens unvereinbar wäre. Le prof. Engelhardt a bien compris la pensée, mais sa paraphrase est diffuse. Si „sie richtet nur für sich selbst“ n'est pas allemand, j'aurais dit: „nur auf ihrem eigenen Gebiete hat sie zu richten“.

8. Ne pourriez-vous pas maintenir le „через“ Христа (durch Christus) au lieu de in Christo? Voici l'idée: l'imperfection humaine n'a pu raisonnablement fournir matière à jugement et à condamnation que du jour où la possibilité de la perfection dans les conditions de l'existence humaine s'est trouvée constatée *par* le fait de l'homme-Dieu. Lui seul a prise sur l'homme, parce que Lui-même est réellement homme. Lui seul est juge, donc l'Eglise l'est en Son nom et comme par délégation. Je ne sais si c'est „durch“ Christus ou bien „von“ Christo etc.?

9. „Не хитритъ“ geht nicht auf krummen Wegen—ce n'est pas tout à fait cela. Le mot „finasser“ rendrait bien la pensée. Ne pourrait-on pas dire: „Sucht sich nicht durch Kunstgriffe zu helfen“?

10. L'adjectif „apostolisch“ doit se rapporter à „Schrift“ aussi bien qu'à Lehre: in der apostolischen Schrift und Lehre.

11. J'aurais ajouté: „jedoch“.

12. J'aimerais mieux: „zu fügen“.

13. Единство *ихъ*—die Einheit ihrer Aeusserungen in Schrift, Tradition und Werken etc.

14. „Aufheben“ vaudrait peut-être mieux que „zerstören“.

15. „Weisheit“ ou „Erkenntnis“ (мудрость).

16. „Ansehen“ — n'est-ce pas plutôt „den Anschein“?

17. Je proposerais: „die Kirche.... ist sich, kraft einer inneren Erkenntnis, die ihr nie fehlen kann, alles dessen worin sich ihr Wesen offenbart (oder gestaltet) vollkommen bewusst.

18. Au lieu de „denn“ (car) j'aimerais mieux „so“ (ainsi).

19. Ici je crois que „Werke“ (oeuvre, opus) vaudrait mieux que „Thun“, d'autant plus que ce terme, qui est plus large, a été employé plus haut pour rendre le mot „дѣйствіе“.

20. „Werk“?

21. „Die“ — je préférerais „alle“.

22. „Вѣчному“ — pourquoi pas «Ewiges“?

23. „Власть“ — pouvoir, „Macht“ plutôt que „Gewalt“ — сила, насилие.

24. „Догадка“ — supposition, hypothèse: „Vermuthung“?

25. Передъ Богомъ и святою Церковью: vor Gott und vor der heiligen Kirche.

26. „Begnügt sich“ — se contente; je voudrais l'équivalent de: se trouve réduit à etc...

27. J'aimerais mieux: *Indem* die Kirche ihren Glauben an die dreieinige Gottheit bekennt, bekennt sie *zugleich* ihren Glauben“ etc...

28. Wesen und Dasein für существование — ganz richtig, dem Sinne völlig treu, dem Wortlaute nach weit genauer als im Texte selbst!

29. „Zeugniss“ — ne rend pas tout à fait le sens de „обличение“. Ce mot est tiré d'une définition de la foi empruntée à l'Ecriture et très usité dans l'enseignement de notre Eglise: „Вѣра есть чаемыхъ извѣщеніе, вещей „обличение“ невидимыхъ“. La foi est l'assurance (ou la confirmation) de ce qu'on espère et „la manifestation“ (ou

l'incarnation) des choses invisibles. La racine du mot „обличение“ est „лице“ (image, forme). „Обличение“ — substantif, formé du verbe, rend le procédé organique par lequel ce qui est invisible par essence acquiert pour l'intelligence humaine la certitude d'un objet visible, devient accessible à la contemplation. Je ne trouve pas l'équivalent en allemand.

30. Il faudrait, je crois, lier par une particule la phrase qui commence par „Die“ à la phrase précédente. Voici le sens: l'invisible seul est objet de la foi, car ce qui est visible se perçoit par l'intelligence au moyen des sens. Or, nous disons: nous avons foi en l'Eglise et nous disons bien, vu que l'Eglise n'est pas une congrégation de chrétiens, mais bien, par essence, quelque chose d'invisible—l'esprit de Dieu etc...

31. Le „auch“ devrait trouver place entre „ist“ et „die“ et non pas après „Kirche“.

32. Au lieu de „sichtbar“, pour mieux rendre la pensée, j'aurais dit ici—„erkennbar“.

33. „Zu finden“—ganz richtig!!

34. „Изякли“ veut dire épuisée; изсякший источник— une source mise à sec.

35. Ce n'est pas „par“ l'Eglise, mais „à“ l'Eglise: der alttestamentlichen Kirche vorgeschrieben.

36. Pourquoi ne pas dire „Thier“? Ici l'auteur fait allusion à la question posée et discutée dans l'Eglise latine: à savoir si un rat qui aurait mangé le pain consacré aurait communiqué.

37. „Не слыжавшаго“ ne veut pas dire: qui n'a pas voulu écouter (accepter), mais bien qui n'a pas „entendu“, auquel il n'a pas été prêché: dem das Gesetz Christi nicht verkündet worden ist.

38. Je trouve que „Gerede“ convient parfaitement aux questions oiseuses et indécentes dont les scholastiques ont surchargé la doctrine latine et qui ne sont pas même des essais d'explication.

39. „Elementaren Kräften“ — manque de précision; j'aurais préféré „Natur-Kräften“ pour rendre „стихи“.

40. Je ne sais si „zwiespältig“ signifie bien „de deux espèces“? En repoussant l'idée de „двоякость вѣры“, l'auteur sous-entend les différents modes que les Latins distinguaient dans la foi pour prouver qu'à plusieurs degrés du moins elle était impuissante à opérer le salut sans les oeuvres. Je crois que „zwiefach“ serait plus exact.

41. Il serait, je crois, plus juste de dire au lieu de „er thut Werke“ — „thätig, also wirkend; ist er aber einmal wirkend, was für Werke werden da noch gefordert?“ Pour que la foi possède la puissance de sauver, il faut qu'elle soit agissante par vertu, sans que l'action, comme fait accompli, lui soit demandée — vu que l'accomplissement n'est pas toujours en son pouvoir. — Voilà ce que veut dire l'auteur.

42. Au lieu de: „der ohne Werke ist“ dites plutôt: „der nicht wirkend ist (oder der sich nicht bethätigt)“.

43. Je vois, d'après ce passage, que les Luthériens et nous rendons différemment le texte de l'Épître aux Hébreux. „Невидимыхъ обличіе“ me semble plus profond d'idée et plus énergique d'expression. Die unsichtbare Welt gestaltet sich (nimmt eine Gestalt an) im Glauben. En tout cas, que j'aie tort ou raison, il me semble hors de doute qu'il faut s'en tenir à la traduction acceptée par les Luthériens.

44. Das Wort „ist“ soll stehen zwischen „Gott“ und „in“.

45. Est-ce qu'au lieu „d'allein“ — „durch sich selbst“ ne vaudrait pas mieux?

46. Ajoutez: „des todten Glaubens“.

47. „Vollendet werden“ — ces mots rendent-ils bien l'idée de „совершенствуются“? Je voudrais quelque chose dans le genre de: „im fortwährenden Steigen begriffen“.

48. „Gabe“ — me semble inutile — „Alles Gute“ etc.

49. „Все творить благодать“ — in allem ist die Gnade das Wirkende. (Je ne sais si on peut dire en allemand: „alles wirkt die Gnade?“).

50. Est-ce que „aufgehen“ ne vaudrait pas mieux?

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Pétersbourg, 8 Juin (1870).

Que vous êtes bon! Vos observations ont dû vous prendre un temps précieux, dont le sacrifice m'eût été pénible à accepter, si je n'y associais le souvenir de votre ami, qu'il vous importe autant qu'à moi d'interpréter avec clarté et justesse. Ce n'est pas de confiance, c'est de conviction que j'accepte vos remarques. Jugez de la satisfaction avec laquelle j'ai constaté qu'en mainte occasion vous avez substitué à une correction du Prof. Engelhardt le terme que j'avais d'abord employé. Aussi ai-je triomphalement rétabli dans leurs droits primitifs mes pauvres exilés: „Selbstoffenbarung“ ist wieder zur „Erscheinung“ und „Thun“ zu „Werk“ geworden u. s. w.

Il y a d'autres erreurs inexcusables de copiste, des oublis, des inversions, même des contresens que je n'aurais jamais dû vous donner la peine de corriger. Sur quelques points cependant je tiens à vous expliquer mes raisons de traducteur, comme à vous demander encore une fois votre sanction définitive.

§ 2.... „So wirkt und erkennt sie nur innerhalb ihrer eigenen Gränzen, ohne die übrige Menschheit zu richten (nach den Worten des Ap. Paulus an die Corinthen) *und begnügt sich damit diejenigen als ausgeschlossen, d. h. als ihr nicht zugehörig, anzuerkennen, die sich freiwillig von ihr ausschliessen*“. Le sens est beaucoup plus marqué à présent. Si je ne l'ai pas accentué davantage, c'est que je tenais à une traduction aussi littérale que possible.

Je ne puis me refuser de vous dire combien ce passage de votre facture: „Denn Christus kennt das Seine, und die Kirche in der Er lebt ist sich, Kraft einer inneren Erkenntniss u. s. w.“ est parfait. J'en suis tout à fait charmée. Ailleurs vous mettez avec une nuance délicate et si juste: „geboten“ au lieu de „gegeben“, „durch Christus“ au lieu de „in Christo“, „Anschein“ pour „Ansehen“, „erkennbar“ au lieu de „sichtbar“: il est incroyable qu'on puisse si bien sentir une autre langue que sa langue maternelle!

§ 7, page 10. Ceci vaut-il mieux: Wer sich von dem Geiste der Liebe lossagt, u. s. w. „muss sich auf äusserliches Wissen beschränken“.

§ 8, page 10. J'avais traduit: „Ist nicht der Glaube ein Zeugniß des Unsichtbaren?“ Cette définition empruntée à l'Épître aux Hébreux (ch. XI. 1) est rendue, comme vous savez, par la traduction luthérienne que j'emploie lorsque je cite. Ici, j'avais plus de liberté et me suis enquis d'une autre expression pour „обличение“. Les traductions modernes allemandes de l'Écriture disent: „Ein Nichtzweifeln an dem Unsichtbaren“, ou „eine Ueberzeugung“. La traduction russe dit: „Увѣренность въ невидимомъ“. Lemaistre de Sacy: „ce qui nous convainc des choses qu'on ne voit point“. Martin: „une démonstration des choses“ etc. Döllinger dit dans son ouvrage: Christenthum und Kirche:

„Der Glaube ist der Seelenzustand der das Unsichtbare versichtbare“ . Luthardt dans son Apologie du Christianisme traduit: „der Glaube ist eine Ueberzeugung von dem das man nicht siehet“ et définit: „Der Glaube ist eine innere Erfahrung des Unsichtbaren“. Enfin la traduction anglaise dit: „Faith is the evidence of things not seen“. Aucune de ces expressions ne me semblait convenir tout à fait au mot admirable de *облаженіе* et je me suis permis le raisonnement suivant: Wenn ich innerlich das Unsichtbare erlebe, also dass es mir eine unumstössliche Gewissheit wird, wie mein Dasein selbst, so ist dieses innere Erfahren und Erleben eine Darstellung d. h. ein Zeugniß des Unsichtbaren. Le mot anglais: „evidence“, qui signifie dans un certain sens „Zeugniß“, m'a encore confirmée dans le choix de ce terme, que le prof. Engelhardt a compris, puisqu'il l'a laissé subsister. Néanmoins je sens bien qu'il n'est pas „erschöpfend“, peut-être même ambigu — aussi vous proposerais-je: „Ist nicht der Glaube ein inneres Wahrnehmen ou Veranschaulichen ou Versichtbaren *) des Unsichtbaren?“ Vous voulez aussi qu'une particule marque davantage le sens de la phrase qui suit; que pensez-vous de ceci: „Ist nicht der Glaube eine innere Veranschaulichung des Unsichtbaren? gleichwie die sichtbare Kirche nicht eine sichtbare Gemeinschaft von Christen ist, sondern der Geist Gottes u. s. w.“.

Tenez-vous à „Thier“ au lieu de „unvernünftige Creatur?“ — Il m'est incompréhensible que j'aie écrit: „verlästet“ pour *изсякли*; j'ai rétabli le vrai mot: „versiegt“. — J'avais dit: „zwiefach“, le prof. Engelhardt a mis: „zwiefältig“ et

*) Je n'aime pas cette expression qui porte le cachet d'une invention un peu forcée, mais elle est appuyée de l'autorité de Döllinger et c'est beaucoup.

„einfältig“; je suppose que c'est le terme théologique consacré, mais je m'en informerais encore.

§ 9, page 15. Approuverez-vous ceci, c'est une rédaction un peu différente de la vôtre: „Ist er (der Glaube) wahr, (Galat. V, 6) so ist er lebendig, d. h. in der thätigen Liebe wirksam; ist er aber wirksam, welcher Werke bedarf er dann noch?“ Je suis toujours émue par la crainte de ne pas traduire assez littéralement. Votre légère amplification vaut bien mieux pour le sens réel, tandis que je m'en étais tenue strictement aux termes de l'original et aux paroles de la traduction luthérienne de l'Épître de St. Jacques. C'est aussi selon St. Jacques que j'avais écrit: „Alle gute Gabe“, mais „Alles Gute“ va très bien.

Il y a deux passages où je ne partage pas entièrement votre avis. Dans le § 1 vous rejetez „theilhaftig“ pour y substituer „sich der Gnade willig fügende Creaturen“. „Sich fügen“ renferme une nuance de concession que je ne puis pas admettre vis-à-vis de la grâce. La grâce vous jette à genoux comme St. Paul, ou bien elle vous pénètre le coeur peu à peu comme l'aveugle-né, toujours elle soumet ou elle règne, man unterwirft sich ihr oder wird ihrer theilhaft, man fügt sich ihr nicht. Ne pourrait-on pas dire: „welche (die Gnade) lebendig wohnt in einer Vielheit vernünftiger Creaturen, die sich der Gnade unterwerfen?“

L'autre expression est: „vollendet“—je ne sais pas ce qu'on pourrait trouver de mieux, car „vollenden“, bien mieux que „vervollkommen“ ou „fördern“, signifie perfectionner, accomplir, achever en ligne ascendante. Voyez l'Épître aux Hébreux sur les témoins de la foi morts avant la venue du Christ.

Laissez-moi vous répéter en terminant que je vous sais un gré infini de vos corrections. Vous avez compris après

coup combien je les désirais sérieusement—pouviez-vous penser qu'il en fût autrement?

J'ai encore quelque chose sur le coeur. Tout ce que vous me dites d'une entente possible entre Homiakoff et moi ne peut que m'être excessivement précieux; j'y vois aussi une preuve de votre amitié, mais ne vous abusez-vous point à mon égard? En me croyant capable de comprendre, quelque imparfaitement que ce soit, la pensée de Homiakoff, ne supposez-vous pas que je doive la partager dans une certaine mesure? L'idée d'une usurpation de confiance ou d'opinion m'est si odieuse, que je voudrais ne pas laisser l'ombre d'un doute dans votre esprit sur la liberté de conscience et d'action dont j'use amplement, parce que j'en ai le privilège, je dirais presque l'obligation chrétienne: tout ce qui est *chrétien* a droit à ma sympathie la plus ardente. Qu'est-ce donc quand il s'agit de l'Eglise du pays auquel j'appartiens, une Eglise que je vénère, parce que j'ai appris à la connaître et dont j'apprécie la force en raison de sa douceur! On la méconnaît, on la juge à faux par ignorance, comment ne saisirais-je pas avec empressement chaque occasion de la montrer sous son vrai jour! Comment ne me serait-il pas doux d'apporter mon grain de sable à une oeuvre de vérité, qui, en éclairant les esprits, doit nécessairement allumer la charité fraternelle dans les coeurs! Que m'importe la divergence de dogmes qui ne font pas le salut! Que m'importe que vous me considériez hors de l'Eglise—je n'en éprouve pas moins une grande joie à pouvoir dire à beaucoup d'autres chrétiens: vous les croyez morts — ils sont vivants! Mais tout ceci n'implique aucune solidarité de doctrine, aucune acceptation tacite de quelque enseignement que ce soit, contraire au protestantisme. Ce que je pense, ce que je dis, ce que je fais est strictement

protestant. Croyez-vous après cela que Homiakoff, fils et champion d'une Eglise visible et infaillible, aurait pu en réalité s'entendre avec moi? Je ne le pense pas, quelque regret que j'en éprouve.

Vous me rendriez un véritable service en écrivant une petite introduction au Catéchisme à votre point de vue. Je la traduirais en conscience, nous mettrions en tête: „Vorwort des Herausgebers“, avec un *) qui rappellera dans une note au public oublieux que c'est vous qui avez édité les oeuvres théologiques de Homiakoff, et comme cela chacun de nous conservera la place qui lui appartient. Adieu. Si je ne vous ai pas souhaité une bonne année par écrit, j'espère que vous savez, que vous croyez que je vous la désire de coeur heureuse et active.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 21 Janvier (1870).

Ces jours-ci vous aurez ma réponse sur tous les passages de votre traduction qui vous inspirent encore quelques doutes, mais pour le moment laissez-moi vous faire ma profession de foi sur une question personnelle qui me tient à coeur. J'ai hâte de vous rassurer complètement, non pas sur mes intentions — ce serait inutile — mais sur toute arrière-pensée, même sur toute espérance de ma part.

Vous êtes durch und durch protestante — je le sais, et pour vous le protestantisme n'est pas seulement une doctrine, c'est avant tout un principe de morale, c'est la liberté dans la foi, c'est aussi un ensemble de souvenirs et de traditions, qu'il vous serait impossible de détacher de vous-même. Le type de l'homme chrétien, tel que l'entend le protestan-

tisme, vous est plus sympathique que tous les saints du calendrier, et en ceci je partage vos prédilections sur plusieurs points. Vous jugez de la doctrine d'après ses fruits et vous ne vous demandez pas s'ils sont le produit de l'élément chrétien ou de l'élément spécialement protestant. Ce n'est ni par indifférence, ni de guerre lasse, que vous n'abordez pas cette question, c'est peut-être parce qu'il vous répugne de mettre sur la pointe d'un syllogisme (поставить на острие силлогизма—je me sers d'une expression de feu Kiréefsky), vos convictions et vos affections les plus chères. En cela encore vous avez raison.

Je reconnais pour ma part que, selon l'admirable définition de Homiakoff, l'individu est toujours protestant, weil er fortwährend nach der Wahrheit und nach dem Guten strebt, et que l'Eglise seule est catholique. Je crois même que, pour être conséquent, quiconque se sent protestant devrait nécessairement admettre la catholicité de l'Eglise, denn die innere Rechtfertigung des Strebens liegt eigentlich in der Anerkennung des Wahren und Guten als einer ausser unserer Persönlichkeit sich gestaltender Objectivität. Arrivez-vous un jour à la même conviction? Je l'ignore et je m'abstiens même de me le demander, car ici nous touchons à la limite des choses discutables et prouvables. Pour me mettre complètement à l'aise avec vous, il me suffit d'avoir une confiance pleine et entière en votre bonne foi et de ne me sentir aucune prétention à vous influencer en quoi que ce soit. Restez donc franchement ce que vous êtes et laissez-moi continuer avec vous un échange d'idées qui, je crois, ne peut que nous être profitable à tous deux.

Il y a dans votre dernière lettre un passage sur lequel je voudrais fixer votre attention: „Croyez-vous que Homiakoff, fils et champion d'une église visible et infaillible, aurait

pu etc". — Ce n'est pas une réfutation que je vous offre, c'est une analyse des deux expressions soulignées. Savez-vous, pourquoi vous les repoussez comme l'opposé de votre profession de foi? C'est que vous et tous les protestants établissez entre elles une relation qui n'existe pas. Rien de ce qui est visible dans l'Eglise n'est infaillible par soi-même (an sich) et rien de ce qui dans l'Eglise est infaillible ne se distingue à la vue. Pour plus de clarté, j'essayerai de m'expliquer autrement: ce qui révolte à juste titre vos instincts de liberté chrétienne, c'est le signe extérieur, quel qu'il soit, comme indice permanent attaché à toute manifestation de l'infaillibilité ou comme critérium du vrai. Vous avez le sentiment (et c'est à mes yeux le grand mérite du protestantisme) que tout signe extérieur peut être confisqué ou falsifié au profit de l'erreur. Votre conscience vous dit que notre Seigneur nous demande non seulement plus, mais tout autre chose qu'un acte de soumission ou d'adhésion extérieure à un drapeau, à un chef, à une assemblée, voire même à un livre. Encore une fois, en ceci vous êtes dans le vrai, et vous êtes de l'Eglise sans vous en douter. Abstraction faite du signe, auquel on la suppose enchaînée, qu'est-ce que l'infaillibilité? C'est le sens intime du vrai, toujours identique à lui-même, comme vertu permanente à l'état latent ou actif. Nier cette vertu serait reconnaître que les portes de l'enfer pourraient prévaloir sur l'Eglise de Dieu ou en d'autres termes livrer au hasard l'avenir de l'humanité chrétienne.

Le mot „actif“ implique la faculté de se manifester d'une manière quelconque et je doute qu'elle puisse en ce sens faire ombrage à la liberté. Ces paroles de l'Ecriture: „l'Esprit de Dieu souffle où il veut“ ne signifient pas qu'il n'est lui-même qu'à la condition de ne pas se manifester; elles

ne signifient pas non plus que toute chose accessible aux sens est au même degré une manifestation directe de l'Esprit; elles signifient au contraire que l'Esprit se manifeste et qu'il le fait en toute liberté—ou autrement, que toute forme, toute action, toute parole peut à son choix lui servir d'organe. Pourquoi donc, pour en revenir à l'Eglise, supposerions-nous qu'elle ne puisse être qu'invisible, c'est-à-dire privée de la faculté de se manifester, ou liée dans l'exercice de cette faculté à *une* forme palpable et visible à l'exclusion de toute autre? Ce sont pourtant toujours ces deux termes qui reviennent dans la question: l'Eglise comme abstraction, ou l'Eglise comme autorité reconnaissable à un signe extérieur. Vous admettez bien cependant *une* manifestation de l'Eglise comme être moral, toujours identique à lui-même ou autrement dit infaillible—une seule: c'est un choix de chroniques, de sermons, de poésies et d'épîtres auquel vous donnez le nom d'Ecriture. Pourquoi cette seule manifestation à l'exclusion de toute autre? Pourquoi l'auteur de l'Ecriture, qui n'est ni Moïse, ni St-Luc, ni St-Paul, mais bien l'Eglise, aurait-il perdu la parole—le livre une fois achevé?

Je n'insiste pas sur ce côté de la question que je crois suffisamment éclairci, mais je vous dois une explication des raisons qui me font rejeter le signe extérieur au nom de l'Eglise. Le radicalisme de mon opinion sur ce point vous paraîtra probablement peu conforme à la doctrine qu'on enseigne chez nous comme étant de l'Eglise. Je le sais et ne doute pas que la grande majorité de nos théologiens, s'ils étaient appelés à me juger, me trouveraient entaché d'hérésie. On suppose généralement que, entre l'Eglise latine et la nôtre, il y a divergence en ce que l'une accepte comme organe de l'inspiration divine la personne du successeur de St-Pierre, tandis que

l'autre attribue la même vertu à l'ensemble des évêques réunis en Concile Oecuménique. Il y aurait donc des deux parts acceptation d'un signe extérieur en principe et divergence sur le fait. J'avoue avoir tenu longtemps à cette doctrine, mais après mûre réflexion je l'ai abandonnée. Ce qui m'a d'abord frappé, c'est que sur ce terrain nous avons toujours été battus par les papistes. Une fois le principe admis, eux seuls sont conséquents, en nous offrant pour signe une personne dont le caractère visible n'est pas contestable. En y regardant de plus près, j'ai observé que jamais l'Eglise n'avait reconnu d'avance à aucun Concile le caractère d'oecuménicité (вселенскость). Jamais elle n'a dit: telle doctrine est vraie parce que c'est un Concile Oecuménique qui l'a proclamée; tout au contraire, ce n'est qu'après avoir reconnu la doctrine pour vraie, qu'elle a attribué à l'assemblée qui l'avait formulée le titre de Concile Oecuménique. Au besoin, je me ferais fort de prouver qu'il n'existe aucun indice juridique d'après lequel on puisse distinguer un Concile Oecuménique, comme organe de l'infaillibilité, de toute autre assemblée d'évêques. Cet indice, personne ne l'a même cherché, et à ce point de vue, il est impossible de ne pas reconnaître l'immense importance du Concile de Florence. Nous le repoussons, et pourtant la solennité de la convocation, le nombre des évêques présents, l'immense majorité de ceux qui ont accepté ses décisions, l'imperceptible minorité de ceux qui ont protesté, tout cela semblerait justifier ses droits à une autorité absolue. La Providence semble avoir voulu que dans cette assemblée mémorable tous les signes extérieurs, auxquels aurait pu se cramponner la faiblesse humaine, fissent défaut à la vérité et se missent au service de l'erreur.

L'Esprit de Dieu n'est pas une abstraction: il existe et se manifeste, il parle et agit—cherchez-le de bonne foi, cherchez-

le toujours et vous le reconnaitrez entre tous; mais si, de guerre lasse, vous espérez satisfaire, par un acte de soumission extérieure, au cri de votre conscience, qui veut que tout votre être s'imprègne de vérité, l'Esprit de Dieu vous échappera et vous vous trouverez en face d'une idole. Voilà ce me semble l'enseignement qui ressort de toute l'histoire de l'Eglise...

Mais en voilà bien assez — c'est toute une dissertation dont je vous impose la lecture. Je ne puis m'empêcher de sourire, quand je songe au genre de lettres qui vont vous chercher au palais Michel; c'est presque une inconvenance, ou au moins une espèce de révolte contre le milieu dans lequel vous faites si bien semblant de vivre. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Dimanche matin (Janvier 1870).

Pour la première fois peut-être depuis que nous nous connaissons je n'ai pas senti dans votre dernière lettre le froid de l'acier tranchant, à travers la douceur apparente du raisonnement, et je ne puis vous dire l'impression bien-faisante que j'en ai éprouvée. Voilà donc ce que vous êtes, ce que vous pensez réellement! Comment n'ai-je pas su discerner depuis longtemps ce large fond de bonté patiente et de vraie liberté? Et moi qui parlais, pour les autres, de préventions et d'aveugles préjugés! Dorénavant je n'aurai donc plus besoin avec vous de la vulgaire tension d'esprit qu'on appelle le courage. Vous m'avez donné la sécurité de la confiance malgré votre désapprobation de ce que je crois. Je vous suis profondément reconnaissante de la peine que vous prenez d'élucider pour moi certaines questions que

votre manière de voir transfigure, et puisque vous m'y autorisez, je vous adresserai de loin en loin mes ignorances et mes doutes.

Encore une fois, laissez-moi vous remercier de coeur. Adieu, je vous quitte pour aller à la messe.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 24 Janvier 1870.

Comme je suis loin de pousser la modestie jusqu'à l'indifférence, je ne vous cache pas que votre approbation m'a fait le plus grand plaisir. Si ma joie tourne à l'orgueil, c'est vous qui en répondez.

Voici maintenant ce que je vous proposerais, après avoir étudié avec attention tous les passages en question et en vous réservant toujours le dernier mot.

§ 8. p. 10. Les différentes versions du passage de l'Épître aux Hébreux prouvent que le mot grec, rendu en slavon par „обличение“, peut être interprété dans un sens subjectif (Nichtzweifeln, Ueberzeugung, уѣренность, etc.) de même que dans un sens objectif (Zeugniß, témoignage, démonstration etc.) C'est le second seul qui domine dans „обличение“. Le mot est loin d'être usuel, il ne se présentait pas de lui-même et certainement les traducteurs l'ont cherché, peut-être même l'ont-ils forgé pour la circonstance. Si j'étais persuadé que tout le monde comprendrait „Veranschaulichung“ comme vous l'interprétez, je n'aurais rien à redire, mais dans le doute je préférerais „Versichtbaren des Unsichtbaren“. Evidemment Döllinger est celui des modernes qui dans sa manière de comprendre l'Apôtre se rapproche le plus des traducteurs slavons. L'expression est recherchée, vous avez raison, mais „обличение“ l'est aussi.

§ 7. p. 10... „muss sich auf äusserliches Wissen beschränken“ (pour ограничиваетъ себя, etc.) ne laisse rien à désirer.

§ 8. p. 10. (les dernières lignes de la page) „gleichwie“ est précisément ce que je cherchais.

§ 8. p. 13. En demandant „Thier“ au lieu de „unvernünftige Creatur“ j'ai moi-même fait preuve d'Unvernunft et de mauvais goût, j'en ai honte et me rétracte.

§ 9. p. 15. La traduction que vous proposez: „Ist er (der Glaube) wahr, so ist er, etc...“ — me semble parfaite. „In der thätigen Liebe wirksam“ — rend même mieux l'idée de l'auteur que le texte original.

§ 1. „Unterwerfen“ est bien le mot pour „покоряться“ et rend parfaitement l'idée. Je ne comprenais pas bien le sens de „sich fügen“. De même vous avez raison en maintenant „vollenden“, et je ne conçois pas comment la racine du mot ne m'a pas éclairé sur la justesse de votre traduction.

Ne vous ai-je pas envoyé un projet d'introduction en quelques lignes et en russe, si ma mémoire ne me trompe pas? Je n'en ai pas conservé de copie. Si vous le trouvez convenable et que vous l'ayez sous la main, ne pourriez-vous pas me le renvoyer pour le revoir encore une fois? J'ai encore une demande à vous adresser. Vous m'avez promis à Berlin trois ou quatre exemplaires de votre traduction; si cela ne vous embarrasse pas, ne pourriez-vous pas me les faire tenir par J. Aksakoff ou toute autre occasion? Laissez-moi vous répéter que, même en idée, je ne me suis jamais permis de vouloir influencer la liberté de votre conscience religieuse. Tout à vous.

P. S. Nous avons des froids à briser le pavé et le choléra qui augmente d'une manière inquiétante.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

29 Janvier (1870).

Voici votre introduction — que vous y fassiez des changements ou non, veuillez ne pas oublier que cette feuille est à moi et renvoyez-la moi telle quelle. Je suis confuse d'avoir oublié une promesse, les Aksakoff vous apporteront une demi-douzaine d'exemplaires de la préface. Il me tarde de voir aussi le catéchisme imprimé. Encore une fois merci de tout mon coeur.

Il a fait horriblement froid ici — les deux grandes duchesses sont souffrantes.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 12 Février (1870).

Vous savez certainement, sans que j'aie besoin de vous le dire, combien votre dernière lettre m'a réjoui. La glace est donc rompue définitivement! J'étais sûr de votre estime, mais je sentais bien que vous étiez toujours en garde, sinon pour toucher au moins pour parer, et je me disais avec inquiétude que cette pose, qui n'est pas naturelle, finirait par vous fatiguer. Maintenant que je n'ai plus cette crainte, je respire à l'aise. Cela ne veut pas dire que je me croie autorisé à lâcher la bride à mon naturel — au contraire: votre confiance m'impose des obligations, je le sais et je les accepte.

Merci mille fois pour le buvard. Je me réjouis de l'avoir toujours sous les yeux et bien souvent j'ai recours au dictionnaire, si souvent que j'ai honte de l'avouer.

Après avoir relu les quelques lignes d'introduction à l'Essai sur l'Eglise, je crois qu' à la rigueur on pourrait les laisser telles quelles. Il ne s'agit que de fixer le point de vue et, si je me laissais aller à des développements, je ne sais plus où je pourrais m'arrêter.

Rien de nouveau ici, excepté l'arrivée de la commission d'enquête pour l'affaire des proclamations. Je vous fais grâce des bruits absurdes qui circulent à ce sujet.

Avez-vous lu ou parcouru le livre du prof. Oettingen de Dorpat: „Aphorismen aus dem Gebiete der Moralstatistik?“ D'après les fragments et les comptes-rendus qui me sont tombés sous les yeux, cela doit être un livre sérieux et d'une bonne tendance morale, quoique profondément hostile à la Russie. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

(Février 1870).

(Traduction de la préface, voir page 107).

Für denjenigen Theil des deutschen Publicums, der mit einiger Aufmerksamkeit die religiöse geistige Bewegung in Russland verfolgt, dürfte es nicht ohne Interesse sein diesen Versuch kennen zu lernen, der, wörtlich aus dem Russischen übersetzt, zum zweiten Male in der Sammlung der theologischen Werken von A. Homiakoff abgedruckt worden ist. Der Verfasser beleuchtet in einer gedrängten, aber vollständigen ¹⁾ Uebersicht der Lehre von der Kirche, hauptsächlich die trennenden Unterschiede zwischen dem

¹⁾ Les observations qui correspondent à ces chiffres se trouvent dans la lettre suivante de G. Samarine. *Note de l'éditeur.*

orientalischen Glaubensbekenntnisse und dem Latinismus und Protestantismus. Er sucht darzulegen, wie vollkommen die scheinbaren Widersprüche, die sich von Alters her in der religiösen Polemik des Occidents bekämpfen, (als da sind: die Rechtfertigung durch den Glauben und die Rechtfertigung durch die Werke, die Schrift und die Tradition, die subjective Freiheit und die Autorität der Kirche u. s. w.) in der Fülle des Selbstbewusstseins (der Selbsterkenntnis) ²⁾ der Kirche aufgehen, zu welcher er sich bekennt. Sollte diese Stimme aus Osten kein Gehör verdienen, in einem Augenblicke, wo die Lateinische Kirche, von Schicksalsmächten getrieben, oder kraft der logischen Nothwendigkeit die den Ereignissen innewohnt, sich selbst ihr Urtheil zu sprechen ³⁾ droht, indem sie ihre Ansprüche bis auf schwindelnde Höhen schraubt, ⁴⁾ während der Eckstein des Protestantismus die Schrift (im Sinne eines streng begränzten historischen Factums) scheinbar unter den gewaltigen Hammerschlägen der unbarmherzigen historischen Kritik in Splitter zerstiebt ⁵⁾. Eben jetzt, im Angesichte der Resultate jener abendländischen religiösen Bewegung, wäre es wohl an der Zeit mit tieferem Ernste eine Kirche zu betrachten, die bisher den vielleicht unbegründeten ⁶⁾ Vorwurf ihrer sogenannten Bewegungslosigkeit oder Verknöcherung ⁷⁾ getragen hat.

Die nachfolgende Schrift von A. Homiakoff ist zum ersten Male in Russland, in einer unter strenger geistlichen Präventivcensur stehenden Zeitschrift erschienen — folglich darf man diesen „Versuch einer katechetischen Darstellung der Lehre von der Kirche“ als von der russischen Kirchenverwaltung autorisirt erachten.

Je vous demande un million de pardons de vous ennuyer encore, mais il me faut votre désapprobation des

tournures de phrases déplaisantes ou des expressions incorrectes avant que je me décide à livrer cet avant-propos à la publicité, et je suis si impatiente d'en être là! La traduction est libre, vous vous en apercevrez — le sens est resté exact, l'arrangement des paroles est un peu différent. Merci de votre patience infatigable — à présent vous pouvez être tranquille pour de bon. Jeudi *) vos amis penseront à vous de tout leur coeur. Toute à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

21 Février 1870.

Vous vous donnez la peine de me traduire et c'est vous qui me faites des excuses! Das klingt ja beinahe ironisch! Je ne trouve rien à reprendre à la traduction comme telle, mais je vous supplie de ne pas vous astreindre au texte. Peut-être qu'en usant de plus de liberté vous-même ferez quelques changements.

1) Est-ce que „bündigen“ ne rendrait pas mieux l'idée de „gedrängten aber vollständigen“?

2) Vous avez parfaitement raison de préférer „Selbsterkenntniss.“

3) Au lieu de „zu sprechen“ ne vaudrait-il pas mieux mettre „auszusprechen“?

4) „Bis auf die Spitze treibt“ au lieu de „bis auf schwindelnde Höhen schraubt“?

5) Ici la traduction est irréprochable, mais il me semble que c'est moi qui n'ai pas bien rendu mon idée. Je voulais dire qu'il s'agissait de l'expression matérielle et non de l'es-

*) Il est probablement question du 19 février, jour anniversaire de l'émancipation des paysans. *Note de l'éditeur.*

prit de la parole de Dieu. Voici ce que je vous soumetts:
„der Eckstein des Protestantismus—Gottes Wort (als fest
bestimmte historische Thatsache, als Buch) unter den Ham-
merschlägen einer geistlosen, wenn auch scharfen Kritik
sich aufzulösen droht“.

6) „Unverdienten“ au lieu de „unbegründeten“.

7) Je ne sais si le substantif du verbe „erstarren“ existe:
„Erstarrtheit?“

Mille et mille remerciements pour toute la peine que
vous vous donnez et pour votre bon souvenir. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

3 Mai (1870).

Je viens de rentrer d'une solennité qui m'a fait une
très grande impression et votre souvenir s'est associé si
naturellement à ce que j'entendais, que je ne puis m'em-
pêcher de vous en parler. Le père Yanischeff a dit la messe
en allemand ce matin pour l'admission de M-r Biering dans
l'Eglise orthodoxe. Les jeunes gens de l'académie chan-
taient en allemand, l'un des étudiants a très bien lu l'Apôtre
en allemand — enfin le service était complet. Vous autres
Russes ne pourrez au fond jamais juger de l'effet qu'il
produit ainsi! Je sais la messe par coeur — eh bien! quand
j'ai entendu ces prières si connues, dites dans la langue
dans laquelle je pense, qui est l'expression la plus intime
de ma vie intérieure, quand le Symbole de la foi, la Con-
sécration, l'Oraison Dominicale ont été prononcés avec les
mêmes mots, qui depuis que je prie me sont familiers—je
ne puis vous dire à quel point j'ai senti vibrer toutes les
fibres de mon coeur!

J'ai éprouvé un sentiment de *vraie* catholicité—l'unité de la foi se pliant à tous les idiomes humains. Et la langue maternelle, n'est-ce pas, après la foi, le plus cher de tous les biens? Es ist mir wie ein Licht aufgegangen sur la profondeur du miracle des langues, le jour de la Pentecôte. Ah! tous ceux qui étaient réunis avaient certainement assez de notions sur la langue des apôtres pour les comprendre; mais entendre des vérités éternelles, des vérités de feu, prêchées tout d'un coup avec les paroles qu'a balbutiées votre enfance, qu'a pensées votre jeunesse—voilà ce qui vous pénètre comme la vie de votre vie! C'est là pour l'individu humain un privilège précieux et inaliénable, qui a été une des forces de la Réformation et qui est un des trésors de votre Eglise. J'ai été charmée de ce que aucune idée, en dehors de l'idée chrétienne, n'ait jeté d'ombre sur cet acte religieux, dont le père Yanischeff dans son petit discours a relevé avec une simplicité parfaite la nuance toute fraternelle et charitable. Au point de vue extérieur l'allemand sonne à merveille dans les chants comme dans les prières, malgré l'accent prononcé du prêtre et des chantes. Il y a même dans la nécessité, pour les uns et pour les autres, d'accentuer lentement et distinctement un dialecte étranger quelque chose de grave et de solennel qui fait très bien. En revanche, les nombreuses répétitions frappent davantage en allemand — elles ne sont pas, je crois, à la nature germanique — et puis il y a dans la traduction de Rayevsky des barbarismes qu'il serait facile d'élaguer. L'assistance était très nombreuse, le grand monde représenté par un petit groupe attentif. Un pasteur protestant suivait le service avec intérêt, d'ailleurs une foule de gens du peuple qui assistaient avec ferveur à cet événement historique sans se douter de sa véritable portée! Adieu, mille amitiés!

Je relis ma lettre et suis effrayée des arguments politiques qu'on pourrait en tirer, mais que votre amitié n'y cherchera pas.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 11 Mai 1870.

Mille remerciements pour votre bonne lettre et surtout pour la franchise avec laquelle vous m'avez fait part de vos impressions. Je ne saurais vous rendre le plaisir que j'éprouve à vous lire; presque toujours je trouve dans vos paroles le fond de ma pensée ou de mes sentiments que je n'aurais jamais su exprimer d'une manière aussi simple et aussi juste. Ne craignez pas que j'abuse de votre franchise en tirant de vos paroles des déductions qui vous feraient bondir et que d'ailleurs je repousse comme vous.

Je crois enfin avoir compris, beaucoup trop tard je l'avoue à ma honte, les difficultés intellectuelles et morales de la position tout isolée que vous occupez entre deux tendances, deux nationalités, deux sphères sociales qui sont en lutte, peut-être faute de se comprendre. Die gegenseitigen Missverständnisse fühlen sie wohl am besten und am tiefsten; durch die gegenseitige Ungerechtigkeit der Urtheile und Schätzungen sind sie im Innersten beleidigt; darum aber dass sie sich weder an die eine noch an die andere Partei unbedingt anschliessen, können sie auch keine von beiden befriedigen.

Je crois même deviner, quoique vous ne m'en ayez jamais dit un mot, que l'impatience, l'ignorance et parfois même la grossièreté de ce qu'on nomme die altrussische Partei vous font moins souffrir que les préventions incurables, produit de l'orgueil, que vous rencontrez du côté

opposé, quand vous essayez de l'éclairer. Pour moi, je suis au centre de la mêlée où je reçois des balafres et où j'essaie d'en donner; tout en acceptant, comme règle de conduite obligatoire, la justice la plus sévère, je ne me crois pas apte au rôle de juge, mais croyez-le: jamais l'ivresse de la lutte ne me rendra sourd à un appel venant de plus haut.

Tcherkassky, à peine arrivé, s'est replongé dans les affaires; il souffre toujours beaucoup, ne dort presque pas et sa guérison avance lentement. Sans être médecin, je vois bien qu'une tension intellectuelle permanente, accompagnée d'une immobilité physique aussi complète que la sienne, ne convient nullement à son état, mais il a malheureusement la mauvaise habitude de tourner en plaisanterie tous les conseils qu'on lui donne. Que faites-vous cet été? Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 11 Juin (1870).

M-r Grote m'a remis votre envoi *) que j'attendais avec impatience. J'ai relu encore une fois la traduction, que je trouve admirable, et je vous remercie du fond de mon coeur pour toute la peine que vous vous êtes donnée. Je suis assez du métier pour pouvoir juger des difficultés qu'il a fallu vaincre. Dans certaines publications allemandes il a été question de la première traduction que je dois à la

*) Il s'agit de la brochure éditée par la baronne de Rahden sous le titre: A. S. Chomäköff. Versuch einer katechetischen Darstellung der Lehre von der Kirche. Aus dem Russischen. Berlin. 1870. Behrs Buchhandlung. La traduction du catéchisme de Homiakoff est précédée de la préface rapportée précédemment. *Note de l'éditeur.*

même plume. Je me souviens d'une mention très hostile à ma personne, où on rendait justice au mérite „der eleganten Uebersetzung“.

Ces jours-ci j'ai envoyé à mon éditeur de Berlin une brochure nouvelle. C'est une réponse à M-rs Bock et Schirren *). Si elle tombe entre vos mains et que vous la trouviez faible, incolore et dénuée de nerf, prenez-vous en à la personne qui plus que toute autre m'a fait rougir de mes violences, en m'enseignant par son exemple le charme de la modération. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

16 Juin (1870).

Si je n'espérais vous voir très prochainement, je vous écrirais un volume pour vous remercier de votre petit mot et me permettre quelques considérations sur l'art que vous possédez à fond de faire peine et plaisir à la fois. N'est-ce pas que vous viendrez bientôt! Le prince Obolensky me dit qu'il vous attend dans le courant du mois. Nous ne restons plus aux Iles que jusqu'au 24 et au delà de ce terme je n'aurai guère la chance de vous voir. Oranienbaum est si loin et mon métier si assujettissant! En quelle langue avez-vous écrit cette brochure que j'ai tant désirée? Vous me direz tout cela vous-même. Parfois je pense que je me sens trop contente de vous revoir, pour que vous ne soyez parfaitement désagréable pendant votre séjour ici, mais j'aime autant en courir le risque. Mille amitiés.

*) Otvét gg. f. Bockou i Schirrenou po povodou Okraïn Rossii J. Samarina. Berlin, 1870. *Note de l'éditeur.*

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 28 Juin 1870.

J'ai remis ma réponse jusqu'au dernier moment tant que j'ai eu une lueur d'espoir de vous trouver encore à Pétersbourg. Maintenant il faut y renoncer.

Je suis rivé à deux comités dont il m'est impossible de me défaire — ce serait presque une lâcheté. Vous me croirez sur parole et je vous épargnerai l'énumération de ce que j'ai fait et de ce qui me reste à faire. Votre lettre m'a donné du courage. J'aime à vous voir in dieser Stimmung. Si j'étais parvenu à me contenir en votre présence suffisamment pour ne pas briser vos vitres, je crois que vous m'en auriez su gré! Eh bien! j'aurais affronté vos doutes, votre méfiance, et comme il n'y a rien de brave comme un poltron de la veille, j'aurais abordé hardiment les sujets les plus irritants que je m'étais donné le mot de ne jamais toucher avec vous. C'est très sérieusement que je vous parle: depuis la terrible mercuriale que j'ai reçue une fois à propos des Okrainy Rossii j'ai un peu peur de vous et je ne puis vous dire à quel point je suis heureux d'éprouver ce sentiment. Il est salubre et n'a rien de pénible. Si je ne l'éprouvais pas, quelque chose de nécessaire me manquerait. Or, depuis la mort de Homiakoff je n'avais plus peur de personne.

Je me souviens d'une soirée que j'ai passée chez vous, en tête-à-tête, il y a un an et demi je crois, et qui m'a laissé une impression tellement agréable que j'aime à en repasser tous les incidents dans ma mémoire. Les bras croisés sur votre poitrine, vous me regardiez de haut en

bas, toujours prête à parer le coup d'épée que vous attendiez, et pourtant je voyais bien, je sentais que vous étiez bonne et bienveillante pour moi. Enfin tout ce que je vous demande, c'est de rester toujours ce que vous êtes, et quand vous serez mécontente de moi, de me le dire sans ménagements. Ce ne sont pas des phrases que je vous fais, je vous parle en honnête homme et en frère.

Puisque me voilà en veine de franchise, il faut que je vous confesse un acte de poltronnerie. J'ai ajouté à mon manuscrit, en l'envoyant à Bock, la liste des personnes auxquelles je le priais de faire parvenir ma brochure et je n'ai pas osé y mettre votre nom. La mercuriale me traitait toujours par l'esprit et pourtant vous verrez si j'ai été modéré. A propos de mon manuscrit, vous m'adressez une singulière question: vous me demandez de quelle langue je me suis servi? Combien donc en supposez-vous à mon service! D'ailleurs, comment aurais-je renoncé à la vengeance que j'exerce sur mes adversaires, indem ich die Herren zwingen mich zu buchstabiren. Quelquefois je me donne même le plaisir d'employer des termes peu usités pour les faire recourir à leur dictionnaire.

Avez-vous lu, avez-vous au moins entendu parler du N° 153 (1 Juillet) du Hamburgischer Correspondent? Je regrette de ne pas pouvoir vous l'envoyer. A l'article Stuttgart il y est question d'une entrevue avec une députation der Evangelischen Allianz. C'est très curieux. A en croire le correspondant, on aurait livré à la vindicte publique le règne passé et notre Eglise en bloc. C'est elle qui opposerait une barrière infranchissable aux bonnes intentions du maître, qui ne serait encore une fois qu'un accident heureux parmi les siens. Pauvre Eglise! on va lui reprocher maintenant d'être raide et intraitable. Voilà où on en

arrive à force de complaisance. En fait de curiosités il faut aussi que je vous signale dans le dernier № du Rous-sky Archiv un oukase du S-t Synode, qui publie un Высочайшее повелѣніе de l'Empereur Alexandre I, о томъ, чтобы духовенство въ проповѣдяхъ не смѣло приписывать заслугамъ Государя Императора то, что есть дѣло милости Божіей *). On fait sonner bien haut le triomphe du Christianisme sur les persécutions romaines; je trouve bien autrement significatif qu'il ait résisté à la bassesse de ses serviteurs et aux attentions de ses protecteurs. Verrons-nous encore l'aube d'un avenir meilleur?...

Pardonnez-moi le décousu de ma lettre; je vous écris entre deux commissions, о појарноі команді і о казенноі налогѣ. Vers le 15 du mois prochain je serai à Samara; permettez-moi de vous donner mon adresse: Syzran, gouvernement de Simbirsk. Je vous baise et vous serre les mains. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vassilievsky, 26 Juillet (1870).

Was sagen sie, gnädiges Fraülein, zu den grossen herannahenden politischen Stürmen? Malgré l'action calmante de la campagne à laquelle il est si doux de céder, on est vexé, par le temps qui court **), de se sentir en Asie. Les journaux mettent six jours à venir de Moscou chez nous.

*) Un ordre de l'Empereur défendant aux membres du clergé d'attribuer, dans leurs sermons, à Sa Majesté ce qui est l'oeuvre de la miséricorde divine. *Note de l'éditeur.*

**) Allusion à la guerre franco-allemande. *Note de l'éditeur.*

Il me semble que depuis bien longtemps le grand moteur, que l'école allemande qualifiait de nécessité historique, s'incarnant dans les événements sans que les acteurs le veuillent et le sachent, ne s'était fait sentir d'une manière aussi palpable, contre toute probabilité et en opposition aussi directe aux petites volontés qui prétendent régir le monde.

Trouverait-on une raison suffisante pour expliquer ce qui pousse la papauté à faire scandale, en prononçant son dernier mot *) que personne ne lui demandait? Et cette guerre, dont les proportions font frémir ceux-là même qui n'ont rien à y perdre, quelqu'un l'a-t-il véritablement voulue?... J'allais vous citer un fameux vers latin qui rend d'une manière admirable l'action de ce qui dans les choses humaines constitue *l'élément*, comme puissance impersonnelle et n'ayant pas conscience d'elle-même. Si nous en sommes véritablement là et si dans le drame qui commence les chances favorables doivent être en raison inverse du degré de *Bewusstsein*, je suis tranquille pour mon pays. Qu'en pensez vous?

J'ai trouvé à la campagne plusieurs choses qui m'ont vivement réjoui. D'abord les blés sont beaux et promettent une récolte abondante, si le temps se soutient. L'école du village marche parfaitement sans que le maître ou la méthode d'enseignement y soit pour beaucoup, mais grâce au bon vouloir et à l'intelligence surprenante des élèves. L'optimisme n'est pas mon défaut, pourtant dans cette jeune génération au regard limpide et ardent à la fois, qui devine ce qu'on veut lui dire avant qu'on ait prononcé un

*) Allusion à la proclamation du dogme de l'infaillibilité du pape par le Concile du Vatican, en 1870. *Note de l'éditeur.*

mot, je salue avec assurance une race d'hommes comme le pays n'en a pas encore vu. Les pères d'aujourd'hui, triste et dernier produit du servage, déjà réduits à l'impuissance pour le bien comme pour le mal, finiront au cabaret—c'est inévitable, mais entre eux et leurs enfants qui sauront lire il y aura un abîme.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles. La guerre n'a-t-elle pas dérangé vos projets pour l'été? Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Oranienbaum, 3 Août (1870).

D'où vous est venue l'heureuse idée de m'écrire sans attendre ma réponse à votre dernière lettre? Je suis stupéfaite de tant de générosité et reconnaissante plus que je ne saurais l'exprimer, car vous ne m'avez pas gâtée en fait de correspondance, et je me suis demandé plus d'une fois si jamais il serait possible que vous oubliiez le Soll und Haben au point de dépenser un souvenir, avant l'encaisse du paiement exact des comptes passés. Mais nous vivons au temps des événements extraordinaires et j'accepte comme un développement historique la bonne surprise de ce matin. Pourquoi n'êtes-vous pas ici? Je vois que vous comprenez tellement le fond réel de ce qui se passe! Oui, nous assistons à un de ces grands jugements providentiels, qui ne se manifestent dans toute leur majesté que lorsque l'aveuglement moral des hommes n'est plus capable de faire justice du mal. Il y a dans cette action directe de Dieu quelque chose qui met à genoux les plus superbes, qu'ils soient acteurs ou spectateurs du drame. *L'école* allemande a beau se perdre dans les nuages de la spéculation, quand,

à la nouvelle d'une première victoire décisive, cinquante mille personnes massées devant le château et Unter den Linden entonnent d'un commun accord: „Eine feste Burg ist unser Gott“, il y a là le secret du triomphe, dans cette foi *vivante*, qui peut s'égarer, se fourvoyer tristement, mais qui affirme son existence réelle par ses errements mêmes et qui tient éveillées toutes les consciences avides de vérité.

Je voudrais pouvoir vous conter les détails inouïs, incroyables de la désorganisation française. L'insuffisance complète du gouvernement et la démoralisation absolue de ses agents éclatent d'une manière effrayante dans les accidents les plus simples; on se demande si le patriotisme des masses, qui ne croient à rien, sera efficace à résister longuement aux désastres, et si le malheur pourra régénérer une nation aussi cyniquement âpre aux jouissances matérielles? L'incapacité de croire à un sentiment élevé, à un désintéressement quelconque, l'habitude de n'agir que par et sur les mauvaises passions humaines, a tellement obscurci le jugement de Louis-Napoléon, qu'il est devenu la victime des plus grossières méprises, grâce aux rapports erronés des agents formés à son école. Il était *parfaitement* sûr que les états du midi et le Hanovre se lèveraient comme un seul homme contre la Prusse. Lui et les siens n'étaient plus aptes à comprendre qu'on peut être mécontent sans devenir traître à la patrie... Les catastrophes, qui ne nous touchent pas directement, nous profitent-elles jamais? Nos yeux s'ouvriront-ils à l'évidence aujourd'hui? Comprendrons-nous que les victoires *morales* doivent partout et en toutes choses précéder les conquêtes sérieuses à l'extérieur, et à l'intérieur — qu'on n'est véritablement soumis qu'aux supériorités qui éclairent et qui élèvent. Tout ceci est élémen-

taire et pourtant, excepté vous, il y a si peu de gens qui le croient; on le répète à l'envi, mais la source pure et limpide de l'idée ruisselle sur le marbre de l'indifférence et y laisse à peine la trace de son passage!

Le bruit des armes fait ombrage à la promulgation de l'infailibilité papale. Le comte Chotek qui, par parenthèse, va à Vienne prendre des instructions nouvelles, me racontait hier quelle était la marche de conduite que se sont tracée les évêques allemands et autrichiens. Sie werden das neue Dogma *ausschweigen*. Die Opposition bleibt latent, es darf kein Schisma ausbrechen; um dieses zu verhüten soll der Katechismus stillschweigend unberührt bleiben, überhaupt nirgends die Infallibilität betont werden—bis nach des Papstes Tod, und bei günstiger Gelegenheit, ein neues Concil berufen wird, auf welchem der uralte Grundsatz der Genehmigung neuer Glaubenswahrheiten durch die ganze catholische Christenheit belebt werden soll, um die unbequemen Errungenschaften der letzten Jahre zu beseitigen. J'ai cru que je n'arriverais plus au bout de ma phrase! Vous devez en être content, c'est du véritable allemand.

Que je voudrais vous dire encore de choses générales ou personnelles. Il est presque impossible d'écrire les premières et le courage me manque pour les secondes. Il vous faut en moyenne deux à trois ans pour comprendre ce que je vous dis—convenez que c'est long: les astres seuls ont le droit de répandre leur lumière aussi lentement! Lorsque je fais malgré moi des observations pratiques sur votre naturel d'étoile fixe—le soleil va beaucoup plus vite—j'en suis un peu accablée! Vous avez beau me tenir les propos les plus aimables, votre confiance en moi n'a pas la vertu de la solidité et ne ressemble guère à la sécurité complète que m'inspire votre manière de sentir, de penser et d'agir. Vous

ne m'envoyez pas votre réponse à Schirren!! Vous n'avez pas encore compris que j'accepte d'avance toutes les attaques de votre bonne épée parce que *je crois* qu'elle n'est pas trempée dans le poison des *Peaux-Rouges* et qu'on guérit ou qu'on meurt sans rancune de franchises blessures.

Ce que vous me dites de chez vous me fait un sincère plaisir—j'aime aussi à prêter l'oreille au ton moins sombre de vos prévisions d'avenir. Votre tristesse me tombe sur le coeur; quand vos amis de Moscou me disent que vous êtes accablé, j'en suis désolée pour moi, pour vous et pour le pays—on ne crée rien sans joie, c'est la joie qui rend fort, et j'attends de vous de si belles oeuvres!

Je parviens à grand peine à terminer cette lettre; depuis 2 mois je mène une existence impossible, toute extérieure, toute dissipée—cherchez-y la raison de mon silence prolongé. Aujourd'hui que votre amical souvenir m'en fait rougir, plus qu'un reproche n'aurait pu le faire, j'ai vaincu tous les obstacles, j'ai fermé ma porte sans exception et en voici le résultat. Merci de coeur, écrivez-moi bientôt, je vous en prie.

Nous restons tranquillement ici jusqu'à nouvel ordre.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vassilievsky, 23 Août (1870).

Sie sind ja durch und durch preussisch gesinnt, gnädiges Fräulein, und ihre Stimmung schreckt mich. Que dites-vous donc des procédés de Bismarck offrant à Napoléon la Belgique sans qu'elle s'en doute, soudoyant l'émeute à Paris et lui fournissant des revolvers, s'abouchant avec un aventurier comme le général Turr etc. La morgue prussienne

ne vous semble-t-elle pas au moins aussi blessante que la jactance française? J'avoue que j'aurais été profondément froissé dans ma dignité d'être moral si la France avait eu le dessus, mais il m'est impossible de ne pas reconnaître dans l'enivrement du triomphe prussien des notes fausses qui déchirent l'oreille. L'adoration de la force commence à prévaloir sur le culte de la liberté—c'est un symptôme que nous connaissons, un nouveau despotisme en germe. J'en parle en observateur, abstraction faite de toute préoccupation d'intérêt national, sans toutefois me faire d'illusion à cet égard. Il est évident que l'élan imprimé à la nation prussienne ne s'arrêtera pas à Paris. Vous avez probablement lu le fameux article de la Kreuz-Zeitung sur les représailles qui attendent les neutres. Il n'a d'importance que comme indice der herrschenden Stimmung et, sans qu'on nous en prévienne, on sait de reste qu'une concentration de forces, comme celle qui s'est accomplie en Prusse, *produit* la guerre et ne l'attend pas. Des chocs de races, comme au V-me siècle, avec chemins de fer, télégraphes et mitrailleuses — voilà ce que semble nous réserver l'avenir. Cette Prusse actuelle, qui étonne le monde et qui a pour base d'opération un réseau d'écoles, des Musik-Turn-Consum—et autres Vereine, est pourtant le produit d'un groupe d'hommes qui s'appelaient Stein, Hardenberg, Scharnhorst, Schönlein et Stegemann. Quand je songe à l'élasticité morale, dont a fait preuve la nation humiliée et brisée que ces hommes ont reconstituée, et que je compare cette époque (objet de mes études d'autrefois) avec ce que j'ai sous les yeux chez nous, je me dis qu'il faut croire en l'avenir comme les patriarches et savoir comme eux se réserver pour son propre compte.

Je n'ai encore aucune nouvelle de ma brochure. Mon

ami Bock (j'entends le libraire) ne me dit rien et à l'heure qu'il est il serait presque inconvenant de lui rappeler ses engagements. Dès que ma réponse paraîtra, vous en recevrez un exemplaire; si j'ai eu un moment d'indécision, dont je vous ai fait l'aveu, vous m'en avez puni et j'en subis la peine, mais je proteste contre votre supposition d'un manque de confiance. Non, positivement non, ce n'était pas cela. Un jour que nous causions sur la couleur politique des originaires des provinces baltiques au service de l'état, je leur reprochais d'avoir toujours soutenu la cause contraire à la liberté et vous m'avez répondu: je dois reconnaître que le reproche est fondé. Là-dessus je me suis tu, mais j'ai eu des remords. On n'est pas toujours content d'avoir eu raison, et un aveu extorqué peut être aussi pénible pour celui qui le reçoit que pour celui qui, en le faisant, rend hommage à la vérité contre ses sympathies personnelles.

J'en reviens encore à la Prusse et à la France. Il me semble impossible qu'un pays qui a salué Voltaire comme la personnification la plus éclatante de son génie national, puisse produire une Jeanne d'Arc nouvelle; mais je me demande si un autre pays, dont le ressort moral a si noblement réagi contre les épreuves de l'adversité, ne faiblira pas sous le poids des triomphes. La tentation est bien autrement rude. Ce triomphe ne serait-il pas le commencement de la fin de l'Allemagne que nous aimons! Il ne me semble pas impossible qu'en fin de compte il ne reste plus que deux Allemands de l'ancienne roche: vous d'abord et puis un peu votre très humble serviteur, qui vous baise cordialement les mains.

P. S. Comment se fait-il que je ne vous aie jamais entendu prononcer un mot de russe? Je sais bien que vous possédez la langue à fond et je me demande pourquoi je

ne m'en servirais pas pour vous écrire? Bien certainement mon français vous choque souvent et, à force de me lire, vous finirez par désapprendre l'orthographe. Je vous en préviens, prenez vos mesures en conséquence.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Oranienbaum, 6 Septembre (1870).

Faites-moi un très grand plaisir. Quand j'admire avec satisfaction le triomphe irrécusable des forces morales sur la puissance illusoire d'un régime mensonger, ne dites plus: sie sind durch und durch preussisch gesinnt! Cela me rappelle trop les affirmations péremptoires de quelques connaissances suisses piétistes, qui répétaient avec horreur que j'étais devenue catholique, parce que je voulais qu'une église fût belle, et que je me livrais avec entraînement à l'étude comme à la contemplation de Rome. De leur part de pareilles interprétations m'ont fait hausser les épaules— de la vôtre, j'en suis impatientée, pour ne pas dire que j'en ressens presque de la peine. Pourquoi ne voyez-vous jamais tout à fait wie ich es meine? J'aime tant à vous parler sans commentaires avec la ferme assurance que vous suppléiez à toutes mes inexactitudes d'expression ou de raisonnement. C'est surtout en présence des grands cataclysmes du moment que j'ai besoin de suivre avec vous le plan de Dieu et de laisser de côté les incidents humains toujours misérables au moins par un côté. Comment pouvez-vous faire attention à de petits détails oiseux, colportés et défigurés par la Gazette de Moscou, tels que les menées sourdes de Bismarck ou ses conversations avec un aventurier etc. Cela compte-t-il quand un monde croule? Cela

peut-il m'influencer dans mes appréciations et me désenchanter du mouvement national qui soulève l'Allemagne? Après vous être donné la jouissance de ces deux ou trois coups d'épingle, vous redevenez vous-même tout d'un coup et le reste de votre lettre ist mir aus der Seele gesprochen. Moi aussi je crains de voir poindre à l'horizon les errements de l'Allemagne unie et leurs conséquences fatales, lors même que l'avenir le plus proche ferait momentanément rentrer dans l'ordre, par la mort du roi et l'épuisement du pays, les tendances guerrières et despotiques actuelles. L'impérialisme transplanté en Allemagne — cela fait frémir! Tant de vertus mâles et simples mises au service d'un pouvoir conquérant — ce n'est pas là ce qu'ont voulu les grands hommes que vous admirez, régénérateurs courageux d'une patrie déchue! Mais il semblerait qu'une loi immuable fasse dévier sans cesse les individus comme les nations du culte d'un seul vrai Dieu vers l'idolâtrie et que nul n'échappe à la mort qui en est la suite inévitable.

Les races germaniques auront leur tour; l'élément slave, héritier impatient de leur grand rôle, point déjà à l'horizon — puisse-t-il comprendre à temps qu'il s'agit d'apporter dans la lutte des forces sérieuses, loyales, persévérantes... Quand j'ose énoncer ce vœu, on me regarde avec défiance: c'est peut-être une trahison baltique; tandis que le camp opposé considère chaque opinion modérée comme une défection. La douceur étant, hélas! la moindre de mes qualités, j'ai parfois beaucoup à faire pour rester juste et sereine. Aussi, combien je suis reconnaissante, émue, pleine de joie, lorsque des procédés d'une bonté délicate, comme la vôtre, viennent me surprendre! Je vous en remercie du fond de mon cœur.

Nous quittons Oranienbaum après-demain; c'est aux

Iles que s'achèvera notre automne. Plût au ciel que nous n'allions pas à l'étranger après la conclusion de la paix. Il faut que je vous parle encore d'une découverte que j'ai faite avec l'aide de M-r Sémenoff et d'une singulière expérience qui s'y rattache. La découverte est un compatriote très doué, très distingué, très original, très fier, Dieu merci, et déjà connu dans le monde savant étranger par ses travaux scientifiques dans le domaine de la zoologie et de l'anatomie comparée. Il est Petit-Russien, s'appelle Mikloukha-Maklaï, n'a que 24 ans, a fait des voyages en Abyssinie, dans la Mer Rouge, aux Iles Canaries etc. et se prépare à partir pour la *Nouvelle-Guinée*, pays à peu près inconnu, qu'il veut explorer sous toutes ses faces. Il y a là de quoi éveiller l'intérêt des plus apathiques n'est-ce pas? Fût-il Turc, on donnerait quelque attention à une entreprise aussi hardie, aussi désespérément dangereuse? Eh bien! sauf M-r Sémenoff qui lui a procuré, par la protection de la Société Géographique, un passage libre jusqu'à Batavia à bord d'un bâtiment de l'Etat qui va faire le tour du monde, je n'ai pu obtenir pour lui qu'une invitation à Oranienbaum où il a passé quelques jours. Les patriotes les plus zélés, les crieurs slaves les plus enragés, nos marins et protecteurs de la Société Géographique n'ont eu qu'une indifférence distraite à opposer au fait si rare d'un homme indépendant, qui ne leur demande rien, pas même d'encouragement moral, mais qui réclame un peu de respect pour sa science. A son tour M-r Maklaï est frappé d'avoir trouvé au Maroc l'hospitalité prussienne la plus spontanée et la plus large à bord d'une frégate, tandis que, dans son propre pays, il se sent parfaitement übersehen. Qu'est-ce donc qu'un patriotisme qui n'accepte pas même la solidarité des grandes choses? Si vous aviez été ici,

nous aurions été au moins trois compatriotes à lui tendre la main.

Adieu, gardez moi bon souvenir — merci encore une fois très sincèrement.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vassilievsky, 15 Septembre (1870).

Dans trois jours je quitte la campagne plus tôt que je ne l'aurais voulu et, vers le 1-er Octobre, j'espère pouvoir aller à Pétersbourg, si toutefois je suis sûr de vous y trouver. Je puis aussi remettre mon voyage, si votre séjour à Oranienbaum devait se prolonger. Comme c'est vous en définitive qui déciderez de mes projets, veuillez avoir la bonté de m'écrire un mot à la réception de cette lettre.

Depuis que je vous ai écrit pour la dernière fois, que d'événements et que d'enseignements se sont suivis coup sur coup!

Bientôt j'espère pouvoir en causer avec vous. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

Kamennoy-Ostroff, 25 Septembre (1870).

Nous restons ici indéfiniment, car il paraît que les plans de voyage sont ajournés sinon abandonnés et le Palais Michel subit des réparations intérieures, qui le rendent inhabitable en ce moment.

A revoir donc aux Iles; ce sera un grand plaisir que de vous serrer la main et de vous entendre parler de ce

qui se passe autour de nous en Europe et dans le pays. J'ai encore à vous remercier de la brochure *) que vous m'avez envoyée — elle est écrite avec une noblesse et une modération qui rendent bien redoutables les vérités qu'elle renferme. Croyez à ma sincère amitié.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

7 Novembre (1870).

Voici un mot de M-r Naville **) que je viens de recevoir, je me hâte de vous l'envoyer. Si je n'étais dans une disposition profondément silencieuse, je me serais fait le plaisir de vous écrire. Mais quand même je ne parlerais ni de vive voix, ni du courant de la plume, vous savez que je pense à vous avec une amitié sincère.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

11 Novembre (1870).

Voici encore un article sur la question qui vous intéresse. Il me semble vague et n'est pas appuyé de l'autorité d'une signature comme celui de M-r de Pressensé! On me le redemande quand je n'en aurai plus besoin. C'est avec une inquiétude que je ne puis définir que je vous envoie cette relation. Qu'allez-vous en faire? N'allez pas interpréter cette anxiété comme un manque de con-

*) La brochure de G. Samarine: „Otvét gg. f. Bokkou i Schirrenou po povodou Okraïn Rossii. *Note de l'éditeur.*

**) Il s'agit évidemment de la députation de l'Alliance Evangélique qui se présenta, en 1870, à l'Empereur Alexandre II, près de Stuttgart. *Note de l'éditeur.*

fiance—non, je suis parfaitement sûre que vous ne voulez et ne pouvez vouloir que l'avancement de la liberté de conscience sous toutes ses formes—et je tremble pourtant de ce qu'en soulevant cette question, une nouvelle irritation ne vienne se joindre à toutes les autres!

Quoi qu'il en soit—voici ce que vous m'avez demandé! Je vous serre la main et suis à vous bien sincèrement.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

17 Novembre 1870.

Je saisis avec empressement une occasion qui se présente à point pour vous faire parvenir ces lignes. Merci mille fois pour les renseignements que vous avez bien voulu demander à Naville. Je les attendais avec un peu d'inquiétude, car, si le témoignage de M-r de Pressensé s'était trouvé identique avec la version de J. Eckhardt, j'aurais eu à refaire toute une introduction à une publication *) que j'envoie ces jours-ci à Berlin. Heureusement pour moi il n'en est rien.

Vous trouverez ci-joint une copie exacte de l'adresse **) que toute la Douma de Moscou vient de signer ce soir il

*) Le troisième fascicule des *Okraini Rossii* paru à Berlin en 1871. *Note de l'éditeur.*

**) Voici la copie de l'adresse jointe à la lettre; nous faisons suivre le texte russe d'une traduction française.

Всемилоостивѣйшій Государь!

Пятнадцать лѣтъ терпѣливо сносила Россія униженіе небывалое, въ твердомъ упованіи, что, возрастая непрерывно, подъ верховнымъ Вашимъ радѣніемъ, она возвратитъ себѣ во время благопотребно и свободу, и силу, и должный почетъ въ сношеніяхъ вѣшнихъ. По внушеніямъ Вашей Царственной совѣсти Вы рѣшили, Государь, что эта пора нынѣ настала, что приспѣлъ часъ для Россіи и именно теперь, стряхнуть съ себя незаконныя узы, на-

y a une heure. L'original, destiné à S. M. l'Empereur sera remis à la poste demain matin et arrivera à Pétersbourg jeudi, en même temps que cette lettre. Toutefois, comme il ne sera présenté à l'Empereur que vendredi, par le ministre de l'intérieur, je vous prierai de garder la copie pour vous seule pendant 4 ou 5 jours. L'adresse a été écrite par le prince Tcherkassky et retouchée par Aksakoff. Ce qu'il y a de remarquable comme symptôme, c'est le fait

ложенныя на нее врагами. Вы не потаенно, а въявь отвергли нѣкоторыя статьи Парижскаго трактата, уже давно всецѣло разодраннаго и поправнаго тѣми самыми, кто создалъ этотъ трактатъ во вредъ Россіи. Ваше слово, торжественно сказанное во имя Русской земли и народа, не останется однимъ лишь словомъ: оно обратится въ дѣло несокрушимое. Какія бы испытанія ни грозили вамъ нынѣ, они—мы увѣрены—не застанутъ Россіи неприготовленною; они несомнѣнно найдутъ Россію тѣсно сомкнутою вокругъ Вашего престола.

Но съ болѣею върою, чѣмъ въ прежнія времена, глядитъ нынѣ Россія на свое будущее, слыша въ себѣ непрестанно духовное обновленіе. Каждое изъ Вашихъ великихъ преобразованій, совершенныхъ, совершаемыхъ и чаемыхъ, служить для нея, а вмѣстѣ съ нею и для Вашего Величества, источникомъ новой крѣпости. Никто не стяжалъ такихъ правъ на благодарность народа, какъ Вы, Государь, и никому не платить народъ такою горячею признательностью. Отъ Васъ принялъ онъ даръ и въ Васъ же самихъ продолжаетъ онъ видѣть надежнѣйшаго стража усвоенныхъ ему вольностей, ставшихъ для него отнынѣ хлѣбомъ насущнымъ. Отъ Васъ однихъ ожидаетъ онъ и довершенія Вашихъ благихъ начинаній и—первое всего — простора мнѣнію и печатному слову, безъ котораго никнетъ духъ народный и нѣтъ мѣста искренности и правды въ его отношеніяхъ къ власти; свободы церковной, безъ которой недействительна и самая проповѣдь; наконецъ, свободы върующей совѣсти — этого драгоцѣннѣйшаго изъ сокровищъ для души человѣческой.

Государь! Дѣла внѣшнія и внутреннія связуются неразрывно. Залогъ успѣховъ въ области внѣшней лежитъ въ той силѣ народнаго самосознанія и самоуваженія, которую вноситъ государство во всѣ отправления своей жизни. Только неуклоннымъ служеніемъ началу народности укрѣпляется государственный организмъ, спланиваются съ нимъ его окранны и создается то единство, которое было неизмѣннымъ историческимъ завѣтомъ Вашихъ и нашихъ предковъ и постояннымъ знаменемъ Москвы отъ начала ея существованія. Подъ этимъ знаменемъ, Государь, по первому Вашему зову, всѣ сословія народныя соберутся и нынѣ, и уже безъ раз-

de son acceptation à l'unanimité par tous les membres de la Douma, 150 à peu près. La chose s'est faite mit vollem Bewusstsein. Hier nous avons eu une réunion préparatoire de 40 personnes, composée en grande partie de marchands et de bourgeois. L'adresse a été lue et relue, commentée et discutée en bloc et en détail. Ces messieurs ont donc eu 24 heures pour faire leurs réflexions. Je vous avoue que j'ai d'abord commencé par m'opposer vivement à toute

личія званій, дружною ратью, въ непоколебимой надеждѣ на милость Божию, на правоту дѣла и на Васъ. Довѣріе со стороны Царя къ своему народу, разумное самообладаніе въ свободѣ и честность въ покорности со стороны народа, взаимная, неразрывная связь Царя и народа, основанная на общеніи народнаго духа, на согласіи стремленій и вѣрованій—вотъ наша сила, вотъ что поможетъ Россіи совершить ея великое историческое призваніе. Да, Государь, „Вашей волѣ“—скажемъ мы въ заключеніе словами нашихъ предковъ въ отвѣтъ ихъ первовѣнчанному предку Вашему въ 1642-мъ году—„Вашей волѣ готовы мы служить и достояніемъ нашимъ, и кровью, а наша мысль такова“.

Sire! Pendant quinze ans la Russie a supporté patiemment une humiliation sans exemple, dans le ferme espoir que grandissant sans cesse sous Votre égide suprême, elle recouvrerait au moment propice la liberté, la puissance et le respect qui lui est dû dans ses relations extérieures. Inspiré par Votre conscience de souverain, Vous avez décidé, Sire, que ce moment était arrivé, que l'heure avait sonné pour la Russie de secouer les liens illégitimes qui lui avaient été imposés par ses ennemis. Ce n'est pas en secret, mais ouvertement que Vous avez dénoncé certains articles du traité de Paris, de ce traité depuis longtemps déjà mis en pièces et foulé aux pieds par ceux-là mêmes qui l'avaient créé au détriment de la Russie. La parole que Vous avez prononcée solennellement au nom du peuple et de la patrie russe, ne demeurera pas une vaine parole, elle deviendra un fait indélébile. Quelles que soient les épreuves qui nous menacent aujourd'hui, nous avons la certitude qu'elles ne prendront pas la Russie au dépourvu; elles la trouveront certainement groupée en rangs serrés autour de Votre trône.

C'est avec plus de confiance qu'autrefois que la Russie envisage maintenant l'avenir, car elle sent s'accomplir en elle une régénération morale incessante. Chacune de Vos grandes réformes déjà accomplies ou en voie de s'accomplir, chacune de celles qu'on attend encore de Vous, est pour elle, en même temps que pour Votre Majesté, une source de nouvelles forces. Nul plus que Vous, Sire, n'a acquis de droits à la gratitude du peuple et nul

espèce d'adresse—le temps me manque pour vous en donner les raisons; mais une fois la question décidée en principe, j'ai soutenu de toutes mes forces le passage que vous devinerez sans que j'aie besoin de l'indiquer, et quand j'ai vu toute l'assemblée l'accepter avec connaissance de cause et conviction, j'ai signé avec les autres. Je crois que je n'ai pas eu tort, en faisant taire toute considération politique pour me rattacher à un voeu en faveur de la liberté religieuse.

n'a été payé par le peuple d'une reconnaissance plus ardente. C'est de Vous qu'il a reçu tous ces dons, et c'est en Vous qu'il continue à voir le gardien le plus sûr des libertés qu'il a reçues et qui sont devenues pour lui aussi nécessaires que le pain quotidien. C'est de Vous seul qu'il attend le couronnement des bienfaisantes réformes que Vous avez entreprises, et avant tout: l'affranchissement de la pensée et de la presse, sans lequel l'âme du peuple se flétrit, sans lequel ses rapports avec le pouvoir sont dénués de sincérité et de vérité, — la liberté de l'Eglise sans laquelle la prédication elle-même demeure sans effet; enfin, la liberté de conscience — le plus précieux des trésors pour l'âme humaine.

Sire! les affaires extérieures et intérieures sont intimement liées entre elles. Le gage du succès dans le domaine des relations extérieures réside dans la force du sentiment national et du respect de soi-même que l'Etat fait pénétrer dans toutes les fonctions de son organisme vital. Ce n'est qu'en restant fidèlement attaché au principe de nationalité que l'organisme de l'Etat s'affermirait, que les confins de l'Etat s'attachent à lui et que se fonde cette unité—legs historique immuable de Vos aïeux et des nôtres—qui a servi d'étendard à Moscou depuis sa fondation. Et aujourd'hui encore, c'est sous cette bannière que toutes les classes du peuple se réuniront à Votre premier appel, Sire, et cette fois sans distinction de conditions, — comme une phalange inébranlable, — remplies d'une confiance entière en la bonté de Dieu, la justice de leur cause et en Vous. La confiance du souverain dans son peuple, une sage réserve dans la liberté et l'honnêteté dans la soumission de la part du peuple, l'union réciproque et indissoluble entre le souverain et le peuple, fondée sur la communauté de l'esprit national, sur l'accord de leurs aspirations et de leurs croyances—voilà notre force, voilà ce qui aidera la Russie à accomplir sa haute mission historique.

Oui, Sire, Vous n'avez qu'à commander — dirons-nous en terminant, répétant les paroles dites par nos aïeux en 1642 en réponse à celui de Vos ancêtres, qui fut le premier Souverain de Votre dynastie,—Vous n'avez qu'à exprimer Votre volonté et nous sommes prêts à mettre à Votre service nos biens et notre sang; mais quant à notre opinion—nous l'avons dite.

L'année qui va commencer nous apportera peut-être de rudes épreuves, mais elle nous donnera aussi l'égalité civile en matière d'impôt et de service militaire. J'espère aussi qu'elle préparera l'affranchissement des consciences. Peut-être verrai-je encore l'accomplissement de ces trois dernières conquêtes, c'est tout ce que je désire pour mon compte.

Laissez-moi là-dessus serrer vos bonnes mains. Tout à vous sans phrases.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

21 Novembre (1870).

Il y a une heure que j'ai reçu votre lettre du 17 Novembre. Vous deviez sentir en l'écrivant quelle joie vous me prépariez par son contenu, aussi ne voudrais-je pas remettre d'un seul jour l'expression de ma reconnaissance. Sentiments, principes, beau langage — tout m'est allé droit au coeur. Je vous ai deviné avec une véritable émotion — doublée encore de la conscience des torts que j'ai eus envers vous ces temps-ci, et dont vous ne vous doutez pas. Il est un point sur lequel je n'ai jamais pu vaincre tout à fait une sourde méfiance à votre égard — c'est la tolérance religieuse. Mille appréhensions m'ont tourmentée; je ne vous ai envoyé les notices promises *) qu'avec une extrême répugnance — enfin j'ai subi une défaillance de foi, que j'expie, en vous l'avouant. Il est plus difficile de pardonner un doute que toute autre offense, je le sais bien — mais je ne puis faire autrement que d'être tout à fait sin-

*) Il s'agit de la députation de l'Alliance Evangélique, qui se présenta à l'Empereur près de Stuttgart. *Note de l'éditeur.*

cère avec vous à mes risques et périls. Ce qui me console un peu—même beaucoup—c'est de sentir une fois de plus que vous valez infiniment mieux que moi.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Mardi (1 Décembre 1870).

Pierre Vassiltchikoff se charge de cette lettre: par le temps qui court, j'aime autant éviter la poste. Votre dernière lettre m'a vivement ému et m'a fait sourire en même temps. Vous avez la bonhomie de vous supposer des torts à mon égard et vous prétendez même valoir moins que moi au moral! Je ne vous laisse ces illusions qu'à la condition que vous ne changiez pas quand vous les aurez perdues. C'est tout ce que je demande. Dites-moi toujours franchement ce que vous aurez sur le coeur; j'y tiens pour le bien que vous m'avez fait et que vous pourrez encore me faire, et je m'engage pour ma part à répondre à vos doutes avec la même franchise. Pour ce qui est de la liberté de conscience, je puis affirmer, en toute vérité, que je la veux absolue, pour tout le monde et sans restriction aucune. A cet égard mon opinion n'a jamais varié et entre vous et moi il n'y a pu avoir divergence que sur des questions de fait. Vous croyez à des promesses captieuses en vue d'amener des conversions, ce que je nie, et vous refusez de croire à de véritables persécutions dans le sens opposé, que j'ai vues et constatées de mes yeux. Mais que les faits soient vrais ou faux, nous sommes d'accord pour les déplorer et pour les condamner d'une manière absolue—c'est l'important.

A l'heure qu'il est, vous en savez certainement plus long que moi sur le sort de notre adresse. Il paraît qu'elle

gène un peu. On a glissé quelques mots au p. Tcherkassky (ceci bien entre nous), pour lui faire entendre qu'on aimerait bien la voir *corrigée*, mais je dois reconnaître, à l'honneur du p. Dolgorouky, qu'il n'a pas insisté! Evidemment, ce n'était que pour accomplir l'ordre de sonder le terrain. J'aurais beaucoup de choses à vous dire sur les tiraillements qui s'opèrent dans les *consciences*, je dis *consciences* et non pas seulement calculs d'intérêts. C'est un fait: toute approbation ou improbation venue d'en haut soulève chez nous une question de conscience. Aux yeux de la masse du tiers-état, le pouvoir est encore une autorité d'un ordre moral. Je ne sais si c'est un bien ou un mal, mais c'est toujours un levier immense et qui se brisera bientôt. Si on savait s'en servir! Je vous renvoie la note avec mille remerciements. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

5 Décembre (1870).

On m'apprend en ce moment qu'il y a une occasion pour Moscou—je n'ai que dix minutes devant moi, mais je tiens à vous remercier de votre dernière lettre et à vous dire en deux mots ce qui se passe.

L'animosité et la mauvaise joie des adversaires du prince T. se soutiennent. Il paraît qu'il était beaucoup plus avant dans la faveur du Maître qu'on ne le savait généralement. Autant j'admire l'adresse, autant j'en aime les principes éternels, autant je déplore que votre avis sage et vrai ne l'ait emporté. Quelles sont les puissances occultes, qui, à une heure donnée, aveuglent les esprits les plus pénétrants et leur font manquer le but auquel ils touchaient presque? Enfin, quoi qu'il en soit, je suis convaincue que, dans peu

d'années d'ici, les idées de l'adresse auront fait du chemin, peut-être plus rapidement que si un ministre les eût patronnées—et n'est-ce pas l'important?

On est très préoccupé ici d'une razzia faite à l'Institut forestier où professeurs et élèves ont été arrêtés en assez grand nombre. Les rêveries les plus absurdes et la conduite la plus immorale s'y donnaient la main; on y professait le culte de Karakosoff et l'athéisme le plus grossier. Un M-r N., professeur, dont la femme a joué un rôle dans les histoires d'étudiants en 1860, est dit-on l'âme de cette conspiration. L'Empereur semble profondément accablé de toutes ces menées souterraines, qu'il envisage comme autant d'ingratitude noires. Je vous demande pardon de vous nommer en cette compagnie—mais dernièrement, dans un moment d'expansion, l'Empereur qui parlait à un intime de toutes ces douloureuses expériences, a dit avec un certain attendrissement: Eh bien, pourtant Samarine que mon père avait mis à la forteresse ne parle de lui qu'avec une espèce de culte respectueux et lui rend toute justice! Comment expliquer de telles analogies? Au ministère de l'inst. publique, on a découvert des bibliothèques secrètes de mauvais livres matérialistes et socialistes, dans les gymnases à l'intérieur, surtout dans le pays des Cosaques du Don; des étudiants de l'Académie de Médecine entretenaient des correspondances avec les petits garçons et les demoiselles des gymnases et leur fournissaient les catalogues de livres en leur servant aussi de commissionnaires pour les achats!! Et l'on s'imagine venir à bout de ces éléments destructifs avec une Eglise asservie!! Enfin le prêtre de l'Université N., qui faisait la risée des étudiants et livrait la religion à tous les mépris, a été congédié pour son incapacité, croyez-vous? oh! que non! il a fait de sottes plaisanteries

politiques au début de l'une de ses leçons, et la police secrète a obtenu ce que le bon sens et la conscience réclamaient en vain depuis *douze ans*!

Adieu, ma pensée est avec vous plus souvent que d'ordinaire. Puisque vous me voulez du bien, souhaitez-moi beaucoup de patience. Il est une espèce qui me fait bouillir le sang dans les veines, ce sont les amis de Job... A vous de coeur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 30 Décembre 1870.

Vous êtes accablée de lettres à lire et à écrire, d'affaires de toutes sortes — je le sais, aussi serai-je bref et discret.

Je ne puis terminer l'année qui s'écoule sans vous dire un mot — c'est un préjugé auquel je tiens depuis mon enfance — et sans vous remercier encore une fois pour tous les bons moments et toutes les salutaires impressions dont je vous ai été redevable en 1870. Rien ne changera entre nous; je le dis avec une joie et une confiance dont je me sens fier et heureux. Autant j'ai horreur de ce que les catholiques nomment direction des consciences, autant j'éprouve la nécessité de la communion des consciences. Un mot, un mouvement d'épaules, un simple regard suffit souvent, quand il nous vient d'une personne en qui on a une confiance absolue, pour couper court à toute indécision et raffermir une bonne intention chancelante. Vous pouvez faire beaucoup de bien en ce sens — si vous ne le savez pas, laissez-moi vous l'apprendre.

Recevez mes félicitations, mes vœux et mes poignées de mains. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

(Pétersbourg, commencement de 1871).

Je vous restitue les deux livres avec mille remerciements. Après y avoir bien regardé, j'ai fini par me convaincre que ce que je cherchais était introuvable par la raison que cela n'avait jamais existé. Mon correspondant anonyme s'était tout simplement moqué de moi. Je voulais frapper à votre porte hier soir, mais j'ai appris que vous seriez dans l'exercice de vos fonctions et j'ai remis ma visite à aujourd'hui vers 8 heures.

Si vous ne me faites rien dire, je me considérerai comme reçu. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

13 Avril 1871.

Tous ces jours-ci j'étais à l'affût d'une occasion pour vous faire parvenir le troisième volume des oeuvres de Homiakoff *) et une longue lettre qui devait lui servir d'introduction. Ce soir je viens d'apprendre que Dmitrieff partait pour Pétersbourg demain matin. Impossible de laisser échapper une aussi bonne occasion, impossible aussi d'achever ma lettre pour l'heure du départ. Je n'ai que le temps nécessaire pour vous écrire quelques lignes. Laissez-moi vous adresser deux prières. D'abord veuillez bien garder pour vous seule le volume que je vous envoie. C'est un exemplaire de contrebande. Je l'ai obtenu avant l'ac-

*) *Zapiski o Vsemirnoi Istorii*, auxquelles Gogol a appliqué le surnom de „Sémiramide“. *Note de l'éditeur*.

complissement de toutes les formalités voulues par la loi et, si on en parlait, la censure pourrait faire un mauvais parti à l'imprimerie. Ce que je vous demande encore, c'est de vous abstenir de tout jugement définitif sur l'oeuvre que je vous livre, avant d'avoir pris connaissance de tout ce que j'ai à vous dire pour vous en expliquer l'origine et pour vous faire connaître le plan et le but de l'auteur.

Si vous avez la patience de feuilleter le volume, vous verrez de suite que c'est quelque chose de très indigeste et qu'il est impossible de rattacher à un genre quelconque de production littéraire, ce n'est pas même une ébauche, c'est un amas de matériaux sur lesquels plane la pensée qui doit plus tard les coordonner. Jamais l'auteur n'a songé à publier son travail, il n'a même jamais espéré l'achever. Je m'arrête pour ne pas me laisser entraîner.

J'aurais mille choses à vous dire sur bien des sujets. Si vous saviez combien vous me manquez et que de fois je songe à vous! Lassen sie mich ihre treue und theure Hand herzlich drücken. Tout à vous.

P. S. Si l'occasion s'en présentait, auriez-vous la bonté de déposer mes hommages aux pieds de M-me la Grande-Duchesse et de lui exprimer combien j'ai été heureux d'apprendre qu'elle avait bien voulu se souvenir de moi en parlant de Moscou au baron de Mengden.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

23 Avril (1871).

Vous m'avez dit un jour que je m'exprimais mieux en allemand qu'en français—souffrez que je vous rende la pareille du compliment ou de la vérité. Vous êtes décidément plus aimable en allemand que dans aucune autre lan-

gue! Vous prenez einen Anstrich von Gemüthlichkeit qui vous sied à merveille. Au fond, vous revenez à votre nature première, quand vous vous laissez aller aux vertus germaniques — le vieux sang scandinave revendique ses droits et vous rentrez dans la bonté comme dans la patrie réelle de votre coeur.

Je vous suis mille fois reconnaissante de votre envoi; il est si bien caché à tous les yeux que je ne l'ai pas même feuilleté. M. Dmitrieff vous dira d'ailleurs si j'aurais eu le temps d'ouvrir un livre ces jours-ci. Grâce au Prince d'Orange, le palais Michel s'est fait mondain comme il y a dix ans. On a ressuscité un *Jeudi* avec spectacle et souper... véritable Aztèque, descendant dégénéré d'une race royale! Sauf la forme, tout y manquait: le souffle des idées, la générosité des tendances, le brillant de l'esprit, les amis d'autrefois... Ce contraste m'a rendue un peu triste et ce n'est pas la conversation de M. Valouieff, ni les politesses du comte Pierre Schouvaloff qui eussent pu me distraire de mes impressions. M. Dmitrieff vous dira les nouvelles du jour. Nous ne quitterons la Russie qu'en Juillet. Mad. la Grande-Duchesse, à laquelle j'ai fait votre commission, veut prendre les bains de Gastein à cette époque. Est-ce votre fête aujourd'hui? Dans tous les cas, je vous la souhaite heureuse et je vais à la messe où l'on pense toujours mieux à ses amis qu'ailleurs. A vous de coeur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Franzensbad, 22/10 Juillet (1871).

J'adresse cette lettre à tout hasard à Pétersbourg, tout en me disant que vous êtes peut-être à une journée d'ici. Malheureusement ni mes recherches dans les Curlisten, ni

les questions que j'ai adressées à droite et à gauche ne m'ont rien appris sur votre séjour actuel. En quittant Moscou, j'avais l'intention de ne pas dépasser Berlin, de n'y rester que trois ou quatre jours et de revenir par Pétersbourg où je comptais encore vous trouver. Mais tout a changé, les médecins que j'ai consultés m'ont vivement conseillé une cure à Franzensbad et me voilà établi ici pour encore deux semaines. Je suis loin de m'en plaindre, car nulle part on ne se sent aussi libre de son temps et de sa personne qu'aux eaux, si toutefois on ne se sent pas attiré par la musique et le cursaal. En fait de connaissances je n'ai trouvé ici que la princesse Vorontzoff et M-me la Comtesse d'Hauterive (Hélène Stahl) dont le mari, quoique officier de cavalerie de l'ex-armée du Nord, se distingue de ses compatriotes par beaucoup de modestie et veut bien reconnaître qu'en définitive ce sont les Prussiens qui ont eu le dessus sur les Français.

Mon libraire de Berlin m'a affublé de toute une caisse de nouveautés zur Durchsicht. Après avoir mis de côté toutes les brochures sur la guerre, je m'en suis tenu aux publications philosophiques et religieuses. A en juger d'après le nombre prodigieux des éditions, ce qui maintenant domine en Allemagne n'est autre chose que le *positivisme*, inauguré par Auguste Comte, popularisé par Stuart Mill et commenté par Carus, Voght et beaucoup d'autres. On a peine à y croire. L'Allemagne, après avoir écrasé la France et s'être constituée en corps politique, l'Allemagne, dont les progrès industriels font ombrage à l'Angleterre, subit par un singulier contre-coup l'influence intellectuelle de ces deux pays dans le domaine de la pensée, auf ihrem eigenen Grund und Boden, wo Deutschland am meisten zu Hause war. La voilà revenue au point de départ de Locke, Condillac et de

toute l'école française du XVIII^e siècle qui n'admettait en fait de réalité que les perceptions des sens. Dass die Natur, als äussere Erscheinung, nur verzehrt aber durchaus nicht gedacht werden kann, dass man auf dem Gebiete des Denkens ausschliesslich mit Begriffen zu thun hat, dass die Vorgänge im Reiche des Geistes allein vom Menschen *unmittelbar* erfasst werden können — das Alles scheinen die Leute vergessen zu haben. A quoi donc ont servi Kant, Schelling, Hegel et toute la grande école philosophique, ce magnifique bouquet intellectuel dont les miettes nous ont fait vivre pendant plus d'un demi-siècle? Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette tendance prononcée vers ce qu'on nomme à tort le positivisme implique une négation absolue de toute donnée religieuse. Das ist nun ein überwundener Standpunkt. Ce n'est plus même une question qui ait le privilège de passionner les esprits comme autrefois. Man ist darüber hinaus. Il y a eu même dernièrement un cours public, je ne sais plus où, pour constater qu'à la rigueur Darwin ne défendait pas à ses disciples de croire en Dieu, à la condition toutefois que cette croyance ne soit considérée que comme affaire de goût personnel et de confort intellectuel. La presse protestante a poussé les hauts cris, mais on s'est moqué d'elle. J'ai observé si souvent dans ma jeunesse, qu'arrivé à un certain âge, tout homme devenait incapable de comprendre le mouvement des idées appelées à dépasser son niveau intellectuel, que je me méfie de mes impressions. Dans ce qui ne m'apparaît que comme une fin déplorable, il y a peut-être un commencement. Cette espèce d'atrophie de la pensée, repliée sur elle-même, n'est peut-être qu'une transformation dont je n'ai même plus le pressentiment. Dieu le veuille, mais j'avoue franchement n'y plus rien comprendre.

J'éprouve la même impression douloureuse en lisant dans les journaux le compte-rendu du procès Netchaëff, Oustinoïff, Pryjoff etc. Ein sonderbarer Schlag von Menschen! A en juger d'après la candeur de leurs aveux et d'après l'assurance enfantine avec laquelle ils se plaisent à exposer très au long les plus grosses absurdités, on serait tenté de ne voir dans toute cette affaire qu'un entraînement de jeunesse, mais tout à coup cette jeunesse, que son excessive facilité à se laisser entraîner vers un but idéal aurait dû à elle seule préserver de toute action mauvaise — vous la voyez accomplir froidement un assassinat dont la lâcheté dépasse encore la cruauté. Quel symptôme et que de tristes enseignements dans ce déplorable procès! Saura-t-on du moins en profiter en remontant à la source du mal? J'ai vu se produire sous mes yeux un changement bien remarquable et qui, je crois, n'a pas encore été constaté. A l'époque de mes Lehrjahre, la génération qui étudiait subissait directement l'influence du corps enseignant. On se passionnait pour ou contre ce qui se disait en chaire, on avait parmi les professeurs ses maîtres de prédilection, il y en avait aussi qu'on détestait franchement, mais en somme, on vivait dans le même cercle d'idées, les maîtres tenaient pour ainsi dire en main la pensée et la volonté de leurs élèves. Aujourd'hui c'est autre chose. Il y a comme une solution de continuité entre ceux qui enseignent et ceux qui écoutent. Le nombre des étudiants a augmenté, on suit les cours avec plus d'assiduité peut-être qu'autrefois, on se prépare pour les examens parce qu'il le faut, mais l'esprit des jeunes générations n'est plus là. Ce qui les domine et les façonne ce n'est plus l'Université, ce sont des influences, des livres, des personnalités du dehors. Le corps enseignant n'a plus de prise sur ses auditeurs, il ne possède

même plus le secret de leurs préoccupations, c'est une parole qui retentit dans le vide. Pour se rendre compte des causes qui ont amené ce changement, il faudrait d'abord connaître les lois générales qui règlent le mouvement dans le monde des idées; or les hommes, qui chez nous sont appelés à diriger l'éducation publique, ont beaucoup d'expérience en matière de passions et d'intérêts surtout, mais je doute fort que leurs souvenirs de jeunesse puissent leur faire comprendre ce que veut dire: subir la domination d'une idée. C'est un genre de maladie mentale dont ces messieurs ont généralement été préservés par leur bonne constitution.

Vous avez probablement entendu dire que l'assemblée provinciale de Moscou, comme beaucoup d'autres, s'était prononcée à l'unanimité en faveur de l'abrogation de tout privilège en matière de contributions directes et d'une égalité absolue devant l'impôt. Ce sacrifice tout volontaire, que le gouvernement n'a pas provoqué, qu'il a même essayé de prévenir, m'aurait rempli de joie et m'aurait fait concevoir de grandes espérances il y a une dizaine d'années. Aujourd'hui je vois les choses autrement. J'aurais préféré une résistance plus opiniâtre et plus prolongée. L'aptitude au renoncement est bien une vertu négative et une condition de progrès, mais, quand elle a sa source dans une incapacité absolue à toute espèce de résistance, elle témoigne en même temps d'un relâchement social qui explique pourquoi, l'oeuvre négative une fois accomplie, les forces vives et l'initiative spontanée manquent pour remplir le vide. Nous sacrifions tout avec une facilité inouïe et qui étonne le monde parce que nous avons horreur des efforts qu'exigerait une lutte soutenue. Si ces lignes venaient à tomber sous les yeux de MM. Bock, Schirren et Eckhard, que n'en ferait-on pas! A propos de Bock, avez-vous vu sa dernière bro-

chure? Il y a un compte-rendu assez curieux sur l'audience accordée l'année passée par l'Empereur aux députés de la Société Evangélique; il y a aussi une longue déduction (plus de 10 pages) pour prouver que je ne suis en effet qu'un agent du comte Schouvaloff, par lui renseigné et inspiré.

Vous avez certainement vu dans les journaux allemands que la grande députation protestante qu'on attendait d'Amérique s'est rendue à Stuttgart et a été reçue par l'Empereur. Ces messieurs se sont basés dans leur requête sur le fameux rapport du comte Bobrinsky. Les journaux ne donnent pas encore la réponse qui leur a été faite. Ainsi donc cette liberté de conscience que réclament vainement depuis tantôt 200 ans nos sectaires et qu'on refuse à la municipalité de Moscou, nous la devons peut-être à une pression du dehors, si toutefois on ne préfère pas en faire un nouveau privilège à l'usage exclusif des provinces Baltiques—ce que je crois plus probable. Wie mir dabei zu Muthe ist, können sie sich leicht denken... Mais en voilà assez. Je ne m'excuse pas de mon interminable verbiage—il y a si longtemps que je vous laisse en repos... Si vous avez le loisir de m'écrire un mot, adressez à Moscou, je ne reste ici que deux semaines. Je voudrais bien vous prier d'enfreindre, ne fût-ce qu'une fois, votre système de mutisme absolu sur tout ce qui vous regarde personnellement, mais je crains bien que ce ne soit peine perdue. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Oranienbaum, 30 Juillet (1871)

Il y a quinze jours aujourd'hui que j'ai reçu votre lettre de Franzensbad. Grâce à votre mutisme absolu et aux informations fabuleuses du pr. Obolensky je vous croyais à

Samara, où j'espérais bien un peu que la solitude, le silence et l'ennui réagiraient sur vos facultés de correspondance. Franzensbad ayant rempli les conditions voulues, je vous sais un gré extrême d'y avoir obéi et n'eût-ce été le terme arbitraire fixé par vous-même, j'aurais répondu de suite à votre lettre qui m'a fait un plaisir infini. Je me ressentirais encore plus de votre long silence—très naturel d'ailleurs—si je ne prenais ma part des épîtres que vous adressez à la Russie entière. Figurez-vous que j'ai lu et relu votre travail sur l'impôt *).—A travers le brouillard de mille détails inconnus, les idées générales m'arrivaient si claires, si grandes, si généreuses, qu'elles couvraient tout le reste de leur lumière et que j'en ai ressenti une jouissance sans partage, bien supérieure à l'intérêt presque douloureux que je ne puis m'empêcher d'avoir pour vos autres productions littéraires.

Comme je regrette de ne pas vous avoir vu cet été! Qui sait quand nous nous retrouverons. Le voyage de M-me la Grande-Duchesse se remet d'une semaine à l'autre par suite d'un coup violent qu'elle s'est donné au bras en montant en wagon. La contusion a amené une enflure qui ne se dissipe pas tout à fait; on ne veut pas partir avant un rétablissement complet et je crains que notre retour ne se diffère dans la même proportion. J'ai suivi le procès Netchaëff avec une extrême attention; les interrogatoires et les débats forment un volume entier; c'est en vain que dans la bouche de qui que ce soit: juges, avocats, accusés, j'ai at-

*) La „Sovremennaïa Liétopis“, supplément hebdomadaire de la gazette de Moscou, avait publié, dans son N^o du 16 Juin 1871, le Rapport de la Commission du Zemstvo du gouvernement de Moscou sur la réforme des impôts prélevés par tête (capitation). G. Samarine était le président de cette commission et c'est lui qui avait rédigé ce rapport. *Note de l'éditeur.*

tendu les mots de Dieu, devoir, mal ou bien, repentir! Laissons de côté les grands criminels, mais les soi-disant honnêtes gens, ceux qui sont les gardiens de la morale publique? Oui, je dirai plus, je n'ai rencontré *personne*, dans le public très varié que j'ai l'occasion de voir, qui ait envisagé les actes et les opinions de ces malheureux jeunes gens au point de vue du péché, du mal, de l'infraction notoire à une loi intérieure. L'absence *complète* de l'Eglise, dans son expression *indirecte*, m'a excessivement frappée. Et que de magnifiques éléments elle eût pu spiritualiser. Il y a une abondance de dévouement désintéressé, de sentiments fraternels, de simplicité au fond même de cet abîme d'horreurs, qui m'attendrit malgré moi.... J'aime mieux me taire, car un coeur qui déborde outrepassa la mesure, et le mien est dans une *himmelschreiende* Stimmung. Quelle belle expression! Lorsque, en vain, on a fait appel à la justice ou à la compassion des hommes, il arrive un moment où les faits crient vers le ciel—et jamais en vain!

Je ne vous ai pas remercié encore pour vos différents envois; j'emporte Homiakoff en voyage afin de le mieux étudier dans le silence de quelque vallée perdue. Ici, la sociabilité ordinaire d'Oranienbaum me prend beaucoup de temps et puis je vais souvent en ville, où les Dîners à bon marché m'absorbent autant par leur théorie, qu'il s'agit de bien élucider, que par leur pratique quelque peu fatigante. Là aussi, j'ai l'occasion d'observer la physionomie de classes inconnues, que je comprends mieux à mesure que je surmonte le dégoût primitif que j'éprouvais au milieu de cette foule tant soit peu malpropre. Vous voulez que je vous parle de moi—eh bien! je vais me confesser d'un sentiment qui, je le sais, doit vous déplaire beaucoup.—Me trouver pendant six heures de suite au milieu de centaines d'individus qui

s'essuient la figure avec leurs serviettes, qui mangent—ah! ne m'y faites pas songer! qui débordent de vulgarité—c'est un sacrifice de la difficulté duquel je suis honteuse, car il me donne la mesure exacte de mon manque de vraie charité. Néanmoins, le public des Dîners à bon marché et moi nous avons fini par devenir bons amis et je ne désespère pas de vaincre un jour, jusqu'à la soumission la plus entière, mon exclusivisme — allemand — dans ses impressions extérieures.— A quoi bon ces détails personnels? Vous l'avez voulu et c'est bien pour vous obéir que je viens de remplir de moi toute une page. Vous-même d'ailleurs ne le faites jamais— et quoique je sois très peinée parfois d'apprendre par d'autres que vous êtes triste ou malade, je ne m'en irrite guère, parce que je comprends si bien le procès intérieur qui amène votre silence! Je vous l'expliquerai par les paroles d'un jeune ami à moi que vous connaissez aussi, M-r Mikloukha-Maklaï. Il écrivait dernièrement à sa soeur d'un des ports de la Patagonie: „Tu me reproches de ne pas te donner de plus amples détails sur moi-même et en partie tu as raison. Mais à mesure que la grandeur de mon entreprise et la portée des résultats scientifiques que j'en attends se révèlent à moi davantage, *l'idée* me possède de plus en plus, mon individu recule au second, au troisième plan, et *j'oublie* tout simplement de parler de lui“. N'est-ce pas cela? Ce que l'idée est pour les hommes, le soin d'autrui, dans toutes ses ramifications, ne peut-il pas le devenir pour les femmes? Et les retours sur soi-même, sur ses luttes, ses défaillances, ses joies intimes, ne devraient-ils pas se réserver à ces entretiens sans réticences et sans arrière-pensées, où l'âme entière se donne dans ses aspirations les plus élevées comme dans ses moindres faiblesses humaines? Pour cela il faut la parole vivante, l'influence

affectueuse de l'ami qui écoute, le concours de mille petites circonstances fortuites.... une espèce d'irréflexion qui fuit la parole écrite.

Adieu, que Dieu vous garde! Conservez moi votre bonne amitié! A vous de coeur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

(1871).

Entre l'auteur de cette lettre *) et M. de Bock il y a divergence d'opinions, non pas sur la légitimité morale des moyens mis en mouvement, mais uniquement sur leur opportunité. Transformer une question de politique intérieure en question internationale, amener l'Allemagne contre la Russie, qu'en style officiel on veut bien encore appeler la *commune patrie* — pourquoi pas, si ce système devait aboutir au but qu'on se propose, mais ne commet-on pas la faute de trop compter sur l'appui de la Prusse? Toute la question est là. Je reconnais volontiers qu'elle est discutable, il y a du pour et du contre, quoique personnellement j'incline plutôt vers l'opinion de M. de Bock. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Laissez-moi poser une autre question. Si la Prusse actuelle apprenait que, dans l'une de ses provinces nouvellement annexées, il existe un parti qui provoque une intervention française, pour protéger les intérêts locaux de cette province contre l'action du gouvernement prussien, et si, pour rassurer M. de Bismarck, on venait lui dire qu'en revanche un autre parti condamne ce mode d'action parce qu'il doute de l'efficacité d'une intervention française — M. de Bismarck se déclarerait-il satis-

*) Nous ignorons de quelle lettre il est question. *Note de l'éditeur.*

fait? Accepterait-il une condamnation *de ce genre* comme une preuve suffisante de dévouement à la Prusse? Reconnaitrait-il que c'est là tout ce qu'on peut demander à de bons citoyens? N'y regarderait-il pas à deux fois avant de mettre les hommes de ce second parti (du parti des sages et des modérés) à la tête de l'administration, des tribunaux, des armées prussiennes?

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

11 Avril (1872).

Je suis sur le point de partir pour la Courlande où je passerai quelques semaines, peut-être deux mois. Si j'ai beaucoup de courage, je vous écrirai de Libau; ce sera même un plaisir particulier pour moi que de vous dire là, comme partout ailleurs, combien votre souvenir m'est présent et cher. Que Dieu vous garde. Toute à vous.

Est-ce là le livre que vous désiriez? J'y joins une brochure très bien faite et très brave — au point de vue matérialiste et grossièrement nihiliste de l'Académie de Médecine chez nous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Libau, 23 Avril 1872.

Je ne sais trop si c'est votre fête aujourd'hui, n'importe, j'en veux prendre le prétexte pour vous souhaiter une fois de plus ce qu'il y a de meilleur. Au fond le St-Georges du mois de Novembre devrait vous aller mieux comme patron et directeur de conscience avec son humeur guerrière et ses grands coups de lance. Me voilà au milieu des dragons que vous tentez d'abattre. Qu'ils sont inoffensifs, grand

Dieu! et qu'il fallait un ardent désir de mettre flamberge au vent contre quelqu'un ou quelque chose pour leur courir sus! D'instinct, je vous disais cet hiver ce que j'ai trouvé ici. Hélas! je n'avais que trop raison! Le niveau de l'intelligence, la capacité d'action créatrice sont bien peu remarquables! Les motifs irrésistibles de l'industrie, du commerce, des intérêts communs, offriraient si facilement la solution d'un problème, impossible à résoudre par la force, sans en dégrader l'objet. Le provincialisme, tel qu'il existe chez nous, n'est capable après tout que d'un courage passif: la résistance est son arme favorite, mais impuissante à la longue, quand on ne l'aiguise pas par les mauvais engins qu'on lui oppose. Si j'étais Souverain, que je me féliciterais d'avoir, dans un coin de mon empire, au moins une poignée de sujets, capables de cette ténacité bornée, qui préfère ce qu'elle croit *son droit* aux plus belles innovations. Dans certains cas, lorsque l'opiniâtreté devient trop irrationnelle et l'égoïsme particulariste trop flagrant, n'a-t-on pas à la dernière extrémité la ressource de leur passer résolument sur le corps! Mais en général, pour l'ordinaire de la vie, quelle bénédiction dans un empire sans traditions que ces ennuyeux éléments de résistance si utiles partout, dans les affaires de l'Etat comme dans les entraînements imaginatifs des doctrines sociales.

Je suis tombée ici dans ce qu'il y a de plus petite ville et de moins attrayant en Courlande. Une demi-douzaine de sociétés diverses, mais toutes exclusives, existent les unes à côté des autres. L'aristocratie n'est représentée que par des familles ruinées, obligées de recourir aux écoles publiques pour l'éducation de leurs enfants, et par une légion de vieilles demoiselles nobles, qui vivent de sous avec le décorum dû à leur naissance. Dans le nombre, j'ai

trouvé une cousine à ma mère, une D-elle de Medem, fort âgée déjà, qui brode et tricote admirablement et travaille du soir au matin à tous les trousseaux de ses jeunes parentes avec une irascibilité de caractère et une hauteur digne de son vieux nom. Elle gagne ainsi sa vie, ne demande jamais rien à personne et trouve encore moyen de donner à de plus pauvres qu'elle. Cette fière indépendance pourrait-elle être compatible avec une nature plus molle et plus aimable? Nos vertus ne doivent-elles pas toujours être rachetées par des défauts qui prennent racine dans le même sol généreux qu'elles—comme cette ivraie dont parle le grand Semeur de l'Ecriture et qu'il laisse grandir sans crainte à côté du froment. Les marchands, de vraies figures de Téniers, caractéristiquement vulgaires, forment encore un cercle déterminé par la fortune. Le corps enseignant vit aussi à part, il dédaigne l'inculte compagnie de la majeure partie des trafiquants et n'est guère admis chez les hobereaux du terroir.

La société russe, composée d'employés de la douane, de quelques officiers et ingénieurs, jouit d'une réputation peu flatteuse sous le rapport de la moralité. Elle a son point de réunion dans la maison ouverte de N., dont la femme fait jouer à son vieux mari le plus sot des rôles. On boit, on joue chez eux, on y mène cette vie large, encombrée de dettes, que les provinciaux ont en horreur et qui est pour eux le synonyme de dissolution... Il en est résulté un antagonisme sourd, haineux, qu'il serait faux de qualifier du nom d'opposition nationale, mais qui en a l'air et qu'on exploite dans ce sens de part et d'autre. L'archiprêtre de l'Eglise orthodoxe, Fassanoff, est fort estimé; on lui sait gré de sa tenue honorable et personne ne songe à médire de lui. En revanche le second prêtre fait scan-

dale par ses distractions bachiques. J'aurais beau jeu pour signaler les défauts d'un autre genre du clergé et de la société allemande, c'est surtout son étroitesse égoïste—ridicule et stupide dans l'individu, qui révolte dans la masse.

Néanmoins, examinez les résultats de l'action d'ensemble de ces mêmes êtres peu sympathiques. Libau a deux orphelinats très bien tenus, trois écoles élémentaires (je ne parle que des établissements qui dépendent de la ville), une école de navigation, un asile pour les petits enfants, un hospice, eine Turnhalle, un théâtre, deux jardins publics, un parc arraché aux sables de la mer, que sais-je encore!! Les deniers publics sont comptés et administrés avec une lenteur et une probité immuables. Les révolutionnaires parmi les Rathsherren — et il y a des rouges même entre eux — travaillent, il est vrai, pendant quinze ans, à obtenir un progrès, quelque utile qu'il soit— mais une fois votées, les sommes ne se retirent jamais, la surveillance est constante et chacun tient à honneur de faire face à ses engagements, aujourd'hui comme hier et demain et toujours. Comme on pourrait sagement et libéralement gouverner ce pays et en faire une mine d'or pour la patrie commune! Depuis que je vous connais véritablement, vous savez que j'aurais désiré voir les provinces Baltiques entre vos mains. Cette ingénieuse combinaison porterait les meilleurs fruits. Vous feriez enfin respecter cette Russie qu'on craint et qu'on méprise; les provinces, d'abord justement épouvantées, se soumettraient vite à une force réelle, incapable d'abuser de ses droits et riche en bénédictions pour ceux qui lui seraient confiés... Tout ceci a l'air d'un enfantillage n'est-ce pas? et pourtant que de vérités dans le sentiment qui dicte ces rêves!!!

Adieu, je vous serre la main et suis à vous de coeur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 15 Mai (1872).

Vos deux dernières lettres, celle qui accompagnait l'envoi d'un livre et surtout la dernière datée de Libau, m'ont vivement réjoui. Après mon départ de Pétersbourg, je m'en suis beaucoup voulu de vous avoir parlé de ce livre que vous ne pouviez éprouver aucun plaisir à me faire parvenir. C'est une faute que je ne commettrai plus. Vous n'aimez pas qu'on vous parle de vos lettres, je le sais, et pourtant j'affronte votre mécontentement. Vous n'avez qu'à croiser les bras et à prendre l'air froidement résigné qui plus d'une fois m'a coupé la parole. Le fait est que je me sens gamin en votre présence sans en être humilié le moins du monde. Personne ne m'a fait rentrer en moi-même et réfléchir autant que vous. Je vous l'ai dit: il y a des passages dans vos lettres, des mots prononcés et oubliés par vous qui me reviennent souvent à la mémoire et que je sais par coeur. Vous devez avoir une bonne dose de fierté (car au fond c'est cela) pour ne jamais avoir éprouvé sérieusement la tentation si légitime d'une activité littéraire publique. Si je savais rendre comme vous ce que je vois et ce que j'éprouve, avec la même précision, la même absence d'efforts, sans jamais tâtonner, ni dépasser la mesure d'une seule ligne, j'écirais des volumes. Votre tableau de Libau est un petit chef-d'oeuvre — je puis en juger car je connais le milieu social — et ce que vous dites de la situation générale du pays est plein de vérité. Il n'y aurait qu'à compléter ce que vous dites, sans en rien retrancher. Personne plus que moi ne reconnaît la valeur morale et la nécessité politique d'un esprit de résistance partant d'un

fond de convictions sincères, quand même elles seraient étroites. Chez ceux qui le possèdent et qui s'en servent, c'est le signe distinctif de tout *caractère* dans le sens anglais du mot—pour ceux contre lesquels il s'exerce, c'est un procédé pédagogique des plus efficaces. Mais quand on use de la résistance légale et modérée pour son compte, il faudrait en reconnaître la légitimité pour tout le monde. Malheureusement, c'est le contraire qui arrive. Pour être bien sûr de pouvoir impunément résister chez soi, on fait métier de condamner toute résistance en principe à Pétersbourg et on s'acharne à la mâter partout où elle semble pouvoir surgir en dehors des provinces. Croyez-vous, par exemple, que le jour où la Troisième Section s'aviserait sérieusement de fixer la justice d'un regard de convoitise, le comte N. se refuserait à faire la traite, lui qui sait si bien traîner en longueur la réforme des tribunaux livoniens? Des dizaines de garçons appartenant à des familles orthodoxes font leurs études à la Peter-Schule protestante de Moscou, rien de mieux! En Livonie, le consistoire protestant déclarait récemment qu'il n'intenterait plus aucune poursuite contre les pasteurs de la province pour avoir administré des Sacrements à des membres de l'Eglise grecque, il a eu raison, et toute la presse allemande a applaudi à cet acte de courage. Or, il arrive que ces jours-ci, ce même consistoire lance un avertissement comminatoire au *Petro-pavlovskoe Bratstvo* de Riga pour avoir osé accepter des élèves protestants qu'attirait à l'école, tenue par la confrérie, l'enseignement du russe. J'ai le papier en main. Il se termine par la demande d'une liste bien exacte des parents coupables pour aviser contre eux. Ce fait, les journaux allemands n'en parleront pas, bien entendu. Ils préféreront reproduire le rapport du D-r Wurstemberger et bon nombre

de renseignements semblables sur le triste état des écoles russes et sur leur incapacité absolue à faire concurrence aux écoles allemandes. Des mesures, ayant pour but avoué de bâillonner la presse russe, se préparent à Pétersbourg et ces mêmes journaux les approuvent d'avance, tous sans exception, les plus libéraux en tête. Personne n'ignore qu'ils ne font que reproduire les correspondances toutes prêtes qui leur arrivent de Riga, Dorpat et Pétersbourg. Tout cela est peut-être de bonne guerre, mais en tout cas, c'est la guerre.

Je suis heureux de vous entendre dire que vous acceptiez mes intentions et que vous auriez même consenti à me laisser mettre la main à l'oeuvre. Puisque c'est un rêve que nous faisons ensemble, laissez-moi vous dire que si l'absence de tout sentiment hostile et de toute disposition à revenir sur le passé et à récriminer pouvaient suffire, j'aurais peut-être été assez fou pour tenter l'épreuve, Dieu et vous m'aidant. C'était bien au fond une oeuvre de paix que j'avais en vue en commençant mes publications, et si j'ai été acerbe et dur en paroles, c'est qu'au point où en étaient les choses, il fallait faire scandale pour être écouté. D'ailleurs une paix n'est solide qu'à la condition que les deux parties contractantes aient bien conscience de ce qui leur revient de droit. Or, il s'agissait bien plus de faire comprendre au gouvernement qu'il cédait trop, que de faire revenir les provinces sur des prétentions exagérées. Malheureusement j'ai commencé trop tard.

Dans une nouvelle, que publie le *Rousskiy Vestnik*, l'auteur met en scène la Princesse Daschkoff au déclin de ses jours. Il lui fait répondre à un visiteur qui veut lui faire espérer la venue d'un temps où une entente fraternelle s'établirait entre les Russes et les Polonais: „Ce temps ne

viendra pas, car il est passé; nous l'avons laissé échapper sans en profiter". On peut en dire autant des provinces Baltiques. La fusion de l'élément allemand local avec le grand corps germanique s'est accomplie sous nos yeux dans le domaine des idées et des sentiments. Il ne s'agit plus aujourd'hui de conflit entre une province et l'Etat dont elle fait partie, ce conflit s'est transformé en lutte entre deux races et ne forme plus qu'un épisode, une escarmouche d'avant-garde qui précède la grande journée. Voilà ce qui envenime et rend insolubles les questions les plus simples et les plus insignifiantes. La même chose se passe en Bohême, dans les Confins Militaires et sur d'autres points. L'Allemagne tout entière le sent bien et s'y prépare, nous seuls semblons ne rien prévoir. Nous attachons une importance ridicule aux dispositions personnelles, à tel ou tel propos attribué à l'Empereur, au prince Frédéric, ou au comte Bismarck, et nous oublions trop facilement qu'il y a en Allemagne une puissance qui s'appelle l'opinion publique et qui tôt ou tard s'impose au gouvernement. Pour se rendre compte de la situation, il serait bon, ce me semble, de s'informer un peu de ce qui s'enseigne dans les écoles primaires, de ce qui se dit dans les clubs des sous-officiers, de ce qui s'imprime et se lit dans les très petits journaux qu'on affecte de mépriser et qui, en attendant, font leur chemin dans les campagnes et les faubourgs. Récemment encore je lisais dans une de ces feuilles une conversation entre un Prussien et un originaire des provinces Baltiques: „Quand donc notre tour viendra-t-il?“ demandait le Livonien.—„Patientez encore un peu“, répondait le Prussien. Tout cela n'est rien, dit-on, comme un sou n'est rien non plus et cependant ce sont ces petits sous qui, en s'accumulant, forment les gros capitaux devant lesquels on s'incline.

Quand je tâche de me rendre compte de ce qui attend mon pays, portant dans ses propres entrailles le même élément qui arme contre lui à l'extérieur, beaucoup de choses me font frémir, mais il en est une qui me rassure quant à l'issue de la lutte que je ne verrai pas. Ceux des nôtres, qui connaissent les dispositions de nos voisins et d'une partie de nos concitoyens à l'égard de la Russie, n'en conservent pas moins leur lucidité intellectuelle et morale à l'endroit de l'Allemagne. Ils apprécient sans le moindre effort le génie d'une race qui leur est hostile et rougiraient d'être injustes vis-à-vis des individus comme de la nation tout entière. S'il en était autrement, la partie éclairée du public s'indignerait et les ferait taire. Partout où domine l'élément allemand, c'est le contraire. Dès qu'il s'agit de la Russie ou d'un Russe, les intelligences semblent se troubler et les consciences se taisent. Les esprits les plus véridiques acceptent le mensonge volontaire comme moyen d'action; des hommes honorables sur tout autre point se lancent tête baissée dans la calomnie, et le public laisse faire: personne ne réclame, personne ne rappelle à l'ordre. Ceci me fait espérer que, quels que soient les mécomptes et les humiliations par lesquelles nous aurons à passer, si un jour de revanche arrive, nous ne céderons pas aux tentations de la vengeance.

Avez-vous lu ou parcouru dans le *Vestnik Evropy* une série d'articles de notre ami Kavéline *) sur les questions psychologiques du jour? C'est très sec, très pénible à lire, mais il y a beaucoup de travail consciencieux, beaucoup de fond et le style est d'une précision remarquable. L'auteur

*) Ces articles ont paru en volume, en 1872 sous le titre de, „*Zadatchy: Psichologii K. Kavélina*“. Note de l'éditeur.

se sent dans une impasse et voudrait bien en sortir sans se résigner à s'incliner devant ce qu'il croyait brisé! Il espère sauver du naufrage la liberté morale et la conscience, tout en jetant à la mer l'idée d'un Dieu qui n'est pas seulement créateur et législateur en matière générale, mais qui, en même temps, exerce une action providentielle sur l'individu et lui inspire la force qu'exige l'accomplissement de toute loi morale. Ce n'est pas nouveau, mais ce qu'il y a de remarquable, c'est la bonne foi, l'honnêteté avec laquelle Kavéline signe ce singulier compromis. Je lui ai promis quelques observations par écrit et je n'en ai encore rien fait. Je me demande si le pousser à une solution plus logique, qui lui répugne encore, serait un service à lui rendre? Ne vaudrait-il pas mieux le laisser se convertir lui-même? Qu'en pensez-vous?

J'adresse cette lettre un peu au hasard à Libau tout court. Vous ne m'avez pas donné d'indications plus précises. Laissez-moi vous faire une proposition: ne m'écrivez longuement que quand vous vous y sentirez franchement disposée, sans jamais vous l'imposer — c'est une idée qui me tourmente et je veux en avoir le coeur net — mais tenez-moi au courant de votre séjour ne fût-ce que par une ligne. La maladie de mon frère, les affaires de la *Douma*, les examens à mon école etc. etc. me retiendront à Moscou, probablement jusqu'à la mi-juin.

Tout le monde a quitté Moscou, mais bientôt il y aura reflux pour l'exposition. Je ne sais si je vous ai dit que la *Douma* de Moscou avait demandé, sur une motion que j'ai faite il y a quelques mois, que la subvention obligatoire, exigée de la ville pour l'entretien des théâtres, soit réduite aux proportions de la subvention que paie Pétersbourg pour le même objet. En même temps la *Douma* s'engageait à faire

de la somme déduite deux parts égales, à en convertir une en subvention annuelle au Conservatoire et à employer l'autre au profit des écoles primaires de la ville. Cette subvention aurait assuré l'avenir du Conservatoire. Ces jours-ci nous venons de recevoir du Ministère de la Cour un refus formel, dont je vous enverrai copie en l'adressant à Pétersbourg. Au lieu de Glück et de Mozart nous aurons comme par le passé des couplets de vaudeville, des vagues en toile, des rochers en carton etc. Tout à vous sans phrases.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 28 Mai (1872).

Voici l'affaire sur la subvention aux théâtres dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Si j'ai tardé à vous l'envoyer, c'est que, ces derniers temps, nous avons eu des chagrins de famille qui m'ont empêché de songer à autre chose. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

1 Juin (1872).

J'ai appris par les Obolensky le grand chagrin qui vous a frappé; il me semble inutile de vous dire que j'y prends la part la plus vive. Quand même la mort d'un être qu'on aime serait imminente depuis longtemps, le moment où il n'est plus, où sa place reste vide dans le cercle de famille, est toujours le moment d'une grande douleur, dont personne ne peut juger la poignante amertume avant d'avoir passé par cette destruction de ce qui est pour tous l'unité fondamentale du coeur—la famille. Je vous remercie bien d'avoir

songé à m'envoyer le papier concernant le Conservatoire. M-me la Grande-Duchesse a été très touchée de cette attention, car les destinées du Conservatoire de Moscou sont un de ses soucis permanents. Merci encore pour votre lettre qui m'a été renvoyée de Libau — j'y répondrai une autre fois et bientôt, car j'ai toujours à présent du plaisir à vous écrire, et j'en aurai bien plus quand je vous aurai dit ce qui met un dernier reste de gêne dans ma correspondance.

Adieu. Les fêtes de la Pentecôte sont proches; de toutes les manifestations de Dieu, celle-ci me va le plus directement à l'âme. Depuis l'enfance, l'idée du Saint-Esprit descendant sur les hommes de bonne volonté m'a donné des frissons d'attente religieuse. Que le Seigneur soit avec vous ce jour-là et toujours! A vous de coeur.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Kamemoy Ostroff, 16 Juin (1872).

Votre cousin part demain; il emporte ma lettre et mille regrets égoïstes. Après lui, le désert en fait d'amis, et rien qu'une population d'ennuyeux, d'indifférents et d'hommes d'Etat triomphant dans le vide. La nature a bien raison d'en avoir horreur. Je vais donc me créer un monde silencieux, à part, celui des livres et des correspondances sincères; vous êtes le premier à l'inaugurer. Souffrez néanmoins que je mette en tête un chapitre d'introduction qui vous sera spécialement dédié: „De la flatterie sérieuse et de ses conséquences puériles et mortelles“. La flatterie sérieuse—c'est vous en personne. Croyez-vous vraiment pouvoir me dire impunément avec un accent plein de conviction que ma dernière lettre est un petit chef-d'oeuvre?

N'oubliez pas que vous êtes *vous*, que par conséquent chaque mot d'encouragement ou d'éloge marque tant soit peu dans le Bewusstsein de ceux à qui vous l'adressez. Songez encore que je suis *moi*, que j'ai beaucoup d'amitié pour vous et l'habitude de vous croire, là, tout de suite, bêtement! Et maintenant représentez-vous les conséquences du chef-d'oeuvre! Ce qu'il y a en moi de plus vivant, c'est la conscience nette de ma silhouette morale, découpée en noir. J'y tiens avec rigorisme, je l'ai toujours défendue victorieusement en moi-même contre les nuages roses, ou verts, ou bleus, dont on a tant essayé de la colorer! J'ai établi à l'entour une bonne large plaine, aride et pauvre; on n'en saurait approcher par des chemins couverts ou fleuris, car le plus petit ennemi s'y dessine à l'horizon. Mais quand *vous* arrivez tout carrément en ami et que vous me dites sans plus de façon: „Pourquoi résisteriez-vous aux jouissances de la littérature? Vous êtes pleine de talent, vous n'avez qu'à vouloir..." Pardon, ou je ne m'y entends pas, ou ce n'est ni plus ni moins qu'un assassinat. Ma Selbsterkenntniss troublée, effarée, ne songe pas à l'ennemi, elle boit à la coupe que vous lui présentez — elle est malade, elle est morte. Voilà la face tragique de la question, le ridicule est à côté. Supposez que je m'embarque bel et bien sur l'océan houleux de la publicité. Qu'y lancerai-je? Un livre? Oh, que non! C'est chose grave que d'affronter un sujet quelque peu intéressant et d'en vouloir épuiser la profondeur; il faut pour cela des études ardues, de longues méditations, une capacité d'analyse et une aptitude synthétique qui se combinent rarement dans le cerveau d'une femme. De prime abord, ma Selbsterkenntniss ayant encore un souffle de vie, j'y renonce, vous aussi, car je vous consulte nécessairement et vous commencez à vous effrayer un peu d'a-

voir si bien réussi. Pas de livre — une brochure sur un sujet à l'ordre du jour — un récit, pas trop long, peu savant, spirituel plutôt que réfléchi, piquant, plein de verve, qui enlève et amuse. Grand Dieu! Me voilà en présence de tous ces adjectifs — je mords à l'hameçon et je m'efforce d'être à la hauteur de votre attente. J'écris, j'efface, je rature, je ne suis pas gaie du tout, ni piquante non plus, ni savante le moins du monde, — oh! pour cela je reste fidèle au programme! Enfin l'oeuvre est achevée. Je la sou mets à votre critique clairvoyante. Vous voilà fort embarrassé à votre tour. Vous êtes surpris, vous vous frottez les yeux — est-ce bien cela? Que c'est pâteux et blafard et doctrinaire! Hélas! de l'ennui allemand tout pur! Vous me dites votre avis; je vous trouve très variable dans vos appréciations. Vous aurez eu de l'humeur ce jour-là! Un talent comme le mien ne se fourvoie pas! Je me suis prise au sérieux pour de bon. En voilà une seconde, si la première vous déplaît. Ou bien que pensez-vous d'un troisième essai? Ma facilité ne me fait plus défaut. Que vous aviez raison, — je me reconnais à présent! Pourquoi n'ai-je pas essayé dès ma jeunesse de parler haut à un public attentif? Il faut du temps aux véritables chefs-d'oeuvre pour se frayer leur chemin, — je ne verrai plus ma gloire!... Et les opuscules se suivent et les brochures pleuvent — je médite légèrement un gros livre, j'écris à la hâte des mémoires! Vous voilà satisfait, mon excellent ami, le monde doit ces chefs-d'oeuvre à votre éloquence persuasive! Et notre amitié? Qu'est-elle devenue dans ce tourbillon littéraire? Laissez-la moi, je vous en prie! Ne me flattez pas, parce que je vous crois. J'ai mis la main à la charrue — le travail obscur me convient, car je crois à la résurrection de la moindre semence que je jette dans mon sillon. Si

de loin en loin vous voulez m'encourager à persévérer malgré les pierres et les ronces du sol, faites-le, car vous savez que vos témoignages d'amitié me sont précieux, mais ne vous abusez pas sur mon compte et n'essayez pas de me faire partager vos illusions.

Après la calme et charmante liberté de ma vie de province, je me sens très assujétie par les mille petites obligations de mon existence de cour; il me reste à peine le temps de lire dans la journée, de suivre un peu les discussions religieuses qui ébranlent le monde moral. De toutes parts le même ouragan enveloppe les mêmes problèmes. J'ai sous les yeux les volumineux sermons de M. Beecher, le grand prédicateur américain, les „Essays“ du R-d Fowle — la Suisse, l'Allemagne, l'Italie se font l'écho des mêmes préoccupations. Tout cela est plein d'audace, de licence, si vous voulez, d'aveugle témérité; mais il en doit surgir une perfection quelconque, car le souffle puissant de *la vie* religieuse, qui ne peut plus se payer d'une foi prescrite et d'une soumission quand même, gronde au fond de ces tempêtes. Les plus avancés, qu'on pourrait croire impies, ont pourtant vers Dieu des élans passionnés et inassouvis qui vous remuent profondément. On dirait que le peuple d'Israël s'est mis en marche vers un autre Thabor où il cherche avec angoisse une transfiguration nouvelle de sa foi. On s'est tant éloigné du Christ, on a si obstinément enseveli Sa face glorieuse sous des voiles épais — et comme ils reviennent tous à Lui cependant pour demander à Sa doctrine pure, à Son individualité sainte la solution des mystères qui les épouvantent! Homme ou Dieu, pente ou ascension, on n'aboutit qu'à Lui. L'histoire de la passion se répète dans toutes ses phases avec une poignante actualité et les mains inconscientes des bourreaux attachent

encore une fois au sommet de cette croix, où le Sauveur du monde semble mourir, la parole prophétique de Pilate: Ceci est le roi des Juifs. Jusqu'ici je ne vois qu' *une* chose certaine dans ces luttes violentes, c'est que les armes scientifiques servent mal la cause de la religion et qu'elle ne peut vaincre désormais les résistances ou les attaques de l'incrédulité que sur un autre terrain plus positif que celui de la spéculation abstraite. Les subtilités dogmatiques n'enflamment plus personne, mais ce qui reste toujours sans appel et sans réfutation, c'est l'exemple d'une vie sans tache, d'une vérité sans détours et du dévouement désintéressé d'une charité éternelle. Les mobiles humains ont des surprises d'aridité égoïste, bien faites pour désenchanter à la longue les âmes sincères; l'imperfection de leur source troublée les oblige fatalement à des compromis — chaque génération devra en descendre plus bas dans sa capacité d'action parfaite — tandis que l'argument silencieux *du fait réel* de la vie chrétienne, à l'évidence duquel nul ne pourra se soustraire, préparera la base de la réédification générale du christianisme.

Le Prince Obolensky vous entretiendra de choses plus actuelles que mes espérances d'avenir religieux. Il vous mettra au courant de notre vie politique et sociale. Je veux pourtant répondre encore à un passage de votre lettre qui me semble injuste. Vous dites qu'il y a de nombreux jeunes gens orthodoxes qui fréquentent la Petri-Schule sans que le Synode y trouve à redire; j'ajouterai que les fils de prêtre y abondent, car ils peuvent, à côté d'autres bonnes études, y apprendre leur langue maternelle et recevoir l'enseignement de leur Eglise. En regard, vous mettez l'injuste et intolérant Consistoire livonien qui s'émeut de voir des enfants protestants aller aux écoles du *Bratstvo* (confrérie). N'oubliez pas, si c'est possible, le vrai fond de la ques-

tion. Les *Bratstva* font *profession ouverte* de prosélytisme (je ne sache pas qu'on y admette l'enseignement protestant) et il est parfaitement juste qu'on les laisse s'affirmer dans leurs efforts d'expansion. Mais alors le Consistoire est bien dans son droit et son devoir aussi en avertissant ses ouailles des influences qui les attendent. Convertir! Tenez, il y a un volume en herbe dans ce seul mot! Je vous l'épargne aujourd'hui, quitte à y revenir une autre fois. Dites-moi où vous allez et je vous écrirai de grand coeur, ce sera mon délassement de bien des ennuis. Que Dieu vous garde.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vassilievsky, 1/13 Août (1872).

Ces jours-ci, en parcourant les journaux, j'ai appris la mort du jeune naturaliste (son nom ne me revient pas) au sort duquel vous vous intéressiez vivement. Quelle triste fatalité: dans l'espace de quelques mois, deux hommes victimes de leur dévouement à la science! Vous devinez sans doute que je songe à Hilferding. Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas connu? Ce n'était pas une intelligence large, mais un puits de science, un travailleur infatigable, foncièrement honnête et dont l'*Anspruchlosigkeit* désarmait les plus hostiles aux tendances générales auxquelles il se rattachait. C'était aussi un disciple de Homiakoff. Les hommes hors ligne nous ont toujours moins manqué que le gros des travailleurs persévérants, honnêtes et sachant se contenter du rôle modeste qui leur revient, et pourtant ce sont eux qui donnent la hauteur du niveau social.

Sie haben mich zurückgewiesen dans votre dernière lettre, ce qui ne m'empêche pas de maintenir tout ce que

je vous disais. Eh bien oui, si jamais vous m'aviez consulté pour savoir mon avis, je vous l'aurais dit en toute franchise sans le moindre ménagement. J'aurais même poussé la critique jusqu'à la chicane. Si vous en doutez, mettez-moi donc à l'épreuve. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Pétersbourg, 7 Septembre 1872.

Nous sommes à la veille de partir pour l'étranger où la Grande-Duchesse veut chercher sous un ciel plus doux une prolongation de notre bel été passé. A présent le temps est affreux, il pleut à torrents; un vent froid, un ciel gris, ce je ne sais quoi de lourd et de triste, spécial à Pétersbourg, nous ramène à la réalité après le rêve charmant de trois mois de lumière et de chaleur. Je suis un peu comme le temps ce matin. Que ne donnerais-je pas pour une heure de conversation avec un ami! A défaut de réciprocité d'entretien, j'ai recours au monologue écrit. Peut-être cela vaut-il mieux qu'autre chose! N'ai-je pas le pressentiment que l'entente cordiale est déjà une illusion politique entre nous, et que le cercle de nos idées communes se resserre de plus en plus, jusqu'à devenir un point presque imperceptible. Est-il possible que notre amitié n'en souffre pas à la longue? Vous voyez que je suis couleur du temps. Je vais relire votre lettre pour me rasséréner et y répondre convenablement. Qu'est-ce que j'y trouve? Deux nécrologes — l'un sur un individu qui n'est pas mort, car Dieu merci! ce pauvre Mikloukha-Maklaï est très vivant dans son île déserte—et l'autre sur un homme que je n'ai pas connu. Puis un paragraphe concis dans son opiniâtreté

un peu acerbe et votre nom en toutes lettres. D'ailleurs, pas un mot sur vous-même; pas même une réplique à ce que j'aurais pu vous écrire! Je replie la lettre, elle ne m'égaie pas.

Il vaut mieux vous donner quelques nouvelles du monde. Pétersbourg est parfaitement désert. Le pr. Ouroussoff et la pr. Dolly Obolensky animent seuls cette grise Thébaïde. Aucun ministre n'est rentré au bercail; les membres de la famille Impériale voyagent à de rares exceptions près. Il est question d'un mariage du G. Duc Vladimir avec la pr. Marie de Mecklembourg-Schwerin. Vous savez les deuils des Orloff-Davidoff et des Panine. Sémenoff se repose à Dresde et à Venise de ses travaux statistiques; Pobédonostzeff et sa femme sont à Remplin chez la G. D-esse Catherine; les Abaza séjournent dans leurs terres de Kieff. La Grande-Duchesse Hélène veut passer quelques jours à Berlin chez son frère, puis aller à Florence et rentrer en Russie au commencement de Novembre. Ce voyage forcé et ce retour dans la plus mauvaise saison m'inquiètent fort.

Adieu, portez-vous bien, que Dieu soit avec vous et vous bénisse.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vassilievsky, 22 Octobre (1872).

Ne vous effrayez pas de l'épaisseur du paquet: je n'y entre que pour la plus petite part. Vous y trouverez une longue lettre ou plutôt un brouillon de lettre que je viens de recevoir de Jean Aksakoff. Il m'écrit que le temps lui a manqué pour y mettre la dernière main. C'est une étude sur la famille Orloff-Davidoff; elle m'a semblé remarquable sous

plus d'un rapport, et après l'avoir lue, vous comprendrez pourquoi j'ai tenu à vous la communiquer (bien entre nous) et à vous faire partager les impressions qu'elle m'a laissées.

Vous admettez, n'est-ce pas, qu'on puisse être protestant de tempérament religieux sans l'être de conviction. Pour mon compte, je préfère l'hymne à l'image et comprends mieux la formule philosophique que le récit légendaire, aussi ai-je toujours désiré pour l'Eglise, à laquelle j'appartiens, non pas une rupture violente avec son passé, mais un éveil spontané de l'esprit qui a créé la vie protestante. Ich meine die practische Gestaltung eines nüchternen Glaubens in der häuslichen Sitte und im alltäglichen Leben.

Or, il se trouve que c'est à peu près ce qu'a découvert Aksakoff chez ses voisins d'Otrada comme produit d'une bouture protestante sur un tronc orthodoxe *). J'aurais beaucoup à vous dire sur ce sujet, mais j'éprouve une peine incroyable à m'exprimer en français. Cette langue, qui m'a été familière dans mon enfance et ma jeunesse, m'échappe complètement. Quand je vous écris, c'est toujours *pour vous dire quelque chose* et je vous avoue que je ne me résigne qu'avec peine à vous livrer ma pensée sous une forme incorrecte ou vague. N'allez pas supposer que ce soit par sotte vanité d'auteur; une lettre bien écrite est un hommage comme un autre. Aussi un beau jour prendrai-je mon courage à deux mains pour vous demander la permission de vous écrire en russe, au moins d'avoir recours au russe quand le français me fait défaut. — Pourquoi me regardez-vous de travers? Quoique je ne vous aie jamais entendu prononcer un mot dans ma

*) Dans la lettre en question, I. S. Aksakoff faisait le portrait de la comtesse O. I. Orloff-Davidoff, femme stricte dans ses convictions orthodoxes, mais dont le moral se ressentait de l'influence d'une mère protestante.
Note de l'éditeur.

langue, je sais que vous la possédez à fond et que vous en comprenez toutes les nuances. N'oubliez pas que j'en ai des preuves imprimées.

Laissez-moi maintenant vous dire un mot sur ce qui m'occupe à la campagne: ce sont mes écoles. J'en ai deux et vers le 15 Novembre j'en ouvrirai une troisième. Ma première école, divisée en deux classes, n'est composée que d'enfants beaucoup trop jeunes malheureusement. Je n'y donne ordinairement que deux leçons par jour, uniquement pour me fixer avec connaissance de cause sur les procédés à suivre et pour bien faire comprendre à mon maître d'école ce que j'exige de lui. Dans la candeur de mon ignorance, je croyais l'enseignement primaire chose facile, je ne me doutais pas que ce fût une science. Le livre du baron Korff*) (grâce lui en soit rendue) a été une révélation pour moi comme pour d'autres. D'après ses indications j'ai un peu pioché, j'ai ouvert les livres qu'il cite et quand j'ai entrevu tout ce que j'avais ignoré et négligé jusqu'à ce jour, je me suis senti tout honteux d'avoir méconnu aussi longtemps non-seulement la grande nécessité du moment, mais encore ma vocation personnelle. Ne riez pas trop et permettez - moi de me targuer à mon aise de mes succès comme maître d'école. Toute modestie à part, les résultats que j'obtiens me prouvent que je possède les qualités requises pour le métier: une patience et un calme à toute épreuve, le goût des enfants et l'art de me faire écouter par toute une bande de saligauds de 8 à 9 ans. Je devine assez bien le caractère, le tempérament et les limites des intelligences auxquelles j'ai à faire et j'éprouve un très grand

*) Rousskaïa natchalnaïa schkola. Roukovodstvo dlja zemskich glasnich i outchiteleï selskich schkol; sostavil baron N. A. Korff. *Note de l'éditeur.*

plaisir à rechercher le mode d'enseignement qui leur convient. Tout cela serait plus que suffisant pour me fixer ici à tout jamais, mais je ne puis ni ne veux abandonner ma mère et ma soeur pour six mois d'hiver, et malheureusement faire la navette entre Moscou et Samara, comme fait ma soeur entre Moscou et Serpouhoff—est chose impossible. Ma seconde école est d'un autre genre: le cadet des élèves qui la fréquentent a quarante ans. Depuis plusieurs années, les paroissiens du village se réunissaient les dimanches, après les matines et avant la messe, à la maison communale pour y écouter une lecture que leur faisait un vieux paysan. Comme souvent la voix lui manquait, je lui ai proposé mes services. Il a fallu d'abord, pour ne pas effaroucher mes auditeurs, continuer la lecture des légendes dont ils avaient l'habitude, de là je les ai amenés petit à petit à me demander de leur expliquer nos livres liturgiques slavons, et maintenant je leur fais un cours de catéchisme très suivi. Aujourd'hui la chambre était pleine. Je n'ai pas besoin de vous dire que dans ces conférences j'apprends plus que je n'enseigne. Quel mystère que la vie religieuse d'un peuple abandonné à lui-même et ignorant comme le nôtre! On se demande d'où elle découle, et, quand on essaie de remonter à la source, on ne trouve rien. Notre clergé n'enseigne pas, il officie et accomplit des sacrements. Pour des gens qui ne savent pas lire, la Bible n'existe pas; reste l'office divin et quelques prières qui se transmettent de père en fils comme seuls traits d'union entre l'Eglise et l'individu. Mais il se trouve (j'en ai acquis la conviction) que le peuple ne comprend décidément rien, dans nos contrées du moins, au langage liturgique ni même au „Vater Unser“, qu'il récite souvent avec des omissions ou des additions qui lui ôtent tout sens. Et pourtant dans toutes

ces intelligences incultes il y a, comme à Athènes, un autel élevé, on ne sait par qui, à un Dieu inconnu; pour toutes, la présence réelle d'une volonté providentielle dans tous les événements de la vie est un fait tellement incontestable et si bien acquis, que quand la mort se présente, ces hommes, auxquels personne n'a jamais parlé de Dieu, lui ouvrent leur porte comme à un visiteur connu et attendu de longue main. Они отдають душу Бору *) dans le sens littéral du mot.

Votre dernière lettre est triste — vous subissiez l'influence du temps. C'est une faiblesse que je ne vous connaissais pas et que j'aime à constater. Si je me laissais aller de mon côté à écouter les voix de l'automne, elles me conduiraient loin, mais, en ma qualité de chasseur, je les brave et je fais de même de vos pressentiments. Jamais vous ne parviendrez à me les faire partager. Pour vous en guérir et vous communiquer ma sécurité, je ne vous dirai qu'une chose: vous m'avez fait du bien, vous pouvez m'en faire beaucoup, et ce ne serait pas le cas si nous nous étions trompés en croyant nous entendre. Si cette lettre ne vous précède à Pétersbourg que de quelques jours, vous pourriez encore me renvoyer celle d'Aksakoff, en l'adressant à Sizran, car je ne quitterai pas la campagne avant le premier traitement vers la mi-novembre, mais si votre séjour à l'étranger se prolongeait, adressez - la pour plus de sûreté à Moscou, à la maison de ma soeur.

Vous savez si j'apprécie vos lettres, représentez - vous donc la joie que me causerait votre écriture ici où je vis dans un isolement complet. Tout à vous sans phrases, ni doutes.

*) Ils rendent leur âme à Dieu.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

30 Décembre. 1872.

J'espère que cette lettre vous arrivera le jour de l'an— puisse-t-elle vous dire ce que je demande à Dieu pour vous, de bonheur, de paix, de joie! Ne m'accusez pas dans votre coeur de ne vous avoir pas répondu — je l'ai fait mille fois en pensée et avec quelle reconnaissance! C'était à une époque de la plus grande tristesse, à Florence, pendant la maladie de la Grande-Duchesse. Je me sentais très-seule, accablée de beaucoup de responsabilités et livrée entièrement à moi-même pour suffire à tout. Votre lettre est venue, comme si le ciel vous l'avait dictée, pour me consoler et me tenir lieu de l'appui de votre forte et douce amitié dans mon isolement. J'aurais dû vous écrire le bien que vous m'avez fait—à l'instant même n'est ce pas? Souvent je me suis reprochée de ne vous avoir rien dit — pardonnez-moi ce silence extérieur. Vous allez arriver à Pétersbourg, je ne vous renvoie donc pas la lettre ou plutôt le petit chef-d'oeuvre de M. Aksakoff, que je tiens à remettre sûrement entre vos mains. Si vous voulez le ravoir avant de venir ici, dites-le moi en russe, je vous en prie, quoique votre modestie à l'égard du français soit inouïe. Au revoir, que Dieu vous garde et vous bénisse.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 28 Février (1873).

Le prince Scherbatoff se rend à Pétersbourg pour visiter des hôpitaux. Il compte sur votre protection et je n'ai pas voulu le laisser partir sans vous envoyer une bonne

poignée de main. Les nouvelles assez confuses qui m'arrivent de temps en temps sur ce qui se passe autour de vous m'affligent profondément, en me faisant supposer plus d'une impression pénible pour vous. Je crains toujours que vous ne tourniez le dos à Pétersbourg et que vous ne soyez perdue pour nous. Il me semble vous connaître assez pour avoir quelque raison de redouter pour vous le charme du renoncement. Dites-vous donc que quelle que soit votre existence à Pétersbourg, le *but* c'est vous qui vous le poserez et que certes les occasions ne vous manqueront pas de travailler et de vous dévouer. Je vous parle un peu au hasard, en face de toutes sortes de suppositions qui me passent par la tête; si je déraisonne ne m'en voulez pas.

J'ai appris aujourd'hui une chose qui m'a vivement touché. Il y a de cela quelques années, un matin, chez le prince Odoeffsky, j'ai vu une photographie dont vous vous souvenez peut-être: autour d'une table à thé le couple Odoeffsky et vous. C'est la seule photographie de vous que j'aie vue. Pendant que je la fixais, Odoeffsky aura remarqué que j'éprouvais du plaisir à vous revoir, mais il ne m'en a rien dit. Après sa mort la photographie et le cadre ont changé de place plus d'une fois et ce n'est qu'hier que sa nièce, M-me Perfilieff, en la retournant, a remarqué quelques mots écrits au dos par notre excellent ami: *послѣ моеѣ смерти отдать на память Ю. О. Самарину* *). Je dois la recevoir demain. J'espère que vous me permettrez de la garder.

Si je ne vous demande pas de vos nouvelles, appréciez ma discrétion. C'est aussi un sacrifice, la meilleure preuve de dévouement que je puisse vous donner en ce moment. Tout à vous.

*) Après ma mort, à remettre en souvenir à G. Samarine.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Pétersbourg, 17 Mars (1873).

Le prince Scherbatoff m'a beaucoup désappointée en partant sans me prévenir; je voulais vous écrire longuement, vous donner mille détails qu'aujourd'hui je me bornerai à vous indiquer d'une façon sommaire. Que ne venez-vous à Pétersbourg avant mon départ! J'eusse été heureuse de détruire un peu l'impression déplorable que je dois avoir faite sur vous sans m'en douter, et puis vos conseils me sont précieux. C'est avec une grande répugnance que je suis obligée de penser à moi-même, de parler de moi et de mon avenir, au fond si indifférent! Vous avez l'air de croire que je forme des plans exaltés et que je vais prendre des résolutions violentes. Il me serait pénible d'encourir votre blâme et voilà pourquoi je vous exposerai, *à vous seul*, ma situation actuelle, en vous priant de me dire votre avis sincère sur mes intentions.

Depuis que la mort de Madame la Grande-Duchesse m'a rendu une triste liberté, je n'ai eu qu'un seul désir véritable — celui de consacrer le reste de ma vie au soin des oeuvres et à la continuation des idées, auxquelles pendant 20 ans j'ai associé mon existence... En attendant, la Commission organisatrice délibère sur la forme et la composition du Conseil d'administration futur des établissements de M-me la Grande-Duchesse; il s'agit d'établir fortement un principe, et aucune considération personnelle ne doit entrer en ligne de compte, avant que le principal ne soit réglé; mes amis, mon travail, mes explications et mon influence possible, tout est à l'oeuvre pour que le seul monument idéal, digne de la mémoire de la Grande-Duchesse,

trouve sa réalisation la plus complète. Une fois que le nouveau gouvernement entrera en vigueur, je me retirerai tranquillement. Je pourrais encore m'établir d'une façon indépendante à Pétersbourg, où l'activité ne me manquerait certainement pas, et y vivre avec la pension que m'assure l'Empereur. Ici, nous touchons à un côté intime de ma vie qu'il m'est pénible de traiter même avec vous. Je ne voudrais jamais mettre *l'agrément* de mon existence au-dessus de devoirs naturels, que je ne pourrais remplir dorénavant qu'à l'aide d'une certaine économie, dans un milieu qui me le permette.

Vous avez entendu parler peut-être d'une proposition que m'a faite la Reine de Wurtemberg, de venir remplacer S. Gagarine à Stuttgart. L'Empereur a mis une certaine insistance à me faire accepter ce voeu de la Reine et, s'il persiste, je me verrai dans le cas de payer ma dette de reconnaissance par une année d'exil. Mais il me serait impossible de m'expatrier pour plus longtemps, d'abandonner, pour les ennuis mondains d'une cour d'Allemagne, et les intérêts du pays auxquels je voudrais jusqu'à la fin consacrer sans partage les forces de mon âme, et les relations d'amitié qui font la joie de ma vie. Vous taxerez d'ambitieux ce mot — les intérêts du pays — pourtant je le dis dans un sens bien humble. Au fond d'une province hostile, je tâcherai de faire prévaloir, par la conséquence et la charité, des idées qui sont devenues des sentiments pour moi, et j'honorerai la mémoire de la Grande-Duchesse, en pratiquant dans l'obscurité ce qu'elle m'a fait connaître dans une sphère plus vaste et plus éclatante. C'est ainsi que je concilierai les exigences de ma position, de ma nature, de mes devoirs. Dites-moi que je n'ai pas tort—j'en ai besoin pour me soutenir dans mon isolement et dans mes projets d'avenir. Ils me coûteront

assez cher pour que je ne craigne de les voir devenir encore plus durs par votre désapprobation. A vous toujours, partout, de coeur et d'âme.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 20 Mars (1873).

Pourquoi ne pas m'avoir fait venir, si vous vouliez me parler — je serais venu sur un signe. Que puis-je vous dire maintenant que je vous vois décidée et résignée. Rien ne changera dans vos intentions, quoi que je puisse vous dire, et vous ne me faites parler que pour vous donner la singulière jouissance d'une amertume de plus, pour vous bien rendre compte de l'espèce de suicide qu'il vous plaît d'accomplir. J'avais dix fois raison dans mes pressentiments. Eh bien, soit! je serai franc. D'abord, je ne comprends rien à votre intention de renoncer à une activité qui vous convenait, pour laquelle vous êtes faite...

Je ne comprends pas non plus pourquoi il faut de toute nécessité que vous alliez à Stuttgart... Cette partie de votre programme (j'entends le voyage à Stuttgart) a pourtant un bon côté — c'est qu'il ne s'agit que d'un an, mais ce qui m'afflige profondément, c'est la clôture. Je mets de côté mes regrets personnels; je ne vous parlerai pas non plus de la torture morale que vous subiriez pour n'envisager que le but final. Jamais vous ne redeviendrez ce que vous auriez peut-être été si vous n'aviez jamais quitté votre province, et telle que vous êtes, vous ne pouvez avoir aucune prise sur l'entourage auquel vous auriez affaire en Courlande. Chez nous, vous avez pu être blessée par des violences de langage, mais quand vous avez

parlé, on vous a écoutée avec respect et on s'est amendé! Là-bas vous vous trouveriez en face d'un sentiment d'hostilité incurable et d'un mépris (einer Geringschätzung) élevé à la hauteur d'une conviction nationale. Entre une administration qui ne sait même pas se faire estimer et les excitations incessantes venant du dehors, il n'y a plus de „Vermittelung“ possible. Personne ne vous écouterait. Les choses ont été poussées trop loin; il faut qu'une catastrophe arrive.

Je ne puis vous dire la peine que j'éprouve en songeant à tout ce qui vous attend. Puissent mes pressentiments ne pas se réaliser. Les détails me manquent; je ne vois votre situation que très en gros; peut-être que mes raisonnements frappent à faux, faute de voir les choses de plus près, mais enfin je vous dis en toute franchise ce que je pense et ce que je sens.

Dites-moi du moins quand vous comptez partir, pour que je puisse vous serrer la main encore une fois. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

25 Mars (1873).

Je vous remercie de coeur de votre lettre dont je sens l'amitié malgré son injustice... Il me semble que vous ne vous rendez pas un compte exact de ma situation actuelle. Mon activité n'avait jusqu'ici d'autres bases que la volonté et la confiance de M-me la Grande-Duchesse; une seule nomination officielle, mais dépendant *uniquement d'elle*, celle de *popetchitelnitsa* de l'Ecole de St-Hélène, me donnait un certain point d'appui extérieur. Je m'en sers pour rester à ma place, jusqu'au règlement définitif de la nouvelle or-

ganisation et veiller de fait, sinon de droit, à ce qui me semble utile dans la conduite des affaires...

Si vous considérez la vraie Sachlage, vous ne pouvez m'accuser d'aucune précipitation, ni d'aucun manque de courage moral, je crois. Je n'ai rien *décidé* — je vous ai dit ce que je croyais devoir faire, tout en restant prête à changer de voie selon les éventualités... Ce qui est vrai, c'est que je désire trop consacrer ma vie au service d'une mémoire vénérée, pour ne pas mettre une certaine réserve à y travailler — les motifs personnels aveuglent tellement sur la vérité objective. La question d'une existence obscure dans les provinces Baltiques me semble plus naturelle là qu'ailleurs, parce que j'en suis et parce que malgré tout Libau est préférable à Toropets ou Kolomna, ne fût-ce qu'à cause de la mer. Mais encore une fois — je tiens si peu à mes plans que je ne demande pas mieux que de les abandonner, si vous me conseillez mieux. Je vous en prie, ne m'en voulez pas; si rien ne change, je serai très heureuse de vous voir.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

24 Mars (1873).

Je vous ai écrit l'autre jour sous l'influence de la peine que m'a causée votre lettre. Si, faute de voir clair dans votre situation, mes raisonnements ont porté à faux, si j'ai poussé la franchise jusqu'à la rudesse, ne m'en voulez pas et n'attribuez mes excès de langage qu'à la crainte de vous perdre. C'est Dmitrieff qui vous portera cette lettre. Vous le connaissez de longue date. Laissez-moi ajouter qu'il vous est sincèrement dévoué. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Pétersbourg, 18 Avril 1873.

La Grande-Duchesse Catherine m'a demandé hier d'une manière formelle et instante de continuer à m'occuper des établissements dont M-me la Grande-Duchesse m'avait *spécialement* chargée. Ceci me donne la possibilité de rester à Pétersbourg et de me vouer à un service qui m'est sacré. A force de soins silencieux et de travail modeste, je pourrai peut-être me rendre un peu utile à la direction générale de ce glorieux héritage de bienfaits intelligents; dans tous les cas, l'école de St.-Hélène marchera, l'hôpital Elisabeth se développera, les Dîners à bon marché ne seront pas fermés, tant que j'y serai. C'est une grâce de Dieu que ce nouveau revirement de mon sort; je l'accepte en tremblant, car la responsabilité est grande et mon courage toujours à la veille de faiblir. Vous êtes le premier à qui je parle d'une manière *positive* de mes intentions—je ne voudrais pas les déclarer encore, car il s'y joint plusieurs questions délicates et très pénibles qu'il m'importe de régler à l'amiable. L'indépendance me sourit—elle me donnerait peut-être de grands avantages en vue de mon but d'existence...

M'avez-vous pardonnée à présent. Faites part de tout ceci à Dmitrieff. A vous de coeur et toujours.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

22 Avril 1873.

Je n'ai pas besoin de vous dire la joie que m'a causée votre lettre; veuillez bien croire que mon amour-propre satisfait d'avoir eu raison contre vous n'y entre pour rien.

Ce que je regrette un peu, c'est votre salon qui avait un caractère à lui propre de sérénité claustrale.

J'ai communiqué le contenu de votre lettre à Dmitrieff; il est malade et gravement, au dire de son médecin, quoique pour le moment il n'y ait aucun danger. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Siedlec, 9/21 Juillet (1873).

Qu'il y a longtemps que je n'ai de vous aucune nouvelle! Pourquoi n'avez-vous jamais répondu à ma dernière lettre? Je prends mon courage à deux mains pour vous adresser cette question indiscrete, car il me semble que vous m'en voulez depuis quelque temps et je ne sais pas de quoi. Il est impossible que vous me gardiez rancune de l'absorption dans laquelle me tenait mon grand chagrin à notre dernière entrevue. Je ne sais rien faire à demi, encore moins aimer avec une tiède et sage mesure — et j'ai eu pour la Gr.-Duchesse une affection passionnée! Tous les ennuis que j'ai soufferts se doublient des aspirations idéales que j'avais pour son intelligence, pour sa gloire, pour sa perfection morale. A présent qu'elle n'est plus, je ne me souviens de rien que de la grandeur de cette riche nature et de la tendre reconnaissance que je lui dois pour m'avoir initiée à des sentiments et à des tendances qui sont mon meilleur appui dans mon isolement extrême. Mon amitié pour vous en est-elle devenue moins vive parce que, dans le premier saisissement de la douleur, je ne trouvais d'expression que pour ma peine? J'ai repris mon équilibre aujourd'hui, je ne trouble personne de mes regrets. Si j'avais la joie de vous revoir, je ne me laisserais plus

aller comme alors; mais se peut-il que ce soit là la raison de votre silence à une époque où chaque parole amie de votre part eût été une consolation et un appui pour mon coeur? Vous avez aussi mal compris ma première lettre, en m'attribuant des intentions et des fantaisies que je n'avais pas—la suite vous l'a prouvé. Croyez que je n'hésite jamais à convenir d'un tort réel—même d'un tort inconscient—que je m'afflige de tout ce qui a pu blesser un ami; mais je garde et je défends mes sentiments comme ma propriété la plus sacrée—ceux que je vous porte autant que les autres. Par nos sentiments nous touchons aux choses éternelles, bien plus que par nos idées nécessairement bornées, incomplètes, souvent si égoïstes! Me tromperais-je? Me serais-je laissé mettre à faux martel en tête par M-me X sur votre mécontentement de ma réception à Pétersbourg? Que j'aime à le croire! Non, vous n'avez simplement pas eu le temps de m'écrire, vous ne vous y sentiez point disposé.... mais moi, ce soir, j'ai ressenti un si grand désir de vous parler franchement que je n'y ai plus résisté et voilà ma lettre!

Je suis en Pologne, chez ma soeur; son mari commande un régiment de grenadiers cantonné à Siedlec, le plus triste endroit du monde, s'il n'y avait les joies d'une heureuse famille à partager et bien des phases de la vie humaine à observer et à comprendre. L'activité commune de votre bon triumvirat *) d'autrefois m'a aussi procuré un plaisir inattendu; dans cette triste administration ce sont les Commissaires chargés de régler les affaires des paysans qui jouissent, pour ainsi dire seuls, d'une véritable considération.

*) Allusion à la mission en Pologne, accomplie en commun, en 1864, par N. A. Milutine, le prince W. A. Tcherkassky et G. Samarine, pour étudier la question des paysans. *Note de l'éditeur.*

Le bien être des paysans semble très réel, l'influence d'une noblesse qui n'a jamais su devenir une aristocratie n'existe plus et je suis fier de vous rapporter le fondement de l'oeuvre. Il y a quelque chose de révoltant à observer le contraste apparent entre les vestiges des existences principales qu'on menait ici autrefois et l'absence totale d'institutions utiles pour la masse.

Dans trois semaines je retourne à Pétersbourg où m'attendent de nombreuses occupations pratiques, auxquelles j'apprends peu à peu à m'entendre. Mon ardent désir de voir se réaliser le dernier vœu de Mad. la Grande-Duchesse par la fondation d'un Institut clinique, qui eût été le complément de ses autres oeuvres, ne se réalisera pas, je le crains.

Vous reverrai-je cet hiver, mon cher ami? Je ne vais ni à Stuttgart ni à Libau — resterez-vous toute l'année à Samara? Etes-vous occupé de l'évangélisation de vos paysans comme l'année dernière? Que je voudrais parvenir à m'arranger une existence d'anachorète à Pétersbourg sans obligations mondaines, sans faussetés conventionnelles, sans préoccupations égoïstes — en un mot l'existence de quelqu'un qui se sent à la veille de la mort et voit fuir, sans regret, dans l'ombre du passé, tout ce qui n'est pas éternel.

Vous me feriez un immense plaisir en m'écrivant bientôt, en me parlant beaucoup de vous-même. Que Dieu soit avec vous. Il l'a promis aux coeurs sincères.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vassilievsky, 19 Juillet (1873).

Inutile de vous dire la joie que j'ai éprouvée en reconnaissant votre écriture sur l'enveloppe de votre lettre du 9. Elle a beaucoup tardé, je viens de la recevoir et le por-

teur part pour Sizran dans un quart d'heure. Je n'aurai que juste le temps nécessaire pour vous répondre, en remettant à la poste prochaine mille choses que j'aurais à vous dire et une prière que je compte vous adresser.

Sérieusement, avez-vous pu vous imaginer que je vous en voulais? Et pourquoi, grand Dieu! Pour vous avoir trouvée profondément abattue après une perte qui bouleversait votre vie intime! Encore une fois, comment vous être arrêtée à une idée aussi baroque, ne fût-ce qu'un instant, je ne m'en plains pas, puisqu'elle m'a valu une page qui m'a vivement touché; mais je ne me pardonnerai jamais d'avoir donné lieu, sans m'en douter, à une préoccupation, à un doute, qui a dû vous être pénible. Après notre dernière entrevue à Pétersbourg je vous ai quittée avec un sentiment de profonde inquiétude. Sachant votre exactitude à toujours répondre, j'ai senti que vous écrire serait de ma part un manque de délicatesse impardonnable et, comme je voulais pourtant avoir de vos nouvelles, je n'ai rien imaginé de mieux que de m'adresser à M-me X. Elle a accepté de grand coeur ma commission et s'en est acquittée de son mieux, mais il paraît que je me suis bien mal exprimé, si elle a cru entrevoir dans mes impressions un semblant de mécontentement personnel. Depuis, je vous ai toujours suivie de loin, et ces jours-ci, ayant reçu une lettre de la pr. C. Tcherkassky qui me disait que vous lui demandiez de mes nouvelles, j'allais vous écrire quand votre lettre m'a prévenu. Voilà la pure vérité.

Encore une fois ceci n'est qu'une réponse. Je n'ai pas voulu tarder un seul instant à me justifier d'un tort que vous m'aviez déjà pardonné! Quant à ma lettre déjà commencée, elle suivra celle-ci dans quelques jours. Tout à vous sans phrases.

P. S. Grâce pour mes fautes d'orthographe. Je n'ai pas même le temps de consulter le dictionnaire que vous m'avez donné et qui ne me quitte pas.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vassilievsky, 26 Juillet (1873).

Laissez-moi d'abord vous adresser à brûle-pourpoint deux prières, mais à une condition: si elles vous embarrassent le moins du monde, ou si vous éprouvez l'ombre d'un scrupule, ne vous gênez pas le moins du monde et considérez-les comme non avenues.

Vous avez probablement entendu parler d'un M. Richter (peut-être le connaissez-vous personnellement): D-r. phil., russischer, kaiserlicher, wirklicher Staatsrath und mehrerer Orden Ritter, auteur einer Geschichte der dem Kaiserthum einverleibten deutschen Ostseeprovinzen etc. etc. et d'une brochure intitulée: Otcherk istorii chrestianskaho soslovia v prisoedinennich k Rossii pribaltiyskich gouberniach, 1858. Je voudrais lui écrire à mes risques et périls pour lui demander quelques renseignements historiques. Ne pourriez-vous pas m'indiquer son adresse, son nom et celui de son père?

Voici ma seconde requête. Je travaille maintenant à une histoire de l'émancipation des paysans en Livonie depuis 1796 jusqu'à 1819. Parmi les matériaux inédits, que j'ai rassemblés de longue date, se trouvent des mémoires sur la question agraire et une série de lettres adressées au comte Kotchoubey (plus tard prince) ministre de l'intérieur, de deux comtes Sivers, appartenant à deux partis radicalement opposés. L'un d'eux, opposé à l'émancipation, très hostile au

collège des conseillers provinciaux (Landraths Collegium) et grand partisan des institutions administratives de l'Impératrice Catherine, était je crois, en 1803, Landrichter et signait simplement: comte Sivers à *Bauenhof*; l'autre était Landrath, signait Frédéric à *Banzen*. A la même époque, vers 1804—1807, il y avait en Livonie un troisième comte Sivers qui achevait ses jours dans la retraite, l'homme de confiance de l'Impératrice Catherine, dont les mémoires ont été publiés, il y a de cela quelques années. Parmi ces trois Sivers, celui qui m'intéresse le plus est le second, très connu par un discours éloquent prononcé par lui au Landtag de 1803, lors de sa rupture avec le corps nobiliaire. Samson, qui ne lui ressemblait en rien et ne l'aimait guère, le nomme: einen Mann antiker Form. C'était au commencement du siècle le grand promoteur de l'émancipation, quoique durch und durch aristocrate et intraitable à l'endroit des privilèges du collège provincial dont il était membre. Ses mémoires, ses lettres et ses discours m'ont inspiré la plus vive admiration pour son intelligence et surtout pour son caractère; je tiendrais beaucoup à faire ressortir autant que possible cette grande et belle figure, en groupant autour d'elle tout ce que j'ai à dire de sec et d'aride sur le fond de la question. Malheureusement les renseignements me manquent. Je voudrais savoir d'abord le degré de parenté qui unissait ces trois Sivers et l'année de la mort du Landrath, pour m'expliquer la raison de son abstention absolue à toute participation au travail législatif de 1819, lequel a biffé d'un trait de plume l'oeuvre de toute sa vie. — Quoique vous n'en disiez presque rien, mais je suis sûr que vous êtes surchargée de travail et que votre temps est pris; aussi l'idée ne me vient-elle pas de vous demander des recherches à mon profit. Voici à quoi se bornent mes prétentions:

si vous savez quelque chose sur mes trois Sivers, qui ne me sortent pas de la tête, dites-le moi; sinon, ne pourriez-vous pas me renseigner sur l'adresse (avec nom propre et nom du père) du comte Sivers, directeur d'un département au ministère de l'intérieur, que j'ai rencontré chez vous et auquel je compte m'adresser pour plus amples informations. Pardon de vous avoir tenu aussi longtemps sur un sujet qui n'a rien de commun avec vos préoccupations actuelles. Je me sens profondément égoïste à votre égard et c'est un peu votre faute.

Les journaux d'hier m'ont apporté la nouvelle de la mort de Tutcheff. En lui s'éteint le dernier rayon de la pléiade dont Pouchkine était le centre. C'est bien de lui qu'il procédait comme talent, tout en se rattachant à Goethe par sa nature ouverte à toute impression, s'inspirant de toute chose, avec l'arrogance olympienne de moins, et possédant par-dessus tout un intarissable fond de bonhomie. Ce qu'on dit au figuré des poètes, en les comparant aux cordes tendues d'un instrument toujours prêt à résonner au moindre souffle, pouvait lui être appliqué sans la moindre exagération. J'ai toujours été frappé de son excessive facilité. Les charmes et les douleurs de l'enfantement poétique lui étaient également inconnus. Ses vers lui tombaient des lèvres presque à son insu, comme un fruit qui mûrit de lui-même et se détache à point de la branche qui l'a porté. Chose singulière: sa langue natale ne lui était pas familière, il ne la parlait qu'avec peine et cette ignorance même, jointe à une connaissance approfondie du français et de l'allemand, lui a fait découvrir dans le russe des ressources et des finesses d'expression que personne ne possédait avant lui.

Je profite des vacances de mon neveu (élève à l'un des gymnases de Moscou, très studieux, peut-être même

trop passionné pour ses livres et tournant un peu au Gelehrter allemand) pour lui donner le goût de l'idéal. Dans cette intention, je me suis mis à relire Schiller et une fois que je me suis trouvé au bord du courant, je m'y suis replongé pour mon propre compte. J'ai relu tout ce que j'ai trouvé sous la main, poésies, mémoires, correspondances etc. Quelle richesse de floraison et quel admirable ensemble dans tout ce grand mouvement artistique, philosophique et social qui fait des dernières années du siècle passé et des premières du siècle actuel une époque à part! On sent Kant dans Schiller et on retrouve Schiller dans Herder. En face des hommes d'alors, quand on se rend compte de leur puissance et de leurs travaux, impossible de ne pas ressentir un peu de cette admiration légèrement incrédule qu'on éprouve à la lecture des récits bibliques sur ces patriarches qui traversaient à pied des déserts, vivaient deux cents ans et devenaient pères de famille à cent cinquante. Sont-ce bien là nos ancêtres et que devient alors la théorie du progrès perpétuel, immuable et nécessaire? Was wird aus der Lehre die Weltgeschichte sei der Fortschritt im Bewusstsein der Freiheit, jeder Moment in der Geschichte sei der Inbegriff aller vorigen und all die schönen Sätze die wir uns von Jugend auf eingeprägt haben? „Scepter und Krone“ und die „Philosophie des Unbewussten“ von Hartmann—da haben sie den Inbegriff vom gegenwärtigen Deutschland. Mich däucht aus der ganzen Reihe aufgehobener Momente hätte doch etwas Besseres werden können.

Dites-moi donc si vous avez reçu de Berlin la quatrième livraison des Okraini, Process Rossii s Evangelicheskim soïouzom. Voilà près de deux mois que le successeur de Bock m'a écrit qu'elle allait paraître, je lui ai fait parve-

nir la liste des personnes auxquelles il devait en envoyer des exemplaires à Pétersbourg et depuis personne n'en dit mot. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

4 Août (1873).

J'ai trouvé votre bonne lettre du 19 Juillet en arrivant à Pétersbourg au commencement de cette semaine, et hier votre seconde lettre du 26 m'est aussi parvenue. Avant tout *merci*; j'ai le coeur tranquille à présent.

Comme je suis d'une impatience fébrile dès qu'il me faut des renseignements quelconques, j'ai écrit ce matin en Livonie pour avoir des détails biographiques et généalogiques sur les Sivers qui vous intéressent. En attendant, souffrez que je vous dise ce que je savais vaguement et ce que je viens de trouver confirmé par l'ouvrage de M. Charles Blum: „Ein russischer Staatsmann, Denkwürdigkeiten des Grafen J. Sievers, etc. „Le correspondant de Kotchoubey, l'adversaire de l'émancipation n'est autre que le glorieux gouverneur de Novgorod, le serviteur dévoué de l'Impératrice Catherine, c'est lui seul qui était comte, c'est à lui qu'appartenait la terre de Bauenhof en Livonie, c'est lui encore qui s'est brouillé avec son ancien ami, le Landrath Frédéric Sievers de Randzen, son parent éloigné je crois, au sujet de l'affaire des paysans. Quant au Landrath, j'espère dans une huitaine de jours vous fournir tout ce que l'on sait dans la famille sur sa vie, son activité et sa mort. Si vous ne possédiez pas l'ouvrage de Blum sur le comte Sievers, je pourrais vous l'envoyer—au moins le dernier volume, où j'ai trouvé ce que je vous écris.—Le Conseiller d'Etat actuel Richter est mort il y a quelques

années; il était marié à la soeur du baron Budberg de Paris. Après avoir servi longtemps à la chancellerie du comte Nesselrode, il s'était retiré à Riga où il occupait un poste peu apparent et où il est mort. Bonsoir—à bientôt. Mille amitiés.

P. S. Les Sievers de Wenden — c'est-à-dire le directeur du département des cultes et son frère, l'ancien gouverneur de Moscou—sont d'une autre branche tout à fait. En général les Sievers, quels qu'ils soient, ne sont pas anciens. Nous autres Courlandais les considérons de minime noblesse, d'origine connue.

Je n'ai pas reçu votre N^o 4. Grot, qui arrive de Berlin il y a dix jours, ne l'y a point trouvé chez Bock. Pourquoi aurais je des scrupules à vous procurer tous les renseignements que vous voudrez? C'est de bonne guerre—quitte à répondre nettement aux déductions que vous en ferez. Adieu.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vassilievsky, 24 Août (1873).

Bientôt après vous avoir écrit, j'ai couru à Serpoukhoff à la suite d'une lettre de ma soeur qui m'a donné de vives inquiétudes sur la santé de ma mère. Rassuré pour le moment du moins et de retour à la campagne, j'ai trouvé vos deux lettres du 4 et du 12. Mille et mille remerciements pour la peine que vous vous êtes donnée! Comme on voit bien que de tempérament vous n'êtes pas des nôtres. Si je m'étais adressé à une Russe ou à un Russe, j'aurais attendu au moins six mois et encore Dieu sait si j'aurais obtenu un renseignement un peu précis. Ceux dont je vous suis redevable arrivent à point pour me préserver

de toute une série d'erreurs que j'allais commettre. En relisant mes matériaux, j'ai d'abord constaté que je m'étais trompé en donnant au Landrath, mon héros, le titre de comte; lui-même ne se l'attribuait jamais. Il signait simplement Friedrich de Sievers ou Landrath S. Ce sont quelques correspondances russes et quelques procès-verbaux du Comité de Pétersbourg qui m'ont induit en erreur. Il se trouve ensuite que, faute de renseignements, je prenais deux autres Sievers (le Landrichter et le comte Jacques) pour une seule et même personne. Enfin, j'avoue à ma honte avoir ignoré jusqu'à l'existence du 4-ème volume des *Denkwürdigkeiten* de C. Blum. Je n'ai que les trois premiers, que j'ai lus et relus plusieurs fois, en regrettant toujours que l'éditeur n'ait pas touché à l'époque qui m'intéresse. Pour faire venir et recevoir ici le 4-ème volume il faudra au moins deux mois (à supposer qu'il ne soit pas à l'index), aussi accepterai-je avec reconnaissance votre proposition, si vous pouvez me le laisser jusqu'au mois de Février; alors je vous le remettrai en mains propres.

Je me suis trouvé à Moscou lors du passage de l'Empereur. La municipalité est consternée de l'accueil plus que froid fait à ses représentants. Vous savez probablement qu'à la grande réception au Kremlin, sa Majesté a passé outre sans remarquer le maire et les députés de la ville et sans toucher au pain et au sel qu'on lui offrait. On se cherche des torts pour s'expliquer cette preuve éclatante de disgrâce et, faute d'en trouver, on semble prêt à accepter la version du gouverneur qui prétend que la municipalité aurait dû préalablement s'adresser à lui pour solliciter la permission de souhaiter la bienvenue à sa Majesté. Ce sera une formalité nouvelle dont jamais personne jusqu'à ce jour n'a entendu parler.

Laissez-moi vous remercier encore une fois et vous serrer la main de tout mon cœur. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

14 Septembre 1873.

Mes pensées ne vous quittent pas depuis que je vous sais malade *), et c'est avec une impatience inexprimable que j'attends de vos nouvelles. Il me semble qu'en vous écrivant je me rassure sur votre état; quand ces lignes vous arriveront, vous serez convalescent. Dieu merci! La semaine dernière, je vous ai envoyé le livre dont vous aviez besoin, sans l'accompagner d'un mot, car j'étais surchargée de besogne pratique et fatigante, et je tenais à avoir devant moi quelques heures vraiment libres pour vous parler longuement de toutes choses. Et voilà le pr. Dmitry Obolensky qui m'apporte la triste histoire de votre accident et de votre grave indisposition! Vous deviez déjà être souffrant le 24 Août—pourquoi ne m'en pas parler? On ne fait pas de querelles à un malade, mais vous méritez d'être grondé sérieusement. Quelle imprudence, quel stoïcisme mal placé—et tout cela à l'autre bout du monde, dans un désert, d'où il est même impossible d'avoir des nouvelles régulières! Vous le voyez, c'est encore „une affaire de tempérament,” comme vous dites; il me faut de l'ordre et de l'exactitude dans les bulletins, mon amitié allemande s'exaspère de ces délais sans fin et, pour s'en prendre à quelqu'un, accable le prince Obolensky de questions et de missives

*) Pendant le voyage que G. Samarine fit de sa propriété du gouvernement de Samara à Serpoukhoff, il se blessa à la jambe. Cette blessure occasionna une longue et douloureuse maladie qui nécessita le transport du malade Moscou. *Note de l'éditeur.*

impatientes. Au moins reviendrez-vous à Moscou tout de suite, dès que vous pourrez voyager, n'est-ce pas? En dehors de vos imaginations gratuites, je ne vous ai jamais su malade, excepté pourtant à une époque *) où vous me déplaisiez beaucoup; alors les inquiétudes de vos amis et amies vous entouraient de je ne sais quelle auréole mystique exagérée, dont je ne me moquais pas mal dans mon for intérieur. Aujourd'hui c'est autre chose; vous êtes très naturellement et gravement malade, je suis pleine d'anxiété pour vous et je demande à Dieu de tout l'égoïsme de mon coeur ami de vous rendre la santé! A vous de coeur.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

27 Septembre (1873).

Vous voilà à Moscou, mon cher ami, — et je respire plus librement depuis que je vous sais installé en lieu sûr, avec la faculté sous la main. Dieu merci, le prince Obolensky m'a enfin donné de bonnes nouvelles, il m'a même autorisé à vous écrire. Je vais le faire souvent à présent—mes lettres vous arriveront comme la pluie d'automne, et il faudra que vous en preniez votre parti. C'est vers vous que ma pensée se reporte, lorsque le travail et les préoccupations du jour touchent à leur fin; vous me tenez compagnie le soir sans vous en douter. Et comme nous parlons de vous, quand „les amis“ viennent chez moi! Que faites-vous donc pour qu'on vous aime si bien! Vous ne traitez pas tout le monde doucement, ce n'est pas vous

*) A l'époque où G. Samarine faisait partie des „Commissions de rédaction“ chargées d'élaborer un projet de loi sur l'émancipation des paysans en 1859 et 1860. *Note de l'éditeur.*

qui avez inventé l'expansion — mais *vous êtes vous-même*, et ce vous-même renferme tant de choses, que l'amitié qu'on vous porte en devient à la fois une et multiple... Voilà ce que c'est que d'être malade et de causer du chagrin et des inquiétudes infinies, cela prédispose les autres à une franchise alarmante pour votre modestie. Aussi vous dirai-je adieu ce matin; à bientôt. A vous de coeur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

11 Octobre 1873.

Je me suis vivement réjoui en lisant dans les feuilles du 4 Octobre le rapport du prince Ouroussoff sur les établissements de feu M-me la Grande-Duchesse. Ne sachant que très vaguement ce que vous désiriez et ce que vous espériez pour assurer leur avenir, j'ignore si vous êtes satisfaite, mais il me semble, dass die ökonomische Grundlage ziemlich breit und fest angelegt ist. On parle d'une souscription générale pour augmenter les fonds nécessaires; si vous y avez recours, faites-la durer le plus longtemps possible et ne vous désespérez pas trop de la pénurie des offrandes qui vous arriveront cette année et l'année prochaine. La famine à Samara et Orenbourg vous fera une concurrence terrible. Les nouvelles qui viennent de ces contrées font dresser les cheveux. Quand j'ai quitté la campagne, le mois passé, dans le district de Bouzoulouk on s'arrachait déjà *les glands* qui, depuis la fin du mois d'Août, arrivaient de tous côtés aux marchés des villages. Que sera-ce en hiver? Ajoutez que le gouverneur actuel, un administrateur de la nouvelle école, fait preuve de zèle. Le recouvrement des arriérés en matière d'impôts s'accomplit

mit einer Rücksichtslosigkeit qui frise la démence. On vend à l'enchère le dernier bétail du paysan. Die ganze Gegend wird auf das gründlichste ruinirt auf eine lange Zukunft. C'est à tel point que le président de la Kazennaïa Palata, l'homme spécialement chargé de veiller aux intérêts du fisc, s'est vu forcé de faire des remontrances.

Votre dernière lettre m'a vivement touché. Vous avez mille fois raison: je suis heureux en amis et je l'ai toujours été—j'ajoute dans mon for intérieur—bien plus que je ne le mérite. Les preuves d'intérêt qui m'arrivent de toutes parts ont pour moi un charme langoureux, auquel je suis tout disposé à me laisser aller. Aidez-moi à résister au danger en m'adressant une de ces bonnes mercuriales dont vous possédez le secret. Einen tüchtigen Verweis bitte ich mir aus.

J'ai achevé le 4-ème volume de Sievers, mais je ne me décide pas à vous le remettre dans le triste état auquel il est réduit. Pendant tout mon voyage il ne m'a pas quitté. Laissez-moi le remplacer par un nouvel exemplaire que j'ai fait venir.

Avez-vous idée de la nouvelle publication de Strauss: Der alte und der neue Glaube (soll heissen Unglaube)? Il y aurait beaucoup à dire sur ce livre, mais voici l'heure de mon pansement et j'entends venir la faculté!

Je serre cordialement et baise vos deux bonnes mains. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 26 Octobre 1873.

Sans que vous me le disiez, je vois d'ici que vos occupations ne vous laissent pas un moment de loisir et si pourtant je me décide à vous importuner d'une nouvelle

requête, c'est qu'au terme où nous en sommes j'espère bien que vous ne vous gênez pas pour me mettre à la porte. Il s'agit encore de renseignements généalogiques.

1) Dans une lettre du Landrath Sievers au prince Kotchoubey, du 6 Avril 1803, il lui dit entre autres choses: „On s'attend beaucoup (en Livonie) du conseiller privé de Vietinghof, grand protecteur du parti opposé (à toute réforme dans la question agraire) et qui, *par sa belle-mère*, croit être en état de faire que tout reste sur le pied actuel“. Je désirerais savoir qui était cette belle-mère? Ne serait-ce pas la princesse Lieven, ex-gouvernante des Grands-Ducs? Le Vietinghof en question signait Boris. Son parti l'avait délégué à Pétersbourg pour observer Sievers, pour le desservir et pour paralyser son influence.

2) A la même époque un certain Richter était gouverneur en Livonie. Ne pourrait-on savoir à laquelle des branches de cette nombreuse famille il se rattache?

Si, quand vous aurez du loisir, vous vouliez bien me procurer les renseignements que je sollicite, vous me rendriez un grand service. Je ne sais vraiment à qui je pourrais m'adresser pour ne pas vous importuner.

Ma guérison avance lentement. Les médecins exigent toujours que je reste couché, la jambe immobile, pour ne pas déranger la jonction des muscles coupés en deux. J'emploie mes loisirs à mettre en ordre toutes sortes de notes et de matériaux, à étudier les parties d'échecs du tournoi de Vienne et à lire des nouveautés reçues d'Allemagne. Avez-vous lu la dernière publication de Strauss: „Der alte und neue Glaube“ ainsi que son Nachwort? C'est curieux comme dernier mot de l'athéisme moderne et il y aurait beaucoup de bonnes choses à dire sur ce livre, ne fût-ce que pour faire ressortir le nouveau genre

de superstitions de toutes sortes qu'amène forcément la négation du principe divin. C'est une série de miracles opérés par la matière.

Hier, l'élection d'un second candidat au poste de maire a mis fin à la fièvre électorale qui pendant deux semaines troublait notre farniente habituel. Les autorités locales reprochent beaucoup au corps municipal, comme un crime de lèse-nationalité, d'avoir élu un Allemand (Schumacher). Qu'en dites-vous?

Si vous remarquez un progrès dans mon écriture, donnez-moi un mot d'encouragement. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

8 Novembre (1873).

Je n'ai pas encore reçu les renseignements voulus sur la famille Richter et je m'impatiente d'attendre. Aussi veux-je profiter de ce que je sais sur le mariage de la fille unique de la vieille princesse Lieven pour vous écrire au moins quelques mots et vous dire que cette fois-ci votre inspiration ne vous a pas trompé. Le conseiller privé Vietinghof, Courlandais, a eu le bonheur de faire ce qu'on appelait alors un beau parti et d'épouser, avec une brave femme sans esprit, la protection magnifique d'une belle-mère toute puissante dans le domaine des récompenses et des distinctions de cour. Quant à son influence anti-libérale, je ne puis encore rien vous dire de positif. Les Richter sont de noblesse de second ordre; ils ont toujours beaucoup servi et n'ont jamais été riches.—La suite au prochain N^o.

Votre lettre, très bien écrite avec un soin calligraphique qui me promet un rival dans cette branche de l'art, m'a

un peu déroutée par la question qui la termine. Vous me demandez si j'ai lu le livre de Strauss: „Der alte und der neue Glaube“. J'avais déjà répondu à la même question dans une longue lettre allemande de la mi-octobre. Ne vous serait-elle pas arrivée?

L'autobiographie de Stuart Mill est un des ouvrages les plus curieux qu'on puisse imaginer — il me tarde que vous le lisiez. Faites-vous en traduire le résumé, très bien fait, du Times et de la Saturday Review. Kitty Tutchef sait si bien l'anglais qu'elle pourrait vous en faire la lecture à prima-vista. J'ai pensé à vous à chaque page de ce livre extraordinaire.

Dites-moi que vous vous remettez; je suis si triste et si fatiguée sans aucune raison particulièrement aggravante que j'aurais besoin d'une bonne nouvelle. A vous de coeur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 12 Novembre (1873).

Votre lettre du 8 Novembre m'a beaucoup surpris. L'avant-dernière était du 27 Septembre, depuis je n'ai rien reçu et aucune lettre allemande de la mi-octobre ne m'est parvenue. Que serait-elle devenue? Est-ce par poste que vous l'avez envoyée ou bien avez-vous profité d'une occasion? Je ne me résigne pas à la considérer comme perdue et je voudrais avoir quelques renseignements précis pour être à même de faire des recherches.

Depuis que je vous ai écrit, on m'a fait une huitième incision plus profonde que les premières. Tout fait supposer que cela sera la dernière; rien, je l'espère, ne troublera cette fois mon rétablissement et, vers la mi-décembre,

j'espère être sur pied. Je vais tâcher de me procurer les *N^{os}* du Times et de la *Saturday-Review*. Avec un dictionnaire sous la main, peut-être parviendrai-je à les déchiffrer. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

16 Novembre 1873

Vous êtes surpris et moi aussi — je vous ai écrit du 14 au 20 Octobre, mais je ne me rappelle pas exactement la date du jour; c'était une longue réponse à quelques passages d'une de vos lettres, si longue que j'y ai mis deux timbres de poste et si intime que je l'ai écrite en allemand: mon coeur s'exprime mieux dans la langue où je prie. Il m'a semblé qu'il n'y avait aucun risque à envoyer cette volumineuse épître par la poste: d'abord parce que vous êtes *vous* et que je suis *moi*, ensuite parce que, dans l'éventualité la plus fâcheuse, quelques pages d'idéologie affectueuse devaient nécessairement arriver à leur adresse. Je vois que je me suis trompée. Peut-être aussi qu'un postillon fatigué a jeté ma lettre dans quelque carrefour. Le pasteur Dalton m'a raconté, qu'en traversant à pied la place d'Isaac, il avait recueilli, un jour, des débris autographes d'un de ses articles de théologie, envoyés par poste à son éditeur de Berlin, perdus sans traces, et qu'il lui avait fallu récrire une seconde fois, parce que dans la promptitude obligée du travail, il n'en avait point pris de copie. Supposons le dernier cas — il m'est impossible de vous récrire ma lettre. Renoncez-y, comme à toute autre recherche parfaitement inutile, si vous y songez bien. Ici, j'ai déjà pris des informations qui n'ont servi qu'à me fortifier dans l'exercice de la résignation postale.

La famille Richter me donne des impatiences indicibles— personne ne sait rien *exactement* sur ses relations et sa généalogie; je vais écrire à Berkholz pour qu'il se mette en campagne. Mille amitiés. Dieu merci, que vous soyez hors d'affaire.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

Pétersbourg 15 Octobre (1873).

Sie haben vollkommen Recht—es muss ihnen einmal wieder tüchtig die Wahrheit gesagt werden! Kaum in des Besserung, noch lange nicht gesund, tritt die alte Natur in ihre Rechte und gebahrt sich wie ein restaurirter König, wie ein Bourbon, der nichts vergessen mag und nichts lernen will. Ihr letzter lieber Brief, über den ich mich so herzlich gefreut, bewegt mich dennoch zu der gewünschten Strafpredigt. Warum haben sie ihn überhaupt geschrieben? Ich hatte sie gebeten es sich gefallen zu lassen in meiner Schuld zu bleiben, nicht zu antworten so lange es sie angreifen könne, so lange sie, überhaupt, leidend sind. Bewahre! Mit jenem deutschen Temperamente, das sie im Grunde viel intensiver besitzen als ich, wollen sie vor allen Dingen das Soll und Haben reguliren und mit zitternder Hand thuen sie das Gegentheil von dem, was ich gewünscht! Vergessen sie doch einmal gründlich die Pünktlichkeit in der Freundschaft, gestatten sie denen, die oft ihre Schuldner gewesen sind, den Luxus des freien Gebens, ohne dass sie pflichtschuldig dankend darüber quittiren!

Und nun kommen wir auf den zweiten Punkt, den ich mit Schrecken in ihrem Briefe constatirt habe. Sie empfinden innig die Freude, in einer Prüfungszeit ihres Lebens, von warmen Aeusserungen und Beweisen der

Liebe umgeben zu sein; es wird ihnen dabei weich und froh zu Muthe; jede Herbigkeit, jede Schärfe schwindet; ein demüthiges Dankgefühl zieht durch ihre Seele und die Fluthen höherer Menschenliebe steigen mächtig in ihr auf.... Das deuten sie mir an—fügen aber gleich hinzu, dass sie sich davor fürchten, dass sie sich baldigst retten wollen an das dürre Ufer, wo es wenigstens Boden unter den Füßen, kühles Gleichgewicht giebt! Beruhigen sie sich doch! Sie ertrinken wirklich nicht so bald! Lassen sie sich nur gehen—es schwimmt sich gut in hohem Wasser, versuchen sie es heute, wenn sie es noch nie gethan... Sie definiren wundervoll den theologischen Begriff der Liebe, mit echten Kunstaussdrücken und erhabener Beredsamkeit; wenn dieser Begriff aber lebendig um sie her wird, sich leise regt und athmet, ihre Schmerzen lindert, den Kamin heizt, die Nächte überwacht, und sie in den Schlaf singt mit sanften Melodien, da fängt ihnen an zu grauen und sie schützen Bescheidenheit vor um der Bewegung dieses Lichts und dieser Wärme zu entfliehen! Was fürchten sie um Gotteswillen? Im Stillen sind sie wohl um den Schutz ihrer scharfen Logik besorgt — die könnte schartig werden in dieser bedenklichen Atmosphäre, und am Ende wären sie genöthigt die spitze *Waffe* wegzuwerfen, um sich einer *Kraft* zu bedienen!...

Jetzt ist's genug, sonst liesse ich mich herbei von *meinem* alten und neuen Glauben zu reden, was jedenfalls überflüssig wäre; den Strauss'schen Glauben kenne ich nicht—habe übrigens auch jetzt nicht die Zeit Bücher zu lesen die eine innere Kampfbereitschaft verlangen. Deshalb lasse ich ihre Okrainy noch ungestört auf der Censur liegen—etwas Feigheit kommt dazu. Ihr bedenklicher Zustand hat so tief in mir das Bewusstsein dessen geweckt, was sie in

mancher Hinsicht für mich sind, dass ich nicht den Muth habe mir von ihnen wehe thun zu lassen und das muss ja geschehen! Nur ein Paar Wochen bis sie wieder der Alte sind, dann vergeht auch mir die Nervenschwäche des Gemüthes und ich vertiefe mich in die Lectüre ihres Werkes.

Alle meine Wünsche in Bezug auf die Anstalten der Grossfürstin sind erfüllt; der 29 Sept. war für mich ein unbeschreiblich trauriger und doch schöner Tag. Nun bleibt noch die Sorge um das klinische Institut und die *Oupravlenie*. Wenn sie erlauben, schreibe ich ihnen nächstens ausführlich über diesen letzten Punkt, es läge mir viel daran ihre Meinung über diese Lebensfrage zu kennen. Denken sie sich, dass ich vor ein paar Stunden einen Brief aus Stuttgart erhielt mit neuen Vorschlägen: ob ich nicht, *nach* Erledigung aller Geschäfte die sich auf die Organisation der Anstalten beziehen, mich entschliessen könnte? Diese Beharrlichkeit hat etwas Beängstigendes für mich; ich will sie todtschweigen, gar nicht auf Möglichkeiten eingehen und bitte sie daher auch nicht davon zu sprechen.

Der Fürst Tcherkassky muss ihnen Alles erzählt haben, was in unserer Haupt und Residenzstadt besprochen, gehofft und gethan wird. Es war mir eine Freude an ihm des gleichen Interesse für den grossen kirchlichstaatlichen Kampf in Deutschland wahrnehmen, das ich empfinde. Man hört, so zu sagen, die Schwerter aut einander klirren. Die Kriegserklärung geschah im Mittelalter, und jetzt erst, 600 Jahre später, fallen die Würfel des Schicksals um denselben Einsatz. Ich besitze die Abschrift eines sehr merkwürdigen Briefes des grossen Hohenstaufen, Friedrichs II, in welchem die Sachlage charakterisirt wird, als habe Bismarck die Feder geführt.

Was sie mir von der Hungersnoth sagen, ist schrecklich. Stellen sie sich vor, dass es hier eine gangbare Meinung giebt, die behauptet alle Berichte aus Samara seien übertrieben und stammten entweder aus der Einbildungskraft von L. Tolstoy, oder aus den Briefen der zahlreichen Arrendatoren, die ihre Pacht nicht entrichten mögen. In irgend einer Zeitung hat auch ein Grundbesitzer ähnliche Erklärungen gegeben. Was wird geschehen, um diesem Elend abzuhelpfen? Im letzten Augenblicke Geld sammeln führt eigentlich zu nichts. Bilden sich nicht Hilfscomités in den nächstliegende Gouvernements? Kann man hier und in Moskau nichts anregen? Erst wollte ich nicht, dass sie schrieben, und nun thue ich unzählige Fragen!

Leben sie wohl! Ich könnte sonst in's Unendliche plaudern. Behüte sie Gott! Schonen sie sich, lassen sie sich pflegen und verwöhnen—aber vor allen Dingen werden sie gesund! Herzlich ihre.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 17 Novembre (1873).

Enfin je la tiens votre longue lettre allemande et je crois qu'à force de la relire je la sais par coeur. Le charme que j'éprouve, en vous lisant en allemand ou en français, me fait faire un retour sur moi-même et sur mes compatriotes en général. Vous avez sous la main toutes les ressources des deux langues dont vous vous servez et qui se plient sans le moindre effort de votre part aux plus imperceptibles mouvements de votre pensée. Que nous sommes loin tous tant que nous sommes, sans en excepter les plus lettrés, de posséder notre langue maternelle au

même degré. Si j'avais à vous traduire je sens que, faute de teintes et de demi-tons, je me verrais forcé de renoncer à rendre beaucoup de choses que je sens et que j'apprécie dans l'original. J'aurais encore beaucoup à vous dire là-dessus, mais je vois d'ici un mouvement d'épaules qui me fait taire. Voici l'explication fort simple du retard qu'a subi votre lettre. J'habite une aile de la maison de mon frère qui dans quelques jours doit être de retour de Rome. Il a donné l'ordre à son homme d'affaires de déposer tous les paquets à son adresse dans son cabinet. Notre suisse s'est imaginé, je ne sais trop pourquoi, que votre lettre lui était destinée, et ce n'est qu'hier que l'homme d'affaires, en rangeant les paquets, a reconnu l'erreur. Au reste, je ne m'en plains pas, car votre lettre ne pouvait m'arriver plus à point. Elle m'a été remise après une journée pénible, une nuit sans sommeil et une neuvième incision, nécessitée par un renouvellement d'inflammation. Mon écriture s'en ressent, n'est-ce pas? Tout à vous.

P. S. Je vous remercie pour le livre que vous m'avez envoyé par l'entremise du pr. Scherbatoff et que je vais envoyer chercher. Tous les jours, depuis son retour, il vient me voir et oublie chaque fois de me l'apporter.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

2 Janvier (1874).

Qu'il y a longtemps que je veux vous écrire. Une mauvaise honte m'en a empêchée jusqu'ici: j'attends toujours les renseignements sur la famille Richter que Berkholtz ne me donne pas, et je me prive du plaisir de vous dire combien je suis reconnaissante de votre rétablis-

ment, pour ne pas convenir de mon inexactitude involontaire! Au fond, c'est votre faute. Vous avez sur la conscience certain compliment à l'adresse de ma prompte activité; je n'ai pas voulu rester au-dessous de mes premiers hauts faits, et voilà que je manque à un devoir de coeur! O misères humaines! Il me tarde de vous revoir. Pétersbourg est-il exclu de vos plans d'avenir? Quand pourrez-vous marcher et sortir tout de bon? Maintenant que je vous sais hors d'affaire, j'ai souvent un si grand désir de causer avec vous, de me donner le luxe royal d'entretiens sincères! Et la nouvelle année—je l'oublie, quoique ce soit elle qui m'ait forcé la main. Que Dieu vous bénisse dans vos affections et vous conserve à vos amis.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 13 Janvier 1874.

Tout ce temps-ci je ne vous ai pas écrit, espérant vous voir et vous serrer la main vers la mi-janvier, mais toutes sortes de circonstances me forcent à remettre mon départ pour Pétersbourg jusqu'au mois de Février. Votre dernière lettre m'a donné des remords. Est-il possible que vous vous mettiez en peine de ne pas m'avoir encore fourni les renseignements que je vous ai demandés et que vous-même n'avez pas encore reçus! Pour vous bien mettre l'âme en repos, laissez-moi vous assurer qu'il n'y a rien de pressé et que quand même les renseignements que j'attends ne me parviendraient que dans un mois ou deux, ils arriveraient toujours à temps.

Mon pied me rend assez bien tous les services que je lui demande en ville, ce qui me fait espérer que plus tard

il en sera de même à la campagne et à la chasse. Au revoir à bientôt. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

27 Janvier (1874).

Voici enfin la notice généalogique très incomplète qu'on m'envoie de Riga. Quand vous viendrez à Pétersbourg, je vous montrerai la lettre de Berkholtz qui explique son long délai.

J'espère que vous avez beaucoup vu les Stanley et surtout que, rassasié de fêtes et de splendeurs, vous arriverez bientôt ici. Mille amitiés.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vendredi, 8 Février (1874).

Je n'ai pas répondu à votre dernière lettre parce que j'espérais partir dans deux jours et vous bien remercier de vive voix pour les renseignements que vous m'avez procurés. Laissez-moi du moins le faire par écrit. Toutes sortes de petites affaires m'ont retenu jusqu'à présent et c'est à peine si je parviendrai à m'en débarrasser vers la fin de la première semaine du carême. On dit d'ailleurs que, avant le départ de l'Empereur d'Autriche, un arrivant risquerait de frapper aux portes de tous les hôtels sans trouver où reposer sa tête. J'éprouve la tentation d'abuser encore une fois de votre complaisance pour obtenir par votre entremise encore quelques renseignements, mais je ne le ferai certainement qu'après vous avoir vue et vous avoir expliqué pourquoi j'en suis réduit à toujours m'adresser à vous. Le pr. Scherbatoff m'a donné de vos nouvelles. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Hôtel Demuth. Dimanche (17 Février 1874).

Enfin me voilà à votre porte! Pour perdre le moins de temps possible, surtout pour ne pas vous déranger dans vos occupations, ne pourriez-vous pas m'indiquer le jour et l'heure qui vous conviendraient le mieux? Aujourd'hui je passerai une partie de l'avant-soirée chez les Milutine, et le 19, après le dîner de fondation, avec mes anciens collègues. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

14 Avril 1874.

J'ai envoyé ihre letzte Frage à mes mauvais correspondants de Riga avec une admonestation en forme: „Ayez le courage de dire non, si vous tenez à induire l'auteur des Okrainy en de petites erreurs de faits et de noms—oh! la chevaleresque vengeance! Mais répondez-moi avant tout et ne nous faites pas attendre inutilement ce que nous pourrions chercher et trouver ailleurs!“ Wird das helfen? Je suis agacée par ce long silence provincial et vous en demande pardon mille fois au nom de mes compatriotes. Vous reconnaîtrez facilement à mon impatience que je suis loin d'avoir acquis les vertus slaves. Votre nouvelle indisposition à Moscou a encore contribué à m'entraîner dans une voie contraire: pendant quelques jours j'ai eu des mouvements de colère dont la responsabilité vous incombe; ce n'est qu'un petit mot de la princesse Lvoff qui m'a remis dans mon équilibre de douceur habituelle (?) Pourvu que cela dure!

Vous me trouverez à Pétersbourg jusqu'au 1-er Juin; votre dernier séjour m'a laissé les plus agréables souvenirs, j'aime à y repenser; jugez du plaisir extrême que j'aurai à renouveler ces bonnes impressions. Mille amitiés.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

6 Juillet (1874).

Voici ce que je viens de recevoir pour vous; je l'envoie à tout hasard à Samara où je vous suppose. Pour moi, après une petite absence de 15 jours en Esthonie, chez les Keyserling, j'ai repris mes occupations habituelles, compliquées de l'arrangement d'une 3-ème cuisine populaire à Vassili-Ostroff. La ville est très poudreuse et très dénuée de charmes en ce moment, néanmoins je m'y trouve mieux qu'à Oranienbaum ou Kammenoy Ostroff, car j'y suis seule comme un véritable anachorète dans sa Thébaïde.

Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie: je ne sais rien ni de vous ni de Dmitrieff que j'attendais avec impatience au mois de Juin. Mille amitiés.

Je vous envoie la lettre explicative de Berkholz. Quand vous en aurez l'occasion, restituez-la moi.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

12 Août (1874).

Voici les renseignements voulus; il me semble qu'ils sont assez complets. De grâce ne vous gênez pas pour me demander ce que vous désirerez savoir; quand même ce ne serait pas pour vous rendre service, ce qui est toujours

un grand plaisir, j'ai un si ardent respect de la vérité historique et autre qu'éclaircir un fait, rétablir une date mensongère, justifier une mémoire, me semble une véritable jouissance. Dans les provinces, les quelques amis lettrés que j'y ai encore partagent, j'espère, mes idées à ce sujet.

En esprit j'ai déjà répondu à votre intéressante lettre *), je le ferai tout au long dès que mes cuisines auront repris leur train d'hiver et que la famille impériale tournera le dos à Pétersbourg; deux conditions peu analogues, n'est-ce pas? Mais vous ne sauriez croire ce que des courses à Tsarskoe, Oranienbaum, Serguievka absorbent d'heures précieuses.

Adieu, je vous souhaite ce qu'il y a de meilleur au monde—la paix.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 31 Décembre 1874.

Avant que l'année ne se termine, laissez-moi vous serrer la main encore une fois et me recommander à votre amitié pour l'année qui commence et pour toutes celles qu'il plaira à Dieu de m'accorder ou de m'imposer, пока грѣхамъ терпѣтъ, comme on dit chez nous.

Un article de journal m'a appris ces jours-ci le résultat financier de vos dîners à bon marché, je m'en suis vivement réjoui. Je connais assez bien les prix, le milieu social auquel vous avez affaire et les difficultés de tout genre qui s'opposent à toute bonne intention, pour com-

*) Cette lettre ne se trouve pas dans la correspondance qui nous a été remise. *Note de l'éditeur.*

prendre tout ce qu'il a fallu de patience, de bonne volonté, de persévérance et de résignation pour parvenir non seulement à solder la dépense, mais même à obtenir un léger bénéfice. Chacun de ces modestes 400 roubles représente une portion de votre vie.

Dans une semaine ou deux, Dm. Obolensky vous communiquera un mémoire *), beaucoup trop long et très pâle, que je me suis imposé d'écrire à la suite d'une provocation directe du général Fadéeff, l'adversaire de Milutine. Tout à vous.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

14 Janvier 1875.

Que vous êtes bon de me dire que vous pensez à moi avec amitié! J'y compte au fond avec une immuable sécurité, mais chaque manifestation de cette certitude m'attendrit néanmoins et me surprend comme une chose nouvelle, comme une bénédiction inespérée. C'est à cela, je pense, qu'on pourrait distinguer les sentiments vrais: qu'ils sont incapables de lasser et qu'éternellement présents ils sont toujours nouveaux.

Vous dites que mes 400 roubles d'économies représentent une portion de ma vie; autrefois, où les heures avaient du prix à mes yeux, je l'aurais cru ainsi. A présent l'emploi de nos forces à des oeuvres secondaires me fait l'effet de constituer la trame grossière de notre existence; la main du Maître superpose à cette base nécessaire les couleurs, le dessin harmonieux qui donne la vraie valeur au

*) Ce mémoire a été publié à Berlin, en 1875, sous le titre *Revolutzionny konservatisme*. Note de l'éditeur.

tissu. Ce sont les heures, peut-être les minutes, où des sentiments éternels nous ouvrent les horizons de l'amour de Dieu. Indépendante de quelque genre de travail que ce soit, voilà la vie réelle — le reste en mériterait-il le nom?

Je vais me mettre à vous attendre, car je me souviens égoïstement de vos intentions de l'automne. Que Dieu vous garde! Je suis à vous de coeur.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

22 Mars 1875.

Les journaux d'aujourd'hui annoncent la nomination de Grote comme président du Conseil, chargé de l'administration des établissements de feu M-me la Grande-Duchesse. Je pense que vous êtes satisfaite et je m'en réjouis vivement pour vous. Un conseil administratif, chez nous du moins, ne peut avoir pour mission que de ne pas gêner l'action individuelle de la personne qui veut bien se charger du travail réel. On peut espérer de Grote qu'il fera plus, en vous épargnant tout le côté formel de la besogne, les écritures, etc.

Ne pourriez-vous pas me donner l'adresse de Berkholz à Riga? J'ai renouvelé connaissance avec lui lors de mon dernier voyage à l'étranger, et il m'a autorisé à m'adresser directement à lui pour avoir les renseignements dont je puis avoir besoin. Je veux essayer, par son entremise, d'obtenir quelques données de M. Jung-Stilling, auteur d'un livre sur la question agraire, que vous m'avez donné jadis. Tout à vous sans phrases.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

26 Mars (1875).

Je vous remercie d'avoir pris votre part de ma satisfaction; oui, je suis très contente du choix de Grote, très heureuse de la manière dont l'Empereur lui a recommandé les établissements: „Ce que je te demande, c'est de mettre du coeur à ton travail; quand on sait combien la Grande-Duchesse Hélène a aimé et soigné ses oeuvres, il faut comprendre que ce n'est qu'avec le coeur qu'on peut tout à fait remplir ses intentions“. N'est-ce pas que c'est beau et bon?

Le carême s'écoule et vous ne revenez pas; dois-je vous dire adieu tout de bon? Chaque fois que vous avez été ici, j'éprouve un désir plus vif de vous voir revenir — c'est si long jusqu'à l'hiver prochain! Mille amitiés fidèles.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Moscou, 26 Mai 1875.

Quand vous aurez un moment de liberté, voulez-vous jeter les yeux sur la brochure *) ci-jointe. Je doute qu'il existe en quelque autre langue une traduction qui approche autant de la perfection; au reste vous êtes beaucoup plus à même que moi d'en juger avec connaissance de cause. L'auteur est fils de M-me Pavloff (née Janisch) très connue par ses traductions en trois langues; il paraît que c'est un talent héréditaire.

*) Probablement la traduction de Faust. *Note de l'éditeur.*

Quels sont vos projets pour l'été? Vous trouverai-je à Pétersbourg jusque vers le 10 — 15 du mois prochain? Je voudrais un mot de réponse pour me décider sur le choix de la route à prendre pour me rendre à Berlin.

Hier la princesse C. Tcherkassky est arrivée à Moscou et repart demain pour la campagne. Elle a trouvé le moyen de maigrir, chose que je croyais impossible, mais semble de bonne humeur. Somme toute, je la trouve beaucoup mieux que je n'espérais d'après les on-dit et à en juger par son écriture. Tout à vous.

P. S. Ces jours-ci j'ai écrit une longue lettre à M. Berkholtz à Riga, en lui demandant *to introduce me* auprès de M. Jung-Stilling (auteur d'un livre dont vous m'avez fait présent) avec lequel je voudrais me mettre en rapports épistolaires directs.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

30 Mai (1875).

Merci—la traduction me semble parfaite et la nouvelle de votre arrivée prochaine me fait un plaisir infini. Je compte partir le 15 ou le 16, selon que je serai libre.

Au revoir à bientôt! dès le 10 je vous attendrai tous les jours. Mille amitiés.

LA BARONNE DE RAHDEN A G. SAMARINE.

28 Août (1875).

J'ai trouvé votre envoi il y a quelques jours, en revenant de Tsarskoe, où j'avais fait une visite assez prolongée,

et, dès le premier soir, je me suis plongée avec délices dans la lecture de Vinet. Une grippe y aidant, j'ai dû garder la chambre plus que je ne me le permets en temps ordinaire; tout m'a servi pour satisfaire la passion que je mets parfois à lire certains ouvrages qui s'emparent de moi plutôt que je ne les étudie. Dès les premiers débuts, l'intérieur de famille de Vinet m'a charmée, j'y ai retrouvé tant d'accents familiers! Le devoir qu'on place si haut; le plaisir qu'on se plaît à ignorer, comme chose vaine et passagère; ces relations en apparence sévères, pleines d'une tendresse profonde, dont l'expression soudaine et forte a tout le prestige d'une révélation. Puis l'étude, l'enthousiasme du beau, le développement graduel de l'intelligence au milieu d'un rayonnement de pureté exquise, la recherche incessante de Dieu, autant dans les rapports intimes de la famille et des amitiés de jeunesse, que dans le labeur journalier de l'homme de lettres.... Tout ceci forme un ensemble auquel le lecteur le plus prévenu ne saurait refuser son admiration! Qu'est-ce donc pour mon coeur qui retrouve dans ce tableau le type parfait que peut réaliser l'église protestante! Elle y arrive—malgré ses erreurs, l'abîme ouvert sous ses pas par l'incrédulité, l'aride austérité de son culte—seulement en vertu de son ardent amour de la *vérité*, cette appellation de Dieu qui est la plus chère à l'esprit germanique. Etablir une *vraie* filiation entre ce que l'on fait, ce que l'on pense et ce que l'on sent, et alimenter ses sentiments à la source vive de la Vérité Eternelle, qui est l'Amour Eternel—quelle existence idéale! Il me semble que Vinet en a été bien près. Vous voyez que vous m'avez fait plaisir; à peine ai-je terminé la moitié du volume que je ne résiste plus au désir de vous en témoigner ma reconnaissance.

Où êtes-vous? Quand reviendrez-vous ici? Je vis jusqu'à présent (sauf ma visite en haut lieu) dans une solitude monastique que j'aime. Adieu, merci, je vous serre la main.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Vassilievsky, 12 Octobre (1875).

Sans que vous vous en soyez doutée, j'ai passé toute la soirée à causer mentalement avec vous. Depuis bien longtemps j'avais l'intention de mettre en ordre tous mes papiers, pour éviter la peine d'un triage toujours difficile à ceux qui hériteront de mon mobilier; cet automne, grâce au mauvais temps, j'ai eu le loisir nécessaire. En mettant vos lettres sous enveloppe (après ma mort elles vous seront remises par ma soeur), je les ai relues toutes depuis la première jusqu'à la dernière, et là-dessus j'ai interrompu mon travail. Laissez-moi vous exprimer le sentiment de profonde et vive reconnaissance, que j'ai éprouvé en rafraîchissant ma mémoire, pour toutes les preuves d'amitié que vous m'avez données — je mets en première ligne les bonnes vérités que je vous dois et que je crois avoir mis trop de temps à apprécier.

En vous envoyant le livre de Vinet, je sentais bien qu'il était écrit pour vous. Moi-même j'en ai été vivement impressionné, mais je n'ai pas su me rendre compte de mes impressions et, à vrai dire, j'espérais que vous me viendriez en aide, pour débrouiller et rendre d'une manière claire et précise ce qui se confondait dans mon cerveau. C'est déjà arrivé maintes fois et cette fois encore j'ai eu ce que je désirais sans vous l'avoir demandé. Comment faites-vous pour enfouir.... mais je vous vois d'ici hausser les épaules et je me tais.

Les tristes nouvelles, qui me viennent de Moscou sur notre excellente amie C. Tcherkassky, vous sont parvenues sans doute; je ne sais pas encore ce qui lui est arrivé et je tremble à l'idée d'un coup nerveux. Aksakoff m'écrit qu'on a quelquefois de la peine à la comprendre quand elle parle, tant les tiraillements qu'elle éprouve sont violents: „без сердечнаго сназма нельзя ее видѣть“ *). Il est question d'un prompt départ pour l'étranger et il paraît que sa soeur la comtesse Baranoff l'accompagne. Malheureusement, je ne la verrai pas avant son départ. Du jour au lendemain il peut y avoir interruption de communication entre la rive droite et la rive gauche du Volga, et pour le moment impossible pour moi de quitter la campagne.

Après bien des efforts je suis parvenu à ouvrir un cours de religion, les dimanches, pour de jeunes gaillards de 15 à 18 ans, qui, non seulement ont fini leurs études, mais qui déjà ont eu le temps d'oublier le peu qu'ils avaient appris. Outre cela, j'ai mon école où je donne ma leçon d'histoire sainte et de catéchisme tous les jours. Cela marche bien et, soit dit bien entre nous, j'ai plus de succès que je n'espérais. La grande condition pour l'enseignement primaire, c'est de parvenir à établir comme un courant électrique entre les élèves et le maître; il faut de la part du maître—une perception immédiate et juste de tout ce qu'accomplit et fait germer chacune de ses paroles dans les jeunes cerveaux qu'il a devant lui, et de la part des élèves—une attention soutenue qui ne les fatigue pas. N'aurais-je pas fini par trouver enfin ma vocation? Ne vous moquez pas trop, ou bien je vous demanderai compte du nombre de petits pâtés que vous avez vendus pendant le

*) On ne peut la voir sans éprouver un serrement de coeur.

dernier mois. Veuillez croire d'ailleurs que mon enseignement n'est pas gratuit, je me fais payer un rouble par tête. L'expérience m'a appris qu'on ne prenait bien au sérieux que ce qu'on payait comptant.

Que faites-vous, qui voyez-vous et que lisez-vous? Je ne quitterai la campagne que vers la mi-novembre au plus tôt; en Décembre je passerai par Pétersbourg pour me rendre à Berlin. Au revoir donc dans deux mois à peu près. Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Pétersbourg, hôtel d'Europe, (30 Décembre 1875).

Auf sehr kurze Zeit und mit grossen Ansprüchen auf ihre Zeit und Geduld.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE.

(30 Décembre 1875). 4 Uhr.

Eben komme ich nach Hause und freue mich so sehr! Werden sie heute Abend zu mir kommen? Ich hoffe bestimmt darauf und werde sie von 9 $\frac{1}{2}$ Uhr an erwarten.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Berlin, Britisch-Hotel, $\frac{4 \text{ März}}{21 \text{ Fevr.}}$ 1876.

Gnädiges Fräulein! Vous recevrez sous bande une feuille de la Gazette de Moscou № 43, contenant la fin d'une notice biographique sur feu Roukavischnikoff (créateur et directeur d'une maison de correction pour les jeunes détenus). Cette lecture m'a vivement impressionné, malheureusement

je n'ai pas conservé les premiers №№, mais vous les trouverez facilement. Personne n'a apprécié Roukavischnikoff à première vue comme Stanley; on dit (n'est-ce pas de vous que je le tiens?) qu'il aurait remercié Dieu de lui avoir fait comprendre, en Russie, ce qu'était un saint. Il me semble qu'il y a comme une obligation morale à se soutenir mutuellement, surtout de notre temps, dans toutes celles de nos impressions qui raniment notre foi défaillante en l'humanité, et je me demande s'il ne serait pas bon de faire parvenir à Stanley, sinon la biographie complète de Roukavischnikoff—il ne comprendrait rien à l'original et la traduction du tout demanderait trop de peine — au moins un extrait ou ne fût-ce que quelques passages en bon anglais? Pour entreprendre et mener à fin un travail de ce genre, travail rien moins que facile et dont deux personnes vous sauraient gré, il n'y a que *vous*. Ob dabei was zu thun ist oder nicht, im ersten Falle was man vornimmt und wie man's anfängt, das wissen sie besser als ich und ich unterschreibe im voraus, wie immer bedingungslos, ihre Meinung. Meinerseits ist es nicht einmal eine Anregung, sondern eine einfache Frage. Encore une idée qui me vient en tête: si on s'adressait au fils de feu E. I. Popoff notre prêtre à Londres?

Que ne donnerais-je pour une bonne et longue soirée en tête-à-tête avec vous, votre table de thé entre nous, sans même prétendre au luxe d'une tranche de veau!

Cette fois-ci j'ai vu Berlin de plus près que les années précédentes, grâce à quelques relations nouvelles dans le cercle des savants et des employés de second ordre; j'ai bien suivi les discussions des chambres; j'ai beaucoup lu et même (vous allez rire) j'ai commis l'imprudence d'accepter le défi d'un jeune aspirant à une chaire de philosophie

et de me lancer dans une discussion par écrit *) en Moskauer-Deutsch über den Ursprung des Begriffes der Gottheit, das Wesen des Wunders und die Frage: ob zwischen moralischer Freiheit einerseits und logischer und Naturnothwendigkeit andererseits, une feste, unüberschreitbare Grenze zu ziehen sei? Quoique j'aie fait scandale, comme de raison, pourtant je n'ai pas été mis à la porte (c'est déjà beaucoup de la part *der Träger der Cultur*), mais on me menace d'une rencontre avec une des grandes autorités scientifiques et politiques du jour, un médecin très connu dont le nom m'échappe. Rien ne prouve mieux l'appauvrissement de la vie morale et le rétrécissement des intérêts intellectuels, diese Verkrüppelung des geistigen Organs, comme la puissance actuelle der Schlagwörter, dont personne ne se rend compte, et la facilité avec laquelle *toute* l'Allemagne se range sous les bannières des deux partis aujourd'hui en présence. En dehors d'eux il n'y a positivement rien et on les retrouve partout, non seulement dans les journaux politiques et les discours des députés, mais tout aussi bien dans les sermons, les nouveaux commentaires sur la Bible, les revues médicales, les cours publics d'astronomie etc. D'après le credo du parti qui se dit conservateur, Dieu et les Hohenzollern, la révélation et la monarchie, l'immortalité de l'âme et le Gross-grundbesitz, les sacrements et les Herrenrechte, le patronage, la juridiction seigneuriale, voire même la corvée (si on regardait bien au fond du sac), tout cela constitue un ensemble *indissoluble* et un tout *homogène* accepté comme tel par les deux partis. Quant à l'autre parti, celui de la kämpfende Cultur, il est juif—c'est tout dire. Vous savez

*) Ces articles ont paru dans le VI-e volume de la collection complète des Oeuvres de G. Samarine, pages 478—523. *Note de l'éditeur.*

certainement qu'aujourd'hui il n'y a presque plus de Berlin, il y a une Jérusalem nouvelle qui parle l'allemand. Quand il est question du judaïsme, qui trône à la chambre, que Bismarck *subit*, tout en se donnant les airs de s'en servir, qui dirige le haut enseignement, qui auprès des femmes a pris, comme Hausarzt, Hauslehrer ou simplement comme initiateur, la place des directeurs de conscience du XVII et XVIII siècle, qui paie et inspire la majorité des journaux—il ne s'agit, bien entendu, ni de l'Ancien Testament, ni d'une nationalité élevée à la hauteur d'une race élue. C'est quelque chose d'impalpable et d'insaisissable dans son ensemble, c'est l'extrait le plus complet qui ait jamais existé de tous les éléments foncièrement hostiles à un ordre moral et social chrétiennement constitué. Bien certainement ces éléments se trouvent plus ou moins partout, mais pour deviner leur présence, pour les extraire de la boue sociale et des recoins les plus obscurs de la conscience, pour les étaler au grand jour, surtout pour leur apprendre à ne pas rougir, enfin pour les constituer en corps de doctrine et en parti politique, il fallait ce que les Juifs seuls pouvaient apporter au jeu: un flair infallible und eine absolute Rücksichtslosigkeit in der Negation des Bestehenden. Das hatten nur die Juden, oder, wenigstens, diese Eigenschaften besaßen sie im unvergleichlich höheren Grade als Alle, denn dazu gehörte eine uralte, ununterbrochene bis zum Anfang der Welt heraufsteigende historische Tradition und eine hohe, dabei durchaus *ausserchristliche* (sage *ausser* nicht nur *antichristliche*) Bildung eines ganzen Stammes. Impossible de ne pas admirer la variété des formes et des couleurs dont dispose cette tendance, sans que jamais son unité soit rompue. En politique—c'est l'adoration du succès et le culte du veau d'or; en philosophie—c'est la ma-

tière, die sich aus sich selbst zum vollsten Selbstbewusstsein ausbildet; en matière sociale—c'est l'ensemble de toutes les institutions historiques à refaire auf Grund des *reinen* Manchesterthums, oder der Steigerung der Productivität ganz abstract aufgefasst, als höchster Zweck, an und für sich; dans le domaine de la famille—c'est le bon vouloir individuel comme base unique de tous les rapports; en matière d'éducation—c'est le développement et la direction des instincts: Triebe und Reize — nichts mehr, und als Zweck, Bekämpfung der schädlichen durch nützliche. Voilà où on en est! L'Allemagne est le plus grand danger qui menace l'avenir de mon pays et, pourtant, je ne saurais contempler cette dissolution, qui s'accomplit sous les dehors d'une puissance politique arrivée à son apogée, sans une profonde douleur. Pour tout Russe qui a fait ses études, de mon temps du moins, l'Allemagne est aussi une espèce de patrie, an der man lange gesogen hat. Malheureusement, c'est justement cette Allemagne, dont les hommes de mon âge se sont nourris, qui disparaît. Quand on demande où elle est, on vous rit au nez; quand on commande à un libraire les oeuvres de Lessing, il ouvre de grands yeux (vorräthig sind derlei Sachen nicht zu haben) et vous envoie en même temps zur Ansicht les bulletins de la Bourse. Voici le mot qui m'est revenu plus d'une fois sur mon propre compte après des conversations sur différents sujets: ein so eingestockter Anhänger *unserer* Ansichten der dreissiger Jahre wäre unter uns kaum aufzufinden; der Mensch steckt ja drinn bis auf den Hals“. J'accepte l'ironie pour mon propre compte et pour le vôtre sans même attendre de procuration spéciale.

5. *Mars*. Je viens de relire ma lettre restée inachevée hier soir — mon oculiste m'a recommandé de toujours quitter

ma table à écrire à minuit. Je la laisse telle quelle, car au fond il ne s'agit que de vous dire, qu'après beaucoup de travail et de réflexion, j'ai fini par entrevoir ce que depuis longtemps vous saviez mieux que moi. Je vous ai fait part de mes impressions au courant de la plume et je n'y change rien; mais laissez-moi ajouter à chacune de mes paroles une restriction mentale toujours sous-entendue: ce ne sont que des *impressions*; il est fort possible que je me trompe du tout au tout: il est plus que probable dass meine Ansichten höchst einseitig sind. Nous autres Russes sommes payés pour savoir à quel point un étranger déraisonne quand, après deux mois passés dans un pays tout nouveau pour lui, il se laisse aller à formuler des conclusions générales.

Je reste ici jusqu'à dimanche prochain, juste une semaine, après quoi je vais passer trois jours à Paris avec les Tcherkassky et reviens à Berlin pour repartir le même jour ou le lendemain au plus tard pour Pétersbourg, puis Moscou. Les nouvelles de la pr. Tcherkassky sont bonnes. Je viens aussi de recevoir une lettre de M-elle Tutcheff, qui m'avait chargé d'une commission. Elle est à Nice et m'écrit qu'elle se sent renaître aux premières bouffées du printemps. C'est le moins que le printemps puisse faire par reconnaissance pour un poète qui l'a chanté.

Aller guten Dingen sind drei. Il y a un proverbe russe qui dit: Богъ любитьъ Троицу. Я посылаю вамъ безобразно-пестрое, двуязычное письмо; третій—родной языкъ, самый близкій сердцу, я поберегъ для конца, чтобъ сказать вамъ въ сотый разъ, что я вамъ искренно преданъ и крѣпко жму вашу честную, надежную руку *).

Georg v. Samarinъ.

*) Dieu aime la Trinité. Je vous envoie une lettre horriblement disparate, écrite en deux langues; j'ai réservé pour la fin la troisième langue.

Р. S. Кстати: имѣете-ли вы понятіе о послѣдней брошюрѣ бывшаго профессора Валькера, недавно здѣсь вышедшей, въ которой онъ, между прочимъ, рассказываетъ, какъ онъ былъ озадаченъ, когда услышалъ отъ одного изъ своихъ товарищей, что многіе остзейскіе дворяне все-таки считаютъ меня въ сущности консерваторомъ, то-есть, по ихъ понятіямъ, честиымъ человѣкомъ? Воля ваша: я сіяно заподозриваю васъ въ томъ, что это вы, когда-нибудь въ былое время, написали на меня доносъ или проговорилсь доносомъ. — Да простить вамъ Богъ! *).

A la lettre est jointe une carte photographique de Lasker avec la mention: Abgeordneter Lasker: comme pièce justificative et illustration à ma lettre.

LA BARONNE DE RAHDEN A. G. SAMARINE

25 Février (1876).

Je reçois votre lettre en ce moment et me hâte d'y répondre en deux mots, afin que ces lignes vous trouvent encore à Berlin. Quel plaisir de penser que vous n'y serez plus longtemps! J'avais tellement besoin de votre approbation et de vos conseils ces temps-ci, que j'en ai même écrit à votre soeur, qui a eu la bonté de me transmettre

celle de mon pays, la plus chère à mon coeur, pour vous répéter pour la centième fois que je vous suis sincèrement dévoué et que je serre bien fort votre main loyale et fidèle.

*) P. S. A propos, avez-vous connaissance de la dernière brochure de l'ex-professeur Walker, publiée récemment ici et dans laquelle il raconte, entre autres choses, qu'il a été surpris d'apprendre d'un de ses collègues que beaucoup de membres de la noblesse des Provinces Baltiques me considèrent en réalité comme un conservateur, ce qui, dans leur esprit, signifie un honnête homme? Je vous soupçonne fort d'avoir écrit ou bien laissé échapper au temps jadis, une dénonciation contre moi. Que Dieu vous pardonne!

vos renseignements sur les écoles primaires. J'ai osé attaquer et combattre—naturellement sans succès—la juiverie bureaucratique qui nous abîme, et appeler de leurs vrais noms les oripeaux de faux libéralisme et les tendances humanitaires dont on nous éblouit. C'est le Conseil d'administration des établissements de la Grande-Duchesse Hélène qui a donné lieu à cette *вылазка* de ma part et je recommence ce soir!

La solitude m'est chère, j'y suis habituée comme à une seconde nature, mais il y a des moments où l'isolement complet dans nos meilleures convictions est douloureux comme une souffrance physique, jusqu'à ce que la réaction se fasse et que cet isolement même devienne une force de plus.

Ce que vous me dites est si frappant de vérité—je vais lire et relire votre lettre en attendant votre présence.

Il s'entend que je ferai avec joie l'extrait que vous m'indiquez; j'y avais déjà songé; ce n'est que la longue agonie de lady Augusta qui m'a empêchée d'en écrire au Dean. A présent qu'elle est retournée à Dieu et que le vide se fera autour de son mari désolé, il est bon de lui offrir la consolation que trouvent les belles âmes à partager des idées et des sentiments éternels. Avec la félicité d'expression qui caractérise Stanley, il a non seulement cru voir en Roukavichnikoff un Saint des premiers temps du Christianisme, mais il a écrit dans un de ses discours qu'il avait trouvé sur la figure de quelques individus, que Dieu lui avait permis de rencontrer en Russie, le reflet de ces béatitudes dont Notre Seigneur parle comme du fruit de la perfection. Encore une fois merci—et au revoir bientôt!

P. S. Mille amitiés aux Tcherkassky. Je suis en train de traduire les „Giviya Moschi“ en allemand; on fait tou-

jours connaître à l'Europe nos meilleurs auteurs par leurs oeuvres médiocres—témoin les „Tchassy“ de Тypреневъ, publiées dans la Deutsche Rundschau. A bientôt.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Berlin, $\frac{11 \text{ M.}}{28 \text{ F.}}$ 1876.

Il n'y a que vous für die Pünktlichkeit! Comment aurais-je attendu une réponse? Qu'est-ce donc que ces renseignements sur les écoles que vous vouliez avoir? Je m'étonne que ma soeur ne m'en ait rien dit. Si c'est pressé, vous aurez tout le temps de m'écrire, soit à Paris rue Balzac 4, soit à Berlin poste restante. Peut-être y aurait-il quelques données à recueillir ici. Il faut pourtant que je vous prévienne qu'en fait d'écoles je n'ai vu de près que ce qu'il y a de plus primaire et de tout à fait campagnard; j'ai un peu d'expérience, mais pas d'idées arrêtées.

Итакъ, съ Воротъ, Эдита Теодоровна *) visière levée, la lance en arrêt et surtout pas de blason sur l'écusson — впрочемъ, пословица гласитъ: ученаго учить—только портить **). Tout à vous.

G. SAMARINE A LA BARONNE DE RAHDEN.

Paris, Samedi, 18 Mars.

J'ai hâte de vous prévenir que les „Giviya Moschi“ sont traduits en allemand et imprimés. C'est Tourgueneff lui-

*) Ainsi bonne chance, Edith Théodorovna.

**) D'ailleurs le proverbe dit: en voulant instruire un savant on le gâte.

même, avec lequel j'ai passé la soirée d'hier chez les Tcherkassky, qui me l'a dit.

Dans trois heures je pars pour Berlin. La princesse Tcherkassky va beaucoup mieux. До скорого свиданія! Преданный вамъ *).

*) Au revoir à bientôt! Votre tout dévoué.

ERRATA.

- Page 44, note, ligne 2, au lieu de: *d'un reforme* lire: *d'une réforme*.
„ 91, ligne 26, au lieu de: *Cott* lire: *Gott*.
„ 101, note, ligne 2, au lieu de: *1866* lire *1869*.
„ 101, note, ligne 8, au lieu de: *Strand*—lire: *Stand*—
„ 107, ligne 20, au lieu de: *npomecmaucmsa* lire: *npomecmaumcmsa*.
„ 116, ligne 15, au lieu de: *puisquiil* lire: *puisqu'il*.
„ 138, ligne 13, au lieu de: *kazennoï* lire: *kazennom*.
„ 188, ligne 29, au lieu de: *ettre* lire: *lettre*.
„ 211, ligne 17, au lieu de: *etc.* „*Le correspondant* lire: *etc.*“ *Le correspondant*.
-